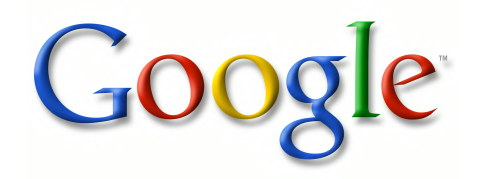
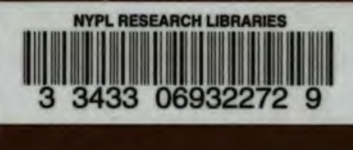










NOUVEAUX DIALOGUES

DES MORTS.

EXTRAIT du Décret concernant les contrefacteurs, rendu le 19 juillet 1793, l'an II de la République.

Art. IV. Tout contrefacteur sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'Edition originale.

Art. V. Tout débitant d'Édition contrefaite, et s'il n'est pas reconnu contrefacteur, sera tenu de payer au Propriétaire une somme équivalente au prix de cinq cents exemplaires de l'Édition originale.

Je place la présente Édition sous la sauve-garde des lois et de la probité des citoyens. Je déclare que je poursuivrai devant les Tribunaux, *tout* contrefacteurs, distributeurs *ou* débitans *d'éditions contrefaites. J'assure même au citoyen qui me fera connaître le* contrefacteur, distributeur *ou* débitant *la moitié du dédommagement que la loi lui accorde. Les deux exemplaires en vertu de la loi sont déposés à la Bibliothèque nationale.*

La véritable Édition est revêtue de mon chiffre sur le frontispice.

LAURENS jeune.

NOUVEAUX DIALOGUES DES MORTS,

ENTRE

Les plus fameux Personnages de la Révolution Française et plusieurs Hommes célèbres, anciens et modernes, morts avant la Révolution.

Suivis de plusieurs autres Dialogues entre de grands personnages vivants.

SECONDE ÉDITION,

Revue, corrigée et augmentée, principalement d'un Dialogue entre un Français et un Anglais, *sur les circonstances actuelles*, et contenant le *Tableau abrégé de la Révolution.*

PAR F. PAGÈS, *Auteur de l'Histoire secrète de la Révolution française; du Traité de Littérature Ancienne et Moderne, Européenne et Orientale.*



A PARIS,

AU DÉPÔT GÉNÉRAL DES BONS LIVRES NOUVEAUX,

CHEZ LAURENS Jᴇ. IMPRIMEUR-LIBRAIRE, rue Saint-Jacques, N°. 32, vis-à-vis celle des Mathurins.

AN XI. — 1803.

On trouve à l'adresse de cet Ouvrage, un grand assortiment de BONS LIVRES NOUVEAUX et ANCIENS, particulièrement sur la bonne Littérature, les Sciences et les Arts; l'Histoire; les Voyages; la Religion; l'Éducation, Mathématique; Architecture; Médecine, Chirurgie; Botanique, Agriculture et Economie Rurale et Domestique; les meilleurs Romans, pièces de Théâtre; recueil de Cartes géographiques, collection des Arts et Métiers, in-folio, *idem* d'histoire Naturelle de huit à neuf cents planches.

Le même Libraire enverra son Catalogue à ceux qui voudront bien lui en faire la demande; il contient tout ce qui paroît de mieux en Librairie nouvelle. Il se charge aussi d'expédier (*sans aucun frais de commission*) tous les livres, au prix le plus modéré, que l'on pourroit lui demander, mais il prie de faire suivre l'argent avec la lettre de demande.

la beauté de mon sujet; mais je n'ai pu résister à l'envie d'être utile, en rappelant à la saine morale, à la vraie politique et au *sens-commun*, les hommes de tous les partis, qui peut-être dans aucun siècle, ne se sont jamais plus écartés des règles du *vrai beau* et de l'*honnête*, et des principes invariables de la sagesse et de la prudence que, dans le cours orageux de notre révolution, les uns, par ambition et par cupidité, les autres par le délire de la vengeance; un trop grand nombre par la soif de l'or et du sang, et plusieurs par l'envie de briller et de dire ou de faire des choses extraordinaires; ce qui n'est pas peu nuisible à la morale, à la législation, au bonheur public et individuel, et à toutes les véritables notions de l'art de gouverner les autres, ou de se gouverner soi-même. C'est cette déviation des sages maximes des anciens, et de tous les principes de l'ordre social, qui a mis plusieurs fois la république sur le bord d'un abîme, dont on ne sonde qu'avec effroi toute la profondeur, et dont une *révolution morale*, c'est-à-dire, un grand changement dans nos mœurs et dans quelques-unes de nos loix,

peut seul nous tirer; tel est le principal but de ces dialogues. J'ai pensé que c'est sur-tout dans les dangers imminens que tout citoyen doit à sa patrie le tribut de ses pensées. Puisse le lecteur excuser la faiblesse de cet ouvrage, en faveur du motif qui me l'a inspiré!

Il est bon d'observer, d'après mylord Littelton, de qui j'emprunte cette remarque, que, dans tous les ouvrages de la nature de celui-ci, on suppose souvent, par une fiction nécessaire, que les morts sont parfaitement instruits de plusieurs particularités et évènemens arrivés après eux, non-seulement dans leur propre nation, mais encore dans les différentes parties du monde. Par exemple, dans un dialogue de Fénelon, entre *Gelon* et *Dion*, le premier blâme la conduite du second; et, dans un autre, entre *Solon* et l'empereur *Justinien*, l'athénien critique le gouvernement du Législateur romain, et parle de l'histoire de Procope comme s'il l'avait lue.

NOUVEAUX DIALOGUES DES MORTS.

DIALOGUE PREMIER.

DÉMOSTHÈNE, MIRABEAU.

MIRABEAU.

O Démosthène, ombre illustre, orateur sublime, dont j'ai tant admiré les écrits, et plus encore le brûlant patriotisme; me sera-t-il permis de jouir ici un moment de votre conversation, et de dissiper auprès de vous l'ennui, qui, même après leur mort, poursuit les humains jusques dans ce paisible, mais triste et morne Élisée?

DÉMOSTHÈNE.

A ce langage, je reconnais Mirabeau, dont plusieurs morts célèbres, descendus récemment

en ces lieux, m'ont appris la vie et les travaux. Accoutumé comme vous aux fracas et aux orages des grandes assemblées nationales *, je ne puis m'accoutumer au silence et à la solitude de ce séjour, que nous appelions, je ne sais pourquoi, le riant Élysée. Le destin des hommes serait-il donc d'être trompés ici bas, comme sur la terre, et de ne pouvoir être parfaitement heureux, ni pendant leur vie, ni même après leur mort ?

MIRABEAU.

Oui, l'homme est condamné à ne vivre que d'erreurs, et à ne marcher que d'illusions en illusions. Nous avons cherché vous et moi celle de la gloire; mais sa fumée nous a-t-elle dédommagés de nos peines, de nos grands travaux, et des dangers que nous avons courus? Notre vie n'a-t-elle pas été tranchée d'une manière également funeste? N'ai-je pas appris depuis peu que ma réputation, comme orateur, a beaucoup diminué après ma mort, et que celle que je m'étais acquise, comme homme d'état, a perdu encore davantage; qu'on s'est même porté jus-

* Le peuple devant lequel Démosthène prononçait ses harangues, formait une véritable assemblée nationale, à laquelle il se rendait lui-même, au lieu d'y envoyer, comme parmi nous, ses représentans.

qu'à me chasser du temple que la patrie reconnaissante avait élevé aux grands hommes? Et vous n'avez pas été plus heureux que moi. Il est vrai que les siècles n'ont fait qu'affermir la couronne d'immortalité que vos discours vous ont méritée, mais la postérité a jugé plus sévèrement votre patriotisme et vos lumières en politique. Je ne parle pas de votre courage : on pardonne volontiers à un orateur d'en manquer; mais on ne pardonne pas de même à celui qui a imprimé un grand mouvement à tout un peuple, qui a voulu donner à sa nation un grand caractère, et qui l'a dominée long-temps par l'impulsion irrésistible du génie, les fautes qui entraînent la ruine de sa patrie, et la corruptibilité, les tergiversations qui annoncent la déviation de l'austérité de ses principes.

DÉMOSTHÈNE.

J'avoue que je pris honteusement la fuite à la bataille de Cheronée; mais s'il est vrai que je dois être blâmé en cette occasion, ne conviendrez-vous pas aussi que j'ai bien effacé cette tache par le courage avec lequel je me donnai la mort, et préférai d'avaler du poison, plutôt que de tomber au pouvoir de mes ennemis. Et peut-on montrer un patriotisme plus soutenu, et une politique plus consommée que je l'ai fait en ton-

nant ſans ceſſe contre Philippe, et en m'efforçant de maintenir l'indépendance d'Athènes contre l'avide ambition de ce roi de la Macédoine. Ne vins-je pas à bout, malgré ſon or et ſes intrigues, de former contre lui une confédération puiſſante des principaux états de la Grèce? ne pénétrai-je pas avec toute la ſagacité d'un homme d'état les profonds deſſeins et le caractère ambitieux de ce monarque? Ne donnai-je pas ſur-tout une preuve de ma ſupériorité en politique, lorſque je portai, contre l'avis de Phocion, le théâtre de la guerre *hors l'Attique*, ce qui était plus sûr et moins déſaſtreux que de l'attendre ſur notre territoire? L'évènement fut malheureux, et démentit mes eſpérances. Mais peut-on m'imputer les accidens de la guerre?

MIRABEAU.

Oui, lorſque vous en avez été vous-même la principale cause; en ne faiſant pas donner le commandement à Phocion, qui avait montré ſon habileté en tant d'occaſions, qui avait toujours été heureux, et qui jouiſſait de la confiance de vos alliés. Pourquoi, lorſque vous faiſiez mouvoir ſuivant votre volonté le peuple d'Athènes, en employant avec tant de puiſſance le grand levier de l'éloquence, et en dominant les eſprits de toute la hauteur du génie, au point de faire nommer tel

général qu'il vous plaisoit, ne fîtes-vous pas préférer Phocion, à Charès et Lysiclès, que vous choisîtes alors avec la conscience intime de leur insuffisance, et de leur peu de moyens personnels? Avouez, car nous sommes ici dans le séjour des aveux et de la vérité, que l'esprit de parti, *ce fl éau de toutes les républiques*, et votre jalousie contre ce grand homme, rendirent vos concitoyens victimes de vos querelles particulières avec lui, que sa vertu, sa réputation sans tache, vous faisaient ombrage, et que vous voulûtes humilier dans ce capitaine célèbre, l'orateur non moins fameux dont la *hâche* * coupait et détruisait souvent tout l'effet de vos harangues. Voilà la plus grande faute de votre administration; elle entraîna la ruine d'Athènes et la vôtre, et prouva que votre patriotisme était subordonné à vos passions. Celles-ci vous aveuglèrent au point que, devenu inconséquent à vous-même, ce fut au moment où vous faisiez les plus grands efforts pour sauver la patrie et la garantir du joug étranger, que vous éloignâtes celui qui, seul de vos contemporains, pou-

* Démosthène avouait que Phocion détruisait souvent, par un seul mot, l'effet de ses harangues. C'était ce qu'il appelait la *hâchè de Phocion*.

vait par ses talens militaires assurer le succès de vos glorieux desseins.

DÉMOSTHÈNE.

Si mon patriotisme fut en défaut dans cette occasion, je crois du moins l'avoir fait briller au plus haut degré, quand j'osai, au grand péril de ma personne, réparer en partie l'épuisement du trésor public, en y versant l'argent consacré aux spectacles que l'on donnait au peuple, malgré la loi qui défendait expressément, sous peine de mort, la simple proposition de l'appliquer à tout autre usage.

MIRABEAU.

Je me fais un plaisir de convenir que c'était là de la vertu, du courage, et un *véritable esprit patriotique*. Mais la postérité a-t-elle tort de vous blâmer; les Athéniens en eurent-ils de vous bannir, lorsque vous vous laissâtes dans la suite corrompre par les ennemis de votre république, au moyen d'une coupe d'or que vous ne rougîtes pas d'accepter? Vous me direz peut-être qu'alors vous désespériez du salut de votre patrie; et je soupçonne que votre juste mépris pour le très-grand nombre de ceux qui composaient votre démo-

cratie *, vous inſpira tant de dégoût pour cette forme de gouvernement, que vous eûtes enfin tant d'éloignement pour le ſervir, et lui faire aucune eſpèce de ſacrifices perſonnels, que d'autres avaient d'ardeur pour arracher des emplois, et que vous-même aviez juſqu'alors montré de dévouement. Mais ſi ces motifs peuvent excuſer ce changement intérieur dans vos principes, vous ne pouvez diſconvenir qu'aucune raiſon ne peut pallier une telle déviation de l'auſtère incorruptibilité, par laquelle vous vous étiez diſtingué juſqu'à ce moment.

DÉMOSTHÈNE.

C'eſt du moins la ſeule fois que j'ai cédé à la corruption, de même que je n'ai erré qu'une fois en politique, lorſque j'ai exclu Phocion du commandement des armées : Mais quel homme fut toujours ſans foibleſſes? Cicéron eut les ſiennes lorſqu'il concourut à la trop grande élévation de Pompée, et depuis lorſqu'il flatta trop ſervilement le tyran de ſa patrie. Mais vous fûtes, Mirabeau, encore plus foible, plus verſatile, plus coupable qu'aucun de nous. Si les ombres qui m'ont ici

---

* On voit qu'il s'agit ici de la démocratie pure, non de la repréſentative.

parlé de vous ne m'ont pas trompé, vous ne cherchâtes qu'à vous venger de la noblesse qui, lors de la convocation des Etats-Généraux, n'avait pas voulu vous recevoir dans son ordre. Vous penchiez intérieurement pour la monarchie absolue. Votre opinion était qu'on ne peut trouver la vraie liberté que dans cette forme de gouvernement, que vous fûtes néanmoins le plus ardent à ébranler jusqu'en ses fondemens. Aux journées des 5 et 6 octobre, vous vous étiez vendu à d'Orléans, et peu de tems avant votre mort vous vous étiez laissé acheter par le parti du roi. Si vous fûtes absous par l'Assemblée constituante, vous ne l'avez pas été par l'opinion publique. Si vous fûtes presque divinisé, on est depuis tombé à votre égard dans un excès contraire en ôtant vos cendres du Panthéon. Tel est cependant l'ascendant des hommes extraordinaires, que leurs grandes actions et leurs grands talens couvrent presque toutes leurs fautes. Vous tiendrez toujours un rang brillant dans le temple de la renommée par cette sublime réponse que vous fîtes au maître des cérémonies *Brézé*, par vos étonnantes ressources dans les grandes crises de la patrie, telle que l'amalgame des troupes nationales avec les troupes de ligne, et sur-tout par la sagacité avec laquelle vous prédîtes tous les maux que produirait la société des Jacobins, lorsque vous eûtes le cou-

rage de déclarer que vous feriez une guerre implacable, à tous les factieux, de quelque masque qu'ils se revêtissent. Quel homme, si ce n'est Cicéron, posséda à un plus haut degré que vous le talent d'improviser, ce talent qui seul peut assurer la supériorité dans le genre polémique? Quel orateur eut une éloquence plus volcanique et en même tems une logique plus pressante? Quel citoyen a excité, comme vous, toutes les tempêtes de l'opinion, tous les élans de l'ivresse et de l'enthousiasme?

MIRABEAU.

O Démosthène, ô mon maître! vous oubliez que la flatterie doit être bannie du séjour où nous sommes. J'eus de beaux momens sans doute, et j'imprimai une grande impulsion au mouvement révolutionnaire; j'eus la gloire de gouverner à mon gré les flots orageux de l'assemblée nationale. Mais Ciceron et vous, eûtes celle de triompher d'Hortentius et d'Eschine, rivaux bien supérieurs à ceux que j'eus à combattre. N'est-ce pas par le mérite des vaincus qu'on juge de la gloire des vainqueurs? Et quelle distance de vos harangues aux miennes, quelle différence de mon éloquence *parlée* à mon éloquence *écrite*. Le geste, l'à-propos, la surprise, tout concourait à faire briller la première. Mais lorsque je composais,

lorsque j'écrivais un discours suivi et d'une grande étendue, le lecteur refroidi ne retrouvait plus en moi le même orateur. Plus on vous lit, au contraire, et plus on est ému, ravi, transporté, enlevé à soi-même. Il n'est peut-être qu'un point de comparaison entre les deux grands orateurs de la Grèce et de Rome, et moi, c'est que la mort de tous les trois fut également funeste et violente.

DÉMOSTHÈNE.

Puisque vous voulez établir des différences entre nous, convenons que Cicéron nous fut bien supérieur à tous deux. Mon égal en éloquence, il remporte sur moi la palme de la vertu. Son exil fut aussi glorieux, que le mien fut honteux, et il mérita seul d'être nommé *père de la patrie*. Votre vie publique, encore moins votre vie privée, ne peuvent en aucune manière soutenir la comparaison avec la glorieuse carrière qu'il a parcouru. De même que les lauriers de Miltiade empêchèrent Thémistocle de dormir; ainsi la gloire de Cicéron, arrivée pure et sans tâche à la postérité, excite à jamais, même ici bas, ma généreuse envie. Ce grand homme est pour nous une preuve qu'*il n'est point de solide gloire, de grandeur véritable, sans la vertu, et qu'on devrait s'attacher à celle-ci irrévocablement, ne fut-ce que par le motif d'une ambition, d'un intérêt bien entendus.*

DIALOGUE II.

CHARLES I, LOUIS XVI.

CHARLES I.

Si dans ces lieux, où nous ne sommes plus que des ombres légères, de foibles vapeurs et de vains phantômes, nous ne pouvons nous précipiter dans les bras l'un de l'autre, il nous est du moins permis de nous consoler mutuellement. Votre bonté, ô Louis XVI, vous a donc causé, ainsi qu'à moi, la mort : et quelle mort, grands dieux! le sang des Stuards, et celui des Bourbons ont coulé sur l'échafaud, ont été versé par la main d'un bourreau.

LOUIS XVI.

Soyons vrais, mon cher et infortuné Charles : ce n'est pas notre bonté, c'est notre foiblesse, qui nous a coûté la vie. Si vous aviez moins aveuglément suivi les impulsions de vos favoris, et sur-tout de Buckingham dont la malheureuse expédition et les revers excitèrent tant de murmures, vous auriez régné paisiblement. Je fus aussi faible et aussi blamable que vous, lorsque je tolérai l'incroyable abus de mes

finances, et lorsque je renvoyai les ministres économes et probes, qui contrariaient le caractère fastueux, ou plutôt dissipateur d'une reine à laquelle j'avais laissé prendre un trop grand ascendant. Votre règne commença par des murmures, et finit par une sanglante catastrophe, celle de votre mort. Le mien commença par des bénédictions; mais elles furent bientôt suivies d'un mécontentement général et d'un soulèvement, qui entraîna ma chûte et celle de la monarchie.

CHARLES I.

Je suis bien éloigné de vouloir ajouter à vos douleurs et à vos regrets, et de vous reprocher des torts considérables, il est vrai, mais que vous avez le courage et la grandeur d'ame d'avouer. Mais la vérité, que nous cherchons tous les deux exclusivement dans cette conversation, m'oblige à vous observer que je m'attirai moins que vous ma triste destinée, et que je fis, pour réparer les malheureux commencemens de mon règne, tout ce qu'on pouvait attendre d'un prince bon, juste et éclairé. Je convoquai le parlement, et consentis à toutes les mesures qu'il proposa pour assurer sa durée.

LOUIS XVI.

Avouez que vous ne prîtes ce parti qu'après avoir essayé en vain de vous en passer. Pour moi, ce fut sincèrement et de ma pure et libre volonté que j'assemblai les notables.

CHARLES I.

L'épuisement de vos finances vous y força, comme les murmures publics me forcèrent d'appeler le parlement. Mais je ne tentai pas d'abord de le dissoudre à main armée, comme vous eûtes l'imprudence de vouloir le faire, quoique le parlement national, c'est-à-dire les Etats-Généraux, que vous aviez vous-même convoqués, eussent pour eux l'assentiment de l'immense majorité de vos sujets.

LOUIS XVI.

C'est que je reconnus qu'une assemblée, composée des élémens de toutes les passions et factions les plus ardentes, et divisée de la distance du ciel aux enfers, ne pouvait opérer aucun bien.

CHARLES I.

L'évènement a justifié votre idée à cet égard, et a prouvé que cette assemblée était plus propre

à détruire qu'à édifier. Mais le motif secret qui vous porta à tenter de la dissoudre, ne fut-il pas plutôt l'envie de conserver cette autorité absolue que vous voyiez prête à vous échapper? N'augmentiez-vous pas ces divisions par votre liste civile?

LOUIS XVI.

Je l'avoue; convenez aussi que vous étiez plus théologien que monarque, et que vous vous occupiez de querelles, de controverse, au point d'avoir alarmé les Anglais pour leur religion. Car ce fut là le principe réel du soulevement qui se manifesta contre vous. La guerre qui vous renversa du trône fut une vraie guerre de religion.

CHARLES I.

J'eus du moins le courage de soutenir ma couronne par la force des armes, et je ne l'ai perdue qu'après avoir été vaincu en bataille rangée, surtout à Nazerbi. Vous prîtes au contraire le parti de fuir d'une manière bien humiliante vers Varenne. Même après ma défaite, je me jetai parmi les Écossais, pour tenter encore le sort des armes. Pouvais-je prévoir, et méritais-je que leur armée me trahît et me livrât à mes ennemis? Vous m'observez que je me suis trop livré à des disputes

purement théologiques. N'avez-vous pas vous-même trop suivi les conseils des prêtres, qui ne voulaient point se soumettre au serment qu'on exigeait d'eux?

LOUIS XVI.

Je ne le peux nier. Je dois aussi reconnaître en vous, un courage guerrier que j'étais bien éloigné d'avoir. Mais du moins je montrai à ma mort la même résignation, la même fermeté que vous. Que de maux j'aurais épargné à la France, si j'avais fait poignarder d'Orléans, comme vous, si vous aviez fait poignarder Cromwel!

CHARLES I.

Ces assassinats qu'on honore du nom de *coups d'état*, n'étaient ni dans votre caractère, ni dans le mien, et n'auraient servi qu'à donner à nos ennemis de nouveaux prétextes. Il se serait élevé d'autres factieux, d'autres d'Orléans, d'autres Cromwel. Henri III ne fut pas plus avancé pour avoir fait poignarder un des Guises. Votre plus grande faute en politique, et la mienne, furent dans nos alternatives de force et de faiblesse; ou pour parler avec plus de vérité dans la faiblesse de notre caractère. Vous acceptâtes une constitution que vous brûliez de renverser. A la séance

royale vous parûtes en souverain qui veut être absolu. Dans d'autres occasions, et sur-tout avant la retraite du corps constituant au *jeu de paume*, vous déployâtes également toute l'autorité suprême, et vous vous jetiez ensuite en suppliant dans les bras de cette même assemblée. La bonté dans Saint-Louis, Henri IV, et quelques autres n'excluait pas la fermeté. Avouons donc l'un et l'autre que *la faiblesse du prince entraîne pour lui, comme pour ses sujets, de plus grands maux, même que la tyrannie et la cruauté.* Ma faiblesse livra l'Angleterre à toutes les horreurs des discordes civiles, et enfin à l'usurpateur Cromwel. La vôtre livra la France aux déprédations de la cour, et entraîna le bouleversement général qui a eu lieu depuis, et qui ne cessera que lorsque son nouveau gouvernement sera tout-à-fait consolidé par la paix au-dehors et des lois stables au-dedans.

DIALOGUE

DIALOGUE III.

CATILINA, ROBESPIERRE.

ROBESPIERRE.

SALUT, Catilina; vous voyez en moi ce Robespierre qui a cherché, mais par des moyens différens des vôtres, à asservir à sa domination un empire presqu'aussi puissant que celui dont vous voulûtes vous rendre le maître. Des hommes tels que nous auraient-ils jamais dû succomber, l'un sous le faible et timide Cicéron, et sous un sénat divisé et corrompu; l'autre sous une assemblée non moins divisée, et sous les rivaux les plus vils à mes yeux?

CATILINA.

J'avais cependant fait jouer tous les grands ressorts, qui peuvent assurer des projets semblables au mien. Flatter la jeunesse, la corrompre par des plaisirs, l'engager par le crime, l'abîmer par la dépense et par les dettes, forcer mes nombreux créanciers à me seconder, en leur faisant entrevoir qu'ils n'avaient que ce moyen d'être payés, gagner les femmes les

plus corrompues et les plus intrigantes, être toujours entouré de ſatellites à mes gages, dont les uns devaient poignarder Cicéron dans ſa propre maiſon, les autres enchaîner mes ennemis par la crainte et l'eſtroi; enfin m'être aſſuré d'un corps de troupes armées, et ſur-tout m'être fait un parti puiſſant dans le ſénat : répondez-moi, Robeſpierre, qu'auriez-vous fait de mieux?

ROBESPIERRE.

C'était aſſurément tout ce que vous pouviez faire dans le ſimple rang de ſénateur que vous occupiez à Rome. Il ſe pourrait néanmoins qu'en examinant de plus près la choſe, je trouverais que vous avez plutôt tenu la conduite d'un jeune homme perdu de dettes et dévoré d'ambition, que celle d'un profond conſpirateur, et que vous avez moins agi en politique conſommé qu'en homme déſeſpéré. Ne pouviez-vous pas faire uſage d'une diſſimulation et d'une hypocriſie conſtamment ſoutenues, tromper la vigilance même de Cicéron, et en impoſer à l'inflexible ſévérité de Caton, inventer des conſpirations, pour y envelopper vos ennemis, ou ceux qui auraient pu pénétrer vos deſſeins, ſuppoſer de grands dangers publics pour faire créer une vraie dictature ſous les noms de *Comité de Salut Public*, comité de gouvernement

ou toute autre dénomination, faire donner à ce comité et lui faire proroger le pouvoir le plus arbitraire, s'en faire nommer membre, le remplir de vos créatures, et le rendre abſolu en faiſant plâner ſur toutes les têtes la terreur et la mort? N'étoit-ce pas là de plus grands moyens que les vôtres?

CATILINA.

Ces moyens ne pouvaient convenir à l'impétuoſité de mon caractère, à mon goût effréné pour les plaiſirs, et encore moins au temps où je vivais et aux hommes avec qui j'avais affaire. J'étais plus sûr de réuſſir par un coup-de-main, dans lequel je n'aurais pas échoué, ſi je n'euſſe été trahi par l'indiſcrétion qu'eut un de mes complices de confier mes projets à ſa maîtreſſe. A la vérité, j'aurais eu peut-être enſuite Céſar à combattre; car il ne ſe fut jamais contenté de partager avec moi la ſouveraineté. Mais du moins, en faiſant un accommodement avec lui, je me ſerais vu le ſecond citoyen de Rome et du monde; et j'aurais eu auparavant l'avantage d'entaſſer d'immenſes richeſſes, et le plaiſir de me venger de mes ennemis. Votre marche était infiniment plus lente, et beaucoup moins sûre. La grande autorité dont vos collègues au gouvernement, et vous, jouiſſiez, donnant à chacun la ſoif et l'ivreſſe du pouvoir, devait vous

diviser, vous rendre mutuellement jaloux, et redoutables les uns aux autres. C'est l'histoire de tous les *triumvirat*, *decemvirat*, et autres associations pareilles. D'ailleurs, les Romains n'étaient pas un peuple auquel on eût persuadé aussi légèrement qu'aux Français toutes les absurdités politiques, avec lesquelles vous épouvantiez vos concitoyens, à-peu-près comme on effraie des enfans avec des phantômes. Cicéron, César, Caton étaient d'autres hommes. Vos Jacobins n'auraient pas pris parmi nous cet ascendant qu'ils eurent de votre temps.

ROBESPIERRE.

Il fallait accuser et rendre suspects ce Cicéron, ce César, ce Caton qui pouvaient s'opposer à vos desseins. J'ai dépopularisé Danton, Vergniaux, Brissot; j'ai fait périr en masse un grand nombre des députés les plus distingués par leurs talens et leur civisme.

CATILINA.

Je le sais. Mais malgré leur mérite, que je ne prétends pas contester, c'étaient des pygmées en comparaison de ceux qui siégeaient avec moi au sénat de Rome.

ROBESPIERRE.

Vous conviendrez du moins que je montrai un plus grand génie conſpirateur que vous, puiſque j'eus la gloire d'aſſervir pendant dix-huit mois une grande nation, de déſigner à mon gré mes victimes, de dominer même le comité de gouvernement, et de m'être couvert d'une diſſimulation ſi profonde qu'on me regardait comme un républicain auſtère, et qu'on m'appelait le *vertueux Robeſpierre*. Il ſemblait ſi bien que tout le ſort de la république repoſait ſur moi ſeul, qu'on diſait: *Robeſpierre ou la mort*. N'a-t-il pas fallu tout mon génie, et toute l'audace de ce qu'on appelle le crime, pour faire ſupporter à une nation courageuſe et éclairée, ces arreſtations, ces proſcriptions multipliées, ces taxes, ces perquiſitions arbitraires, ces pillages, ces milliers d'échafauds et de victimes, ces violations de tous les droits et de tous les principes, ces dénonciations de gens prétendus ſuſpects, faites par des perſonnes bien plus ſuſpectes, mais ſoutenues par moi; cette nuée de bourreaux en chef et en ſous-ordre, ces comités révolutionnaires, ces armées révolutionnaires: enfin le nom de la mort figurant dans toutes les lois et inſcrit ſur tous les murs, l'épée de Damoclès ſuſpendue ſur toutes les têtes? Auriez-vous eu le talent

de créer ces ſociétés affiliées, qui, de tous les points de la république, correſpondaient avec la ſociété-mère, avaient leur mot d'ordre, leur langage, leur coſtume, et que je faiſais toutes mouvoir à mon gré, comme autant d'auxiliaires puiſſans? Que direz-vous de cette fête à l'Etre Suprême, où, réuniſſant le patriarcat à la dictature, je m'enivrai de l'encens que je feignais d'offrir à Dieu?

CATILINA.

Penſez-vous me perſuader que tous ces grands reſſorts ont été conçus, créés, mis en mouvement par vous ſeul? Si les ombres deſcendues ici-bas m'ont bien inſtruit des évènemens de votre tems, tout ce dont vous venez de vous vanter a été produit par le concours de cette foule d'intrigans et d'ambitieux, qui cherchèrent comme vous à s'élever par la faveur populaire. On convient que vous ſaviez profiter des circonſtances; mais tous les morts vos contemporains s'accordent à dire que vous n'aviez pas le génie de les faire naître. Ils ajoutent qu'en proſcrivant indiſtinctement vos amis et vos ennemis, les Français de tous les partis, et généralement tous ceux dont la renommée excitait votre jalouſie; vous aviez amaſſé ſur votre tête un poids de vengeances ſous lequel vous deviez néceſſairement ſuccomber; que votre

basse envie, et votre timidité ombrageuse (passions qui dominaient encore plus en vous que l'ambition) vous avaient empêché de vous assurer d'un parti intéressé à vous soutenir ; et que, redouté de tous, vous craigniez tout le monde, et traîniez une vie misérable. Mais ce qui m'assurera à jamais la supériorité sur vous, c'est que je déployai tout le courage d'un chef de conjurés, soit lorsque dénoncé, attaqué en plein sénat par Cicéron, qui montra en ce moment autant de fermeté que d'éloquence, j'osai déclarer aux sénateurs que je les ensevelirais sous l'incendie et les ruines de Rome, soit lorsque je péris honorablement les armes à la main. Mon front, même après ma mort, respirait encore la menace. Et vous, Robespierre, vous vous laissâtes conduire à l'échafaud, et n'osâtes pas profiter de la liberté que vous aviez de vous suïcider, lorsqu'on eut investi la commune, où vous étiez réuni avec vos complices.

ROBESPIERRE.

Vous ne me contesterez pas du moins le mérite de l'éloquence.

CATILINA.

On m'a dit que vous avez eu la manie de vou-

loir passer pour orateur, comme Néron de passer pour poëte; et que ce fut la véritable cause de votre acharnement à proscrire tous les gens de lettres, au lieu de chercher, comme Octave, à en faire autant de partisans et de prôneurs de vos prétendus vertus. Vous me semblez avoir fait en tout le contraire de ce qu'aurait fait un conspirateur adroit. Aussi avez-vous échoué, et péri sur cette même place de la Révolution, où vous aviez immolé tant de victimes.

ROBESPIERRE.

Vous ne réussîtes pas plus que moi.

CATILINA.

Hélas! *La fin tragique de presque tous les conspirateurs, comme celle de presque tous les tyrans, devrait bien dégoûter leurs imitateurs. Mais que peuvent les exemples contre la soif des richesses et des grandeurs, et l'ivresse du pouvoir?* C'est un aveu tardif par lequel nous devons l'un et l'autre finir, en soupirant, cette inutile et triste conversation.

DIALOGUE IV.

DANTON, COUTHON.

DANTON.

N'EST-CE pas Couthon que j'apperçois ? Ne détourne pas tes regards ; et ne fuis pas mon entretien. En buvant les eaux du Léthé, nous avons bu l'oubli de tous nos motifs de haine et de division. Ne crains pas que je te reproche de m'avoir envoyé à l'échafaud, ni que je cherche à t'humilier en te rappelant que tu n'as pas tardé à subir le même sort.

COUTHON.

Les deux immortels de With furent les victimes de l'inconstance et de la fureur populaires. Cicéron fut immolé par Antoine, César fut assassiné au milieu du sénat. Assurez au peuple sa liberté, ou cherchez à la lui ravir, le danger est à peu-près égal. Dans le premier cas, vous ne tardez pas à être le jouet de son inconstance ; dans le second, il se trouve presque toujours quelque bras prêt à frapper le tyran. Entre deux périls égaux,

je crus avoir pris le parti le moins dangereux, celui de former un triumvirat, et de dominer par la terreur. J'ai pensé qu'il en était du peuple, comme d'une bête féroce, qu'il est plus sûr d'enchaîner que d'apprivoiser.

DANTON.

Je pense qu'il y aurait eu au contraire plus de sûreté à faire chérir la dictature, qu'à employer le moyen violent de la terreur, que tu appelais *ton systême de vive-force*, et qu'à vouloir, suivant tes expressions, tout ramener à une seule volonté, c'est-à-dire, la tienne. Si tes collègues et toi avaient adouci le joug de fer que vous aviez appesanti sur la France, si vous aviez, comme je le proposai, fait succéder la clémence à la terreur, vous régneriez encore, et j'aurais vécu en paix; car mon insouciance naturelle et mon goût pour les plaisirs et pour une vie molle et voluptueuse l'emportaient sur mon ambition et ma cupidité. Tu accuses le peuple d'inconstance. Il faudroit bien plutôt te repentir de l'avoir si imprudemment exaspéré. Quel abus, tes collègues et toi, n'aviez-vous pas fait de sa confiance? Ce peuple, que vous aviez si indignement traité, a-t-il pu jamais vous rendre tous les maux dont vous l'aviez accablé? Vous lui parliez de bonheur, et vous attiriez sur sa tête toutes

les calamités; de liberté, et vous enchaîniez jusqu'à sa pensée; d'abondance, et vous le meniez à la plus horrible famine; de prospérité, et vous organisiez l'extinction du crédit public, et vous tarissiez toutes les sources de la félicité; de vertu, et vous le décimiez sans aucune forme légale, ou ce qui est encore plus affreux et plus dérisoire, au nom même de la loi. Vous aviez mis, pour me servir de vos expressions, l'humanité *à l'ordre du jour*, et vous ne vous abreuviez que de sang. Vous avez été tout-à-la-fois les tyrans et les bourreaux du peuple; pouviez-vous n'en être pas enfin les victimes? Tu te plains de son abandon. Ne te devait-il pas au contraire, ainsi qu'à tes associés à la dictature, exécration, horreur et vengeance? Il était si aimable dans sa joie, si touchant dans sa douleur, si confiant, si facile à gouverner, ou si tu veux si facile à tromper! N'était-il pas naturel, n'était-il pas juste, que ceux qui avaient dénaturé toutes ses affections, tous ses sentimens, qui l'avaient démoralisé et rendu barbare, éprouvassent avant qu'il revînt à sa bonté première, toute l'énergie de sa haine et la fureur de son ressentiment? Aussi combien ne fus-je pas applaudi, lorsque j'osai le premier dans la convention m'élever contre ta tyrannie, et celle des autres triumvirs! encore ne fis-je qu'*émettre la préface de mon opinion politique à cet égard*?

COUTHON.

Je ſais que ce fut l'expreſſion dont tu te ſervis, en te réſervant de développer davantage ton éloquente, mais imprudente ſortie contre nous, à la ſéance ſuivante. Cette préface te coûta la vie, ou plutôt la grande faute de n'avoir pas profité de ce beau moment. Tu ignorais donc cette maxime de Machiavel, *qu'il ne faut jamais rien oſer à demi, ſoit qu'on veuille établir la tyrannie, ſoit qu'on aſpire à la renverſer.* Le lendemain n'exiſta plus pour toi. Tu fus incarcéré, et la parole te fut interdite même devant tes juges.

DANTON.

Puiſque nous ne pouvons plus nous diſſimuler ici bas nos erreurs, je conviens que dans ce moment je m'abandonnai moi même, et que je n'eus qu'une demi-audace, Il eſt certain que je fis trop ou trop peu. J'eus du moins ſur Robeſpierre, et ſur toi, l'avantage de laiſſer des regrets, et d'apprendre après ma mort, par pluſieurs de vos victimes ſurvenues dans cet élyſée, qu'un député reprocha à Robeſpierre, lors de ſon arreſtation, le crime de m'avoir proſcrit. On m'a dit que ce tyran, auſſi lâche et vil qu'il était cruel, n'ayant pas en ce

moment la force de parler, quoiqu'il voulut articuler quelques mots pour sa défense, ce député lui dit : « *Ne vois-tu pas, misérable, que c'est le sang de Danton qui coule dans ta bouche, qui t'empêche de parler.*

COUTHON.

Ou ce député avait la férocité de ton caractère, ou il avait oublié dans cet instant les massacres des 2 et 3 septembre, et cette lettre circulaire, remplie de justice et d'humanité, où l'on te vit en ta qualité de ministre de la Justice, (car tu l'étais alors), écrire dans tous les départemens, pour y faire égorger, comme à Paris, les prisonniers. Il te sied bien, après une telle action, de me reprocher les cruautés de notre dictature. De quel front osais-tu parler de clémence au sein de la convention? Tu fus cruel, tant que tu fus puissant; et tu ne songeas à faire régner l'indulgence, que lorsque tu commenças à trembler pour toi-même.

DANTON.

Pourquoi me reprocher les massacres de septembre, puisque c'est à la terreur profonde qu'inspira cette journée, que Marat, Robespierre, toi-même, ainsi que moi, dûmes l'avantage d'être nommés pour siéger à la convention; si c'en est un

d'avoir été tous dévorés par la révolution, et brisés sous la roue de ce char dont notre aveugle imprudence et notre confiance téméraire dans nos forces avaient précipité l'action et le mouvement. Nous fûmes tous enivrés de notre élévation soudaine; elle nous rendit méchans, furieux et fous, et nous avons prouvé par notre chûte cette vérité, que *les méchans boivent toujours la moitié de leur propre venin*; *que les gouvernans ne peuvent se soutenir long-tems, lorsqu'ils se sont mis en état de guerre avec les gouvernés*; *et que la présomption et l'orgueil sont toujours aussi aveugles qu'incorrigibles.*

DIALOGUE V.

MARIE-ANTOINETTE, CÉCILE DUBARRI.

DUBARRI.

Puisque la mort nous met tous ici bas au niveau de l'égalité, et nous force à déposer toutes nos haines et nos jalousies, je crois pouvoir vous aborder sans craindre de vous offenser. Quoique j'aie osé être votre rivale en beauté, et même en pouvoir à la cour, quoique j'aie souvent cherché à vous causer des désagrémens, et que vous ayez

de votre côté saisi toutes les occasions de m'humilier, je suis bien éloignée de jouir du triomphe barbare de votre mort; et Marie-Antoinette traînée à l'échafaud est encore plus auguste à mes yeux, que lors même qu'elle était sur le trône.

ANTOINETTE.

Ces sentimens généreux ne m'étonnent pas en vous. L'infortune apprend à compâtir à l'infortune; on a pu vous reprocher d'avoir rempli l'état de courtisane. Mais lorsque vous disposiez souverainement du cœur et de toute la puissance de Louis XV, on vous rend la justice que vous ne vous êtes jamais montrée sanguinaire. Le plus grand reproche qu'on put vous faire serait d'avoir abusé de votre ascendant sur le plus faible des monarques, en faisant destituer les meilleurs ministres, pour les remplacer par vos créatures. Ne mîtes-vous pas un d'Aiguillon à la place d'un Choiseuil? N'était-ce pas marcher sur les traces de la Pompadour, qui faisait préférer pour le commandement des armées un Soubise à un Broglio ou à un d'Estrée? Que de maux n'avez-vous pas sur-tout causé à la France, en soutenant de tout votre crédit Maupou et Terray!

DUBARRI.

Si Louis XVI et vous aviez maintenu Maupou et ses cours supérieures, vous auriez gouverné la nation de la manière la plus absolue. Les parlemens que vous eûtes l'un et l'autre l'imprudence de rappeler, n'auraient pas eu celle de demander à grands cris ces Etats-Généraux, qui leur furent depuis, ainsi qu'à vous et à votre auguste époux, si funestes. Il me semble que vous avez de plus grands reproches encore à vous faire, et qu'à votre place, quoique j'eusse reçu une éducation bien inférieure à la vôtre, j'aurais mieux conseillé Louis XVI; mais mon intention n'est pas d'ajouter à vos regrets; quand la révolution a dévoré vos ennemis et les miens, les parlemens et les Choiseuls, les favoris et les disgraciés, d'Orléans et la plupart de ses complices; quand une faction a été engloutie avec celle à laquelle elle a succédé; quand la même tombe, ou plutôt le même échafaud a tout réuni, et confondu les rivaux vaincus avec les rivaux triomphans: et vous-même avec moi, il me semble qu'au lieu de nous rappeler d'affligeans souvenirs et de rechercher nos anciens torts, il nous vaut mieux les oublier, comme nous avons fait, en perdant

ici

ici bas le pouvoir de nuire, et en abjurant toutes nos inimitiés et nos vengeances.

ANTOINETTE.

Hélas! je ne sens que trop combien votre flexion est juste. Je ne puis cependant m'empêcher de vous demander ce que vous auriez fait dans les circonstances périlleuses où je me suis trouvée. Un roi faible et dénué de moyens personnels, des ministres ineptes, des parlemens guidés, comme sont en général tous les corps nombreux, par les plus fous et les plus furieux, une noblesse turbulente et divisée, un clergé trop avide de ses richesses pour les sacrifier aux besoins du trône, une foule d'écrivains égarés ou mal intentionnés, commençant dès-lors à agiter le peuple et à porter les esprits au plus haut degré d'effervescence, une nation avide de nouveautés et de changemens, un d'Orléans le plus corrompu, le plus corrupteur de tous les hommes, épuisant ses immenses richesses pour me précipiter du trône, ainsi que mon époux, soit pour y monter lui-même, soit pour se venger de son exil, et de ce que je m'étais opposée au mariage de son fils, avec une fille du comte d'Artois; tels furent les obstacles de toute espèce dont Louis XVI et moi fûmes environnés.

DUBARRI.

N'auriez-vous pas prévenu tous vos revers et ceux de la famille royale, si vous eussiez conservé Turgot ou Necker, au lieu de prendre tour-à-tour Calonne et Brienne pour ministres, et sur-tout si vous aviez diminué ces dépenses excessives, qu'on a eu raison de taxer de prodigalités ?

ANTOINETTE.

Je veux bien en convenir. Mais la fille des Césars, une reine de France, ne devait-elle pas soutenir la splendeur de son rang, et devais-je surbordonner mon goût pour le faste et les plaisirs, enfin ma volonté souveraine à celle de mes sujets. Vous-même l'auriez-vous fait ? et eussé-je jamais pu prévoir le renversement d'une aussi antique monarchie, qui subsistait depuis quatorze siècles ? Aurais-je jamais cru que l'héritier de soixante-six rois, que le sang de Saint-Louis, aurait fini par l'échafaud ?

DUBARRI.

J'avoue qu'on ne peut vous accuser de trop d'aveuglement et de présomption pour n'avoir pas cru d'abord à la possibilité d'une aussi terrible et éton-

nante catastrophe. Mais vous n'avez pas la même excuse pour ces conciliabules où vous décidâtes Louis XVI, tantôt à vouloir dissoudre les Etats-Généraux, tantôt à attaquer Paris, d'autrefois à s'évader; n'avez-vous pas plus imprudemment encore provoqué la fureur populaire par l'orgie du quatre octobre? Etait-il d'une politique éclairée d'avoir tant de hauteur, quand vous saviez que le caractère faible de votre époux ne pouvait la seconder? Fille de Marie-Thérèse, pourquoi n'avez-vous pas alors imité son courage guerrier, et, au défaut de votre époux, ne vous êtes pas mise vous-même à la tête du parti puissant que vous auriez trouvé?

ANTOINETTE.

Je fus égarée par la double ivresse des plaisirs et des grandeurs. Je fus entourée de mauvais conseils et de flatteurs. C'est mon histoire, et c'est celle de presque tous les ambitieux qui se sont élevés sur les débris de mon trône, et que le même vertige a précipité vers leur ruine.

DUBARRI.

Cet aveu généreux est digne de cette grandeur d'ame, de cette élévation de sentimens que vos ennemis même ont, dans plusieurs occasions, admiré en vous, sur-tout lorsque, interrogée par

les commissaires du Châtelet, sur les journées des 5 et 6 octobre, vous leur fîtes cette réponse sublime : *J'ai tout vu, j'ai tout entendu, j'ai tout oublié.* Quel ordre dans votre défense, quelle fermeté dans votre voix, ne fîtes-vous pas paraître, lorsque vous comparûtes devant le tribunal où vous fûtes condamnée ! Tout annonçait en vous un caractère calme et serein, quoiqu'il fût aisé de voir à l'art que vous mettiez à justifier votre conduite, que vos longues infortunes ne vous avaient pas encore rassassiée de la vie. Comment après tant de malheurs, après tant de fermeté, après avoir tant vécu, pour ainsi dire dans la mort, laissâtes-vous couler quelques larmes, et manifestâtes-vous quelques mouvemens de faiblesse dans le terrible trajet de votre prison au lieu de votre supplice ?

ANTOINETTE.

J'étais mère de deux enfans.

DUBARRI.

Avouez aussi que vous regrettiez vos grandeurs éclipsées, et peut-être encore plus de mourir, sans prévoir si vous seriez vengée.

ANTOINETTE.

Oui, mes larmes étaient tout-à-la-fois de ten-

dresse et de rage. Heureusement mes ennemis prirent soin eux-mêmes de me venger. D'Orléans, cet auteur de tous mes maux, ne tarda pas à me suivre à l'échafaud; ceux qui m'y avaient envoyée y furent traînés à leur tour. C'est sur-tout dans les orages politiques qu'une action entraîne toujours une réaction, et que le sang qu'un parti fait couler retombe bientôt sur ceux qui l'ont versé, et se confond avec le leur. Grande et terrible, mais trop inutile leçon! que de grandeurs le tribunal révolutionnaire n'a-t-il pas vu s'anéantir devant lui. La descendante de tant de monarques et d'empereurs, le successeur de tant de rois, ce d'Orléans, né du sang d'Henri IV, quoiqu'il en parût si peu digne, cette foule de magistrats et de généraux, de prélats et d'illustres savans, et ces favoris de la fortune, qu'on désignait communément sous le nom de Traitans; quel spectacle que celui de voir succomber de telles victimes! Des Pygmées pouvaient-ils se flatter de se soutenir contre le torrent révolutionnaire qui entraînait, renversait des fortunes, des grandeurs si colossales? Aussi a-t-on vu traîner depuis successivement, et souvent à la fois et en masse, au même échafaud, et le tribunal qui nous jugea et les Robespierre, les Couthon, les Danton, les Marat, et tant d'autres dont nous avons appris ici bas le supplice. Si j'avais pu prévoir que je serais

ſi bien vengée, j'aurais marché à la mort, non-ſeulement avec plus de conſtance, mais même avec une ſorte de volupté. Mais ce n'eſt pas à vous, Dubarri, à me reprocher la faibleſſe que je montrai en ce dernier moment, puiſque vous ne parûtes pas plus réſignée que moi.

DUBARRI.

On devait attendre moins de fermeté d'une courtiſanne, (car je ne puis nier mon ancien état), amollie par les délices et les voluptés, et depuis par mon élévation.

ANTOINETTE.

J'avais été enivrée par ce même triple délire. *Faut-il que ce ne ſoit qu'à la mort que nous reconnaiſſions tout le néant, toute la vanité des grandeurs et des plaiſirs?* La beauté ſe flétrit, la puiſſance nous échappe, l'eſprit et la ſanté s'affaibliſſent, la tombe s'ouvre et nous dévore. Triſte vérité, à laquelle on ne réfléchit ſérieuſement que lorſqu'il n'eſt plus tems d'en profiter! que de crimes, de fautes ou de tourmens, elle épargnerait ſi on l'avait plus ſouvent préſente à l'eſprit! Vous voyez qu'on devient moraliſte ici bas, et que c'eſt après ſa mort qu'on apprend à devenir ſage.

DIALOGUE VI.

SOLON, CONDORCET.

CONDORCET.

ILLUSTRE législateur d'Athènes, ô Solon, recevez le tribut d'admiration que s'empresse ici de vous rendre un français qui, lors de l'établissement de la République, a cherché à se modéler sur vous, pour offrir à sa nation un code de constitution capable d'affermir à jamais son nouveau gouvernement.

SOLON.

J'ai appris en effet que vous aviez rédigé un plan de constitution, qui fut rejeté par l'esprit de parti; on m'a ajouté même que les nouveaux Pisistrates, qui voulaient dominer par le trouble et la désorganisation, empêchèrent que votre projet fût lu et adopté.

CONDORCET.

Ce fut un malheur pour la nation et pour moi;

Elle n'eut pas été noyée dans un fleuve de ſang; elle n'eut pas été la proie d'une foule d'agitateurs, d'intrigans et d'ambitieux, qui n'ont penſé qu'à ſe dévorer mutuellement; et moi-même je n'aurais pas été réduit à m'empoiſonner pour échapper à la proſcription dans laquelle je me vis enveloppé. Toutes les tyrannies, toutes les diviſions inteſtines ſe reſſemblent ſans doute, en ce que l'innocence et la vertu ſont également forcées dans ces tems malheureux de tendre la gorge au fer des aſſaſſins ſalariés par le crime; mais, immortel et vertueux Solon, ni la guerre civile que vous eûtes la gloire d'éteindre, lorſqu'après avoir refuſé pluſieurs fois la royauté, vous fûtes nommé par le peuple *Archonte*, ou chef ſuprême, ni la tyrannie de Piſiſtrate qui s'éleva dès que vous vous fûtes retiré, en faiſant jurer aux Athéniens d'obſerver juſqu'à votre retour dans votre patrie les lois que vous leur aviez données, ne peuvent être miſes en comparaiſon avec toutes les horreurs dont la France a été le théâtre et la victime, pendant ce qu'on appela le *règne de la terreur*, et qu'on eut dû appeler le *règne du cannibaliſme* et *de la férocité*.

'Les tyrans d'Athènes, et tous les deſpotes en général ont voulu dominer, comme nos décemvirs, par la force et la crainte; mais ce qu'on n'a jamais vu, ce que vraiſemblablement on ne reverra jamais, c'eſt un grand peuple éclairé, qui a été mutilé,

décimé, fusillé, noyé, mitraillé *, envoyé à l'échafaud, ou précipité dans les cachots par ses représentans; c'est cette audace atroce de tant de mandataires farouches et pervers, égorgeant comme à l'envi leurs commettans. Rome eut successivement, ou à quelques intervalles près, une longue suite de tyrans. Mais la France a eu à la fois, et au même tems, une foule de Caligula, qui se sont élevés sur ce malheureux empire comme une nuée d'insectes mal-faisans. Pourrais je jamais, ô Solon, vous peindre tous les crimes nés de l'accouplement monstrueux du féroce Robespierre avec le sanguinaire Couthon, du barbare Billaud avec le farouche Amar, du tigre Collot avec le tigre Carrier, de l'égorgeur Fouquier avec l'égorgeur Dumas, et d'un millier de subalternes à leurs ordres, luttant avec eux de rage et de férocité? Quel état a jamais été ainsi livré à une infinité de Nérons populaires, devenus eux-mêmes bientôt l'horreur de leurs premiers complices, et les bourreaux de celui d'entr'eux qui veut s'arrêter dans le chemin du crime? Et pour m'arrêter à l'époque de ma mort, n'était-ce pas pour la première fois qu'on avait vu dans les annales du monde égorger en

---

* Il faut bien employer des mots nouveaux pour exprimer des crimes nouveaux.

masse tant d'hommes célèbres. Génie, vertus, talens, tout ce qu'il y a de plus intéressant, disparut sous le fer du bourreau, ou ne l'évita que par le suicide.

SOLON.

La plupart de ces illustres victimes ne s'étaient-elles pas attiré leur malheur, et, vous-même, Condorcet, n'aviez-vous pas concouru à la calamité publique? N'aviez-vous pas tous à cet égard de grands reproches à vous faire? Le code que vous proposiez n'était guères moins anarchique et subversif de tout ordre social que le fut depuis celui de 93. Ne commençâtes-vous pas à semer le germe de tant de maux, en voulant établir un changement de dynastie en faveur de ce d'Orléans, dont l'infâme et vaste faction a si long-temps bouleversé votre patrie, et a tant nui à sa révolution? Ne vous vit-on pas concourir, pour servir ce parti, à plonger le peuple dans toutes les illusions de la démocratie pure? N'aviez-vous pas tous, et surtout les membres du premier corps constituant, beaucoup trop tendu les principes de la philosophie et de la raison? N'aviez-vous pas tous été beaucoup trop loin, et plus songé à détruire qu'à créer, à abattre qu'à remplacer, à égarer, enivrer le peuple qu'à le guider sagement vers le bonheur, et à le sauver? Qui veut trop réformer

à la fois riſque de ne rien faire. Pouvait-il y avoir rien de plus dangereux pour la choſe publique, et pour vous-même, qu'une marche ſi dévorante et ſi deſtructive? Les législateurs ne doivent-ils pas imiter conſtamment la nature, qui n'agit que par des tranſitions, des gradations preſque inſenſibles? La *Déclaration des droits de l'homme*, donnée par l'aſſemblée conſtituante, ne contenait-elle pas un grand nombre de ces principes demi-vrais, conſéquemment erronnés, (car il n'y a pas plus de demi-vérité que de demi-juſtice), et ſur-tout très-funeſtes au peuple. Il était dit que : *les hommes naiſſent et demeurent égaux en droits*. On entendait par-là vraiſemblablement l'égalité des droits; mais il fallait l'énoncer clairement; et, ſi l'on entendait l'égalité de droit naturel, il n'y a pas de maxime ainſi énoncée plus fauſſe et plus deſtructive de toute ſociété; c'eſt ce qu'on peut démontrer de la manière la plus évidente; mais en s'élevant à des principes auxquels cette aſſemblée ne remonta pas. Elle parut méconnaître qu'il eſt des principes qui égarent, d'autant plus ſûrement, qu'ils ont au premier coup d'œil, l'apparence de la vérité. La multitude groſſière ne voit qu'un ſens dans cette propoſition; c'eſt celui qui la flatte. Le ſens métaphyſique eſt trop élevé pour elle; il lui échappe. La mépriſe fut d'avancer, comme un axiôme, un théorême qui avait beſoin d'une démonſtration

rigoureuſe ; et peut-être qu'en y procédant à la manière des géomètres, on n'eût vu, au lieu d'un théorême, qu'une queſtion dont l'analyſe aurait donné pour réſultat cette propoſition : *Tous les hommes, ſans diſtinction, ont des droits égaux à la juſtice et à l'humanité de leurs ſemblables.* Vous voyez que le peuple n'aurait pu abuſer de ce principe qui eſt clair, qui eſt vrai et ſuſceptible de la plus rigoureuſe démonſtration. Que peut entendre du droit naturel la multitude de tous les pays ? Peut-elle s'imaginer que la propoſition que je viens d'examiner, en la ſuppoſant vraie dans tous ſes rapports, ceſſe de l'être dès que les hommes ſont réunis en corps politique ? Ne devait-elle pas ſe perſuader que, la parfaite égalité des hommes étant reconnue, il s'enſuivrait que les propriétés, incompatibles avec cette égalité, ſeraient abolies ?

Une autre faute que je ne puis attribuer qu'à la vanité des premiers légiſlateurs qu'eut la révolution françaiſe, fut de vouloir lui donner une conſtitution abſolument neuve, et qui ne reſſembla à rien de ce qu'on avait vu juſqu'alors. A la vérité, ceux qui ont donné la conſtitution de 1795 ont évité preſque toutes ces erreurs et réparé toutes ces folies. Gênés par les circonſtances, ils n'ont pas donné à leur ouvrage toute la perfection dont il eſt ſuſceptible ; ils ont ſur-tout rendu la mobilité des

places trop fréquente ; ils n'osèrent pas assez se mettre, à cet égard, au-dessus de l'opinion alors dominante, et ils pouvaient faire la même déclaration que je fis en disant : *Je n'ai pas donné aux Athéniens les meilleurs loix possibles, mais celles qu'ils pouvaient le mieux supporter.*

CONDORCET.

Vous acquîtes d'abord une gloire immortelle, en abolissant les loix de sang établies par Dracon. Vous ajoutâtes encore à votre haute réputation de sagesse et de vertu, en ayant refusé souvent la royauté, quoique vous fussiez issu de race royale, et en ayant ensuite employé la suprême magistrature qui vous fut déléguée à modérer par de sages loix la liberté excessive du peuple, et non à renverser les loix pour devenir son tyran. Aussi avez-vous été nommé le second des sept sages de la Grèce. Il me semble cependant que vous tombâtes dans une grande erreur politique, dans la division que vous fîtes des citoyens en quatre tribus. En réleguant les non-propriétaires dans la quatrième tribu, vous établissiez un principe éternel de discorde entre eux et les autres classes ; et cette admission même à voter dans une tribu, leur laissa assez de pouvoir pour en usurper dans la suite un plus grand ; ce qui livra les Athéniens à la fureur

des démagogues, et causa la ruine de la république.

SOLON.

J'avoue qu'en cela je ménageai trop le peuple, ou plutôt je fus trompé par cette dénomination vague dont on a trop abusé. Je n'aurais dû entendre, par ce mot *peuple*, que tout ce qui a intérêt à la prospérité de l'Etat; que tout ce qui s'est mis en société pour retirer et apporter des avantages réciproques; qui en supporte les charges et doit, par cette raison, en recueillir les bénéfices; et j'aurais dû ne jamais comprendre sous cette dénomination tout ce qui la déshonore par ses vices ou son inutilité; tout ce qui ne se propose que d'abuser des dons de l'Etat ou de ses richesses; qui en exige beaucoup sans lui rien rendre; qui ne lui tient point par son industrie, par ses propriétés, par ses emplois, par ses services et par les récompenses qu'il en a mérités. Qu'importe en effet à cette classe d'hommes, quelque nombreuse qu'elle puisse être, l'état des finances, l'agrandissement du commerce, l'amélioration de l'agriculture, la splendeur de la marine, celle des sciences et des arts, et tous les gages de la prospérité nationale?

CONDORCET.

N'aviez-vous pas encore, Solon, un grave reproche à vous faire, lorſque vous fîtes ſtatuer que l'aréopage délibérerait et que le peuple déciderait. Auſſi Anacharſis diſait : *que chez les Athéniens les ſages propoſaient, et les fous décidaient.* Vous ne connûtes pas non plus la balance des trois pouvoirs, cette forme de gouvernement qui peut ſeule rendre la démocratie repréſentative ſtable et ſolide.

SOLON.

Vous parlez en républicain, et vous oubliez que vous avez long-temps préféré la royauté, en vous bornant à un changement de dynaſtie.

CONDORCET.

C'eſt qu'alors la république n'était pas proclamée. Dès qu'elle l'a été, j'en fus le ſoutien juſqu'à mon dernier ſoupir. Malgré même toutes les horreurs du règne de la terreur, je n'ai jamais confondu, avec le vrai régime républicain, l'exécrable tyrannie qui voulait l'anéantir. J'ai été plus philoſophe encore; et, au milieu des ſcènes de ſang et des actes de férocité dont j'étais témoin, j'ai

écrit et pensé, comme Turgot, que je ne désespérais pas de la perfectibilité de l'espèce humaine.

SOLON.

Il fallait en effet bien de la philosophie pour ne pas désespérer de cette perfectibilité à l'époque désastreuse où vous écriviez cet ouvrage. Je dois néanmoins convenir que c'est un grand pas que d'avoir proclamé l'égalité des droits, quoiqu'elle pût être mieux précisée, d'y avoir ajouté depuis la déclaration bien plus essentielle des devoirs, d'être parvenus à reconnaître et établir en loi la liberté des personnes, celle des consciences, celle de la presse, le droit inviolable des propriétés, et la souveraineté imprescriptible des nations. C'est encore un grand progrès d'avoir conçu et cherché à prévenir tous les abus de la démocratie pure, en lui substituant la démocratie représentative, et sur-tout la balance des pouvoirs. Tous ces objets sont reconnus, et c'est déjà beaucoup. Si, dans tous les orages politiques qui se sont élevés en France avant et depuis votre mort, on a souvent méconnu, violé ces maximes fondamentales et tutelaires, il faut espérer que les maux qui ont résulté de ces violations n'auront servi qu'à rendre les gouvernans et les gouvernés plus attentifs à l'avenir à n'y porter aucune atteinte. *La plus grande*

expérience

expérience est celle que donne le malheur. Elle apprend aux uns qu'il n'est point de pire domination que celle de la multitude, lorsqu'on laisse le pouvoir entre ses mains ; et aux autres que, si la tyrannie est pernicieuse pour le peuple, elle ne l'est pas moins pour ses oppresseurs ; ils ne peuvent goûter aucun bonheur, aucune tranquillité tant qu'ils l'exercent ; ils ne sont pas moins malheureux, quand ils la perdent.

DIALOGUE VII.

PIE VI, GOBEL.

GOBEL.

QUOIQUE vous m'ayez frappé d'anathême, et quoique vous ayez, pendant votre pontificat, enveloppé dans la même excommunication, non seulement les prêtres qui abjurèrent à mon exemple les erreurs qu'ils avaient si long-temps prêchées au peuple, mais encore ceux qui s'étaient bornés à reconnaître la constitution civile du clergé décretée par la première assemblée constituante de la France, l'infortune et la mort doivent nous faire oublier les reproches que nous pourrions

peut-être plus que s'il n'avait jamais failli ; mais c'est lorsqu'elle importe au bonheur public, lorsqu'elle ne tend pas à renverser tout l'ordre social, à ôter au peuple une morale consolante, un espoir plus consolateur encore, et un frein aussi utile que nécessaire. Quel fruit retirâtes-vous de votre honteuse et impolitique retractation ? Ignoriez-vous que rien ne dégrade plus que l'aveu de sa propre turpitude ; et, qu'à la honte de la dévoiler vous-même, se joindrait celle de n'être cru pour aucune époque de votre vie, et la triste alternative d'être reconnu pour avoir été tour-à-tour hypocrite, fourbe, ambitieux, faible et intéressé. Le peuple eut dit, si le peuple pouvait être susceptible de raisonnement : Comment celui qui dit m'avoir menti toute sa vie, peut-il se flatter que je croirai sa rétractation plus sincère ?

GOBEL.

Elle fut jugée si sincère qu'elle fut vivement applaudie par la convention, et imitée par la plupart des prélats et des ecclésiastiques de la république. Elle le fut même par la presque universalité des citoyens. Presque toutes les communes s'empressèrent d'envoyer à l'assemblée nationale les christs, les vases sacrés, les ornemens du sacerdoce, les dépouilles des églises, et de fouler aux

pieds, en présence des législateurs de la nation, tous les hochets de la superstition et tout ce qui avait été jusqu'à ce moment l'objet de la vénération et même de l'idolâtrie publique.

PIE VI.

Le vulgaire est une machine qu'on fait tourner à tous les vents; et vous savez qu'une assemblée nombreuse est souvent plus peuple que le peuple même. S'il n'est point de sottises, comme l'a très-bien observé Cicéron, qui n'aient été appuyées par quelques philosophes, on peut dire aussi qu'il n'en est point que quelques intrigans ou quelques orateurs ne fassent faire à une grande assemblée. Quel temps, ô ciel, et quels législateurs! Ils avaient sans cesse le mot de liberté sur les lèvres, et ils laissaient exercer sur le peuple et sur eux-mêmes la plus exécrable des tyrannies. Ils persécutaient ou laissaient persécuter les riches, et ne soulageaient pas les indigens: ils renversaient les autels et dépouillaient les temples, et ne substituaient rien à la morale et au culte qu'ils s'efforçaient de détruire. Ils enlevaient au malheureux, ainsi que vous par votre rétractation, toutes ses consolations, toutes ses espérances; et ils prétendaient au titre de bienfaiteurs de l'humanité! Votre zèle et le leur n'étaient pas moins

incendiaires que celui que la philosophie a tant reproché (et , quoique j'aie été pontife de Rome, j'avoue que c'était avec raison) aux tribunaux de l'inquisition. Toute la différence, c'est que ceux-ci plantaient la foi avec le fer et la flamme, et vous tous l'arrachiez avec les mêmes moyens. Au lieu de m'alléguer leurs applaudissemens frénétiques et insensés, au lieu de me citer leurs acclamations délirantes, voyez, rappelez-vous quels en furent les tristes résultats. Votre tête tomba sur le même échafaud et à côté de celle de Chaumette, de cet ardent zélateur de l'athéisme, qui vous avait entraîné en aveugle à une abjuration, à une dégradation solemnelle. Le prédicant et le prosélyte, le Mahomet et le Seïde, reçurent la honteuse et flétrissante couronne du même martyre. La convention ne tarda pas à être décimée par les plus vils, les plus lâches de tous les tyrans. Quant à toi, misérable, tu finis par trahir la cause que tu avais si long-temps embrassée ou feint d'embrasser; il était juste que tu fusses puni de ton hypocrisie, après avoir vécu en imposteur, ou t'être rétracté de même. Certes, tu avais raison de ne pas croire à l'immortalité de l'ame; la tienne, et celles de tes adhérens, étaient pétries du limon le plus impur. Allez, votre ombre même me fait horreur!

GOBEL.

A cette violente ſortie, je reconnais que vous avez encore, ô Pie VI! conſervé votre ancien caractère. Vous étiez bon, et plutôt faible que méchant; mais vous étiez obſtiné dans vos ſentimens, et iraſcible quand on contrediſait vos vues, ou votre façon de penſer. Je vous conviendrai cependant que j'ai reconnu, depuis mon ſéjour parmi les morts, que j'eus tort de concourir à démoraliſer le peuple. Mais, je ſuis loin d'avouer que j'aie été auſſi funeſte à la religion que vous me ſemblez le penſer. Si les abus, dont elle a été la cauſe, ſi les calamités qu'elle a enfantées dans tous les temps, ne l'avaient déjà fortement ébranlée, et ne l'avaient ſappée dans ſes fondemens, le poids, ou, ſi voulez, le crime de ma rétractation ſerait retombé ſur moi-même, ou plutôt je n'aurais jamais été tenté de la haſarder. Vous ne pouvez nier que, depuis quatorze cents ans, l'humanité demandait, et la raiſon commandait la deſtruction d'un pouvoir anti-ſocial, qui n'a ceſſé, au nom d'un Dieu de paix, d'arroſer la terre de ſang. Quel peuple ſur-tout en avait reçu plus d'outrages que la nation françaiſe? Les pontifes de Rome n'ont-ils pas lancé ſur elle la calamité dévaſtatrice des croiſades? N'ont-ils

pas arraché ce concordat qui, du temps de Léon X, dévora tant de millions, armé la ligue contre Henri IV, et canonisé la S.-Barthelemi? Vous-même, pie VI, n'avez-vous pas excité, absous les brigands à chapelets de la Vendée? N'avez-vous pas du moins publié une bulle qui mettait une partie des ecclésiastiques de la république française en guerre avec l'autre, et armait les sujets contre le souverain? Pouvez-vous disconvenir que la constitution civile décretée, quoique très-imprudemment, par l'assemblée constituante, n'attaquait pas plus le dogme et l'essence de la religion, que les reformes de François II dans la Toscane, et de Joseph II, son frère, en Allemagne et dans les Pays-Bas Autrichiens?

PIE VI.

Vous n'ignorez pas que, malgré mon grand âge, et au hazard même de compromettre la dignité pontificale, je fis un voyage à Vienne pour dissuader Joseph II de ces innovations.

GOBEL.

Je le sais; mais pourquoi, lorsque cet empereur, après vous avoir quelque tems amusé, ou plutôt s'être amusé lui-même de votre goût dominant pour l'ostentation et toutes les puérilités d'une vaine représentation, finit par ne rien relâcher

des résolutions qu'il avait prises, ne l'anathématisâtes-vous pas, comme vous avez depuis anathématisé ceux qui ont, en France, fait ou adopté de semblables réformes ? N'eûtes-vous pas alors deux poids et deux mesures; et le motif n'en fut-il pas que vous crûtes avoir plus à redouter un empereur affermi qu'une république naissante ? Les assassinats de Basseville et de Duphot, commis sous vos yeux, et tout au moins tolérés par vous, tous ces faits de vos prédécesseurs, et les vôtres, n'ont-ils pas plus contribué que ma rétractation à briser le talisman des prêtres, à renverser le colosse sacerdotal, et à éteindre au vatican même les foudres que les Césars mîtrés lançaient de leur palais sur la terre, et dont ils ont trop souvent embrâsé le monde entier ?

PIE VI.

Je croyais avoir attaché plus de gloire à mon règne, ou, si vous voulez, à mon long pontificat.

GOBEL.

Il formera sans doute une époque importante dans l'histoire. Il ne faut pas toujours pour cela, ni de grandes qualités, ni des vertus ou des exploits extraordinaires, ou des crimes célèbres de la part d'un souverain. Il suffit qu'il ait aidé à

produire de grands évènemens, ou qu'il ait été la victime de quelque grand renverſement, et qu'autour de lui, par lui, ou en ſon nom, à ſes dépens même, il ſe ſoit paſſé de ces choſes, qui laiſſent de profondes traces dans la mémoire des hommes. La célébrité n'eſt pas la gloire; ayant été toujours infortuné dans vos tentatives, votre règne ne ſera jamais illuſtre, mais il ſera éternellement fameux par vos malheurs, et je dois ajouter par vos imprudences.

PIÉ VI.

Qu'il eſt brûlant le diadême qu'un ſouverain * porte ſur ſa tête! que l'art de gouverner eſt difficile! Entre combien d'écueils ne faut-il pas conduire le vaiſſeau de l'état! Et combien ſe trompe le vulgaire qui croit les ſouverains heureux, et ſur-tout tout-puiſſans! N'eſt-il pas une foule de circonſtances impérieuſes, auſſi inſurmontables qu'elles ſont impoſſibles à prévoir ou à éviter, et qui contrarient perpétuellement leurs vœux et leurs actions? Les rois d'Eſpagne et de France me forcèrent de maintenir, malgré mon penchant ſecret, l'expulſion des Jéſuites. En Toſcane, je

* Il faut observer que c'est Pie VI qui parle. Nous avons consacré dans le dialogue précédent la souveraineté imprescriptible des Nations.

fus bravé par François II; en Allemagne, j'échouai auprès de Joſeph ſon frère. Enfin mes démonſtrations contre la République Françaiſe conſommèrent ma chûte. Vous avez été conduit à l'échafaud, pour avoir oublié que les méchans et les pervers craignent toujours leurs complices, et ſe hâtent de briſer les inſtrumens dont ils ſe ſont ſervis; et j'ai été précipité du trône pontifical pour n'avoir pas réfléchi que *la plus grande erreur en politique est de ne pas ſavoir distinguer les momens et les circonstances*. J'ai commis la faute de me conduire au dix-huitième ſiècle, comme j'aurais pu le faire au ſeizième. Hélas! le malheur des gouvernemens, comme celui des individus, eſt de marcher preſque toujours d'erreurs en erreurs, d'imprudences en imprudences. Les exemples de nos prédéceſſeurs ſont perdus pour nous, comme les nôtres le ſeront vraiſemblablement pour ceux qui nous ſuccéderont.

DIALOGUE VIII.

J. J. ROUSSEAU, VOLTAIRE.*

ROUSSEAU.

PUISQUE la mort nous réunit, et que le hazard nous fait rencontrer en ce moment dans une des allées les plus ſolitaires de cet Élyſée, il ſera doux ſans doute pour les deux plus célèbres écrivains de leur ſiècle, et peut-être de tous les ſiécles antérieurs, d'épancher ici confidentiellement dans le ſein l'un de l'autre leurs ſecrètes penſées.

VOLTAIRE.

Je vois bien que l'homme eſt condamné à être toujours trompé, dans ce monde comme dans celui d'où nous venons. Nous penſions ſur la terre qu'en dépouillant notre argile groſſière, où l'ame s'éteignait avec notre corps, ou ſi elle lui ſurvivait, elle devenait inacceſſible aux paſſions humaines. N'avez-vous pas cru, ainſi que moi, que les eaux du Léthé nous feraient oublier juſqu'au ſouvenir de tout ce qui, parmi les vivans, agitait

* Ces deux iuterlocuteurs sont morts avant la révolution; mais leurs écrits y ont tant contribué, que nous avons cru devoir les placer dans cet ouvrage.

tant notre imagination, et échauffait si prodigieusement notre bile. Nous conservons cependant ici bas nos mêmes affections. Nous avons de plus la douleur d'y reconnaître nos anciennes erreurs, et d'en gémir tout à notre aise. Et c'est peut-être là le véritable enfer réservé pour l'expiation de nos fautes : à tout bien prendre, cela vaut toujours mieux que d'être brûlé. Quoique je vous aye peu recherché de mon vivant, je suis charmé de m'entretenir ici avec l'immortel auteur d'Émile et du Contrat Social ; car je reconnais aisément à cette modestie avec laquelle vous venez de vous placer au rang des plus grands génies de l'antiquité ce J. Jacques, qui écrivit que si on ne lui érigeait pas une statue, c'était tant pis pour son siècle.

ROUSSEAU.

Je vois, célèbre Arouet, que vous avez toujours conservé ce persiflage gai, cette ironie piquante, et en même-tems enjouée, qui donnait tant de sel à vos écrits. Vous trouvez de l'orgueil dans la demande que je faisais d'une statue. Mais n'est-il pas permis à l'homme supérieur de sentir tout ce qu'il vaut ? Et n'y a-t-il pas un plus grand raffinement d'orgueil à s'humilier, à mentir à soi-même et aux autres, par une fausse modestie, afin de se faire exalter davantage ? Ce langage de

ma part n'était-il pas plus franc, et ne marquait-il pas plus de véritable élévation d'ame, et une simplesse plus estimable que cette cajolerie perpétuelle avec laquelle vous enivriez de louanges exagérées les plus médiocres auteurs, pour vous attirer par cette coquetterie autant d'enthousiastes et de prôneurs? Et vous aviez si peu besoin de cette ressource, indigne d'un des plus beaux génies que le monde littéraire ait produit! Car, je vous ai toujours rendu justice, du moins quant à vos talens, quoique vous ayiez cherché à tourner mes écrits en ridicule, et que vous ayiez été jusqu'à en contester l'éloquence. Ce qui devait peu m'étonner, puisque vous disiez qu'il n'y avait que cinq à six bonnes fables dans Lafontaine. Il est vrai que je n'ai jamais cru que vous pensâssiez alors sérieusement ce que vous écriviez. Avouez que vous m'auriez moins critiqué, si j'avais été moins éloquent.

VOLTAIRE.

Je ne puis échapper à cet aveu. Oui, Jean Jacques, j'admirais, je dévorais les pages brûlantes de votre Héloïse, votre admirable Emile, et en général tous vos écrits, malgré les paradoxes qui les déparaient quelquefois. Je prenais sur-tout un plaisir un peu malin à lire votre lettre à Christophe de Baumont. J'aurais voulu tancer avec la même

force l'évêque Pompignan, et tant d'autres ennemis de la philosophie et des philosophes.

ROUSSEAU.

Vous n'avez aucun regret à former à cet égard; si ce n'est peut-être celui d'avoir porté trop loin votre irascibilité. Je ne dis pas *implacabilité*, parce que je sais que votre cœur était excellent, et que vous étiez aussi prompt à vous appaiser qu'un enfant né bouillant et colérique, sans cesser pour cela d'être bon. Votre manière d'écraser vos ennemis était différente de la mienne, mais n'était pas moins redoutable. Tantôt vous les frappiez avec la lance d'Achille; tantôt vous les perciez avec les traits plus sensibles et plus ineffaçables du ridicule.

VOLTAIRE.

Je préfère le géant qui soulève sans cesse la massue d'Hercule, et je vous regarde comme le dieu de l'éloquence.

ROUSSEAU.

Vous avez toujours été pour moi celui de la poésie, et le génie le plus brillant, sur-tout le

plus universel, qui ait paru sur la terre. Quelle pompe! quel coloris! quelle philosophie dans vos tragédies, et même dans votre Henriade! Quel charme dans vos productions légères! Quelle profondeur de réflexion dans votre Essai sur l'esprit et les mœurs des nations! Vous avez réuni toutes les richesses du génie et de l'érudition à tous les agrémens du bel esprit; et, vous frayant dans tous les genres des routes nouvelles, vous approchâtes dans tous de la première place. Vous avez eu la gloire de combattre soixante ans le fanatisme; et si vous ne l'avez pas tout-à-fait terrassé, du moins vous avez opéré à cet égard une grande révolution dans l'esprit humain. Aussi a-t-on placé vos cendres au Panthéon à côté de celle de Descartes, qui avait aussi opéré un grand changement, et influé sur son siècle et sur les générations suivantes.

VOLTAIRE.

Si, en ornant la philosophie de tous les charmes du langage, en déployant toutes les richesses du génie prodigieusement flexible dont j'étais doué, changeant de ton tous les jours, j'attaquai avec toutes les armes possibles tous les préjugés, et sappai dans la théocratie le fondement de toutes les erreurs, vous développâtes les principes généraux de l'éducation civile, vous commandâtes aux mères d'alaiter

d'alaiter leurs enfans, et ſur-tout vous proclamâtes la ſouveraineté des nations, baſe éternelle du Contrat ſocial. Enfin, vous avez eu comme moi les honneurs du Panthéon. Ce furent ſans doute des vandales ou des cannibales qui mirent Marat dans ce temple élevé aux grands hommes qui avaient bien mérité de l'humanité. Depuis que mes chers, mais un peu inconſéquens Velches * en ont chaſſé les reſtes de cet homme-tigre, le Panthéon Français éclipſe véritablement celui de l'ancienne Rome. Qu'était celui-ci? Un monument élevé par le deſpotiſme à la ſuperſtition, où de fauſſes divinités recevaient un hommage uſurpé. Ce ne fut point Caton, ni Cicéron qui fit bâtir ce temple; ce ne fut point le peuple Romain qui en conçut l'idée; ce fut le gendre d'un tyran. Quelle différence entre ce monument et celui que la République Françaiſe a conſacré aux grands hommes! Là, tout reſpirait le deſpotiſme; ici tout parle de liberté; là, tout était fanatiſme; ici tout eſt raiſon: là, tout était menſonge; ici tout eſt philoſophie et vérité. Mais quand mes chers Velches y mettront-ils un Monteſquieu, un Fénélon, un Turenne, un Corneille, ou un Racine et tant d'autres grands hommes qui ont été la

* Mot par lequel Voltaire a déſigné quelquefois les Français.

gloire, l'ornement et les bienfaiteurs de la France? Ah! je vois bien que nos Athéniens modernes seront toujours un peu Visigoths.

ROUSSEAU.

Hélas! on a été jusqu'à les changer pendant dix-huit mois en un peuple de barbares. Je ne parle point des deux premières années d'une révolution devenue nécessaire, et que j'avais prédite. Quelques excès étaient presque inséparables des efforts d'une nation justement exaspérée, et qui avait à se venger de tous les attentats solemnels, commis pendant des siècles par la puissance, l'orgueil, la richesse et le dédain le plus profond pour l'humanité. La fortune, en élevant le peuple au faîte de sa roue, élevait nécessairement une foule d'hommes nouveaux dans toute l'étendue qu'on peut donner à cette expression. C'est ainsi que la tempête, en agitant le sein des vastes mers, élève sur leur surface le limon et la fange, que le calme laissait croupir au fond de leurs abîmes. Ces hommes eurent le desir de niveler toutes les fortunes, excepté les leurs, c'est-à-dire celles qu'ils se proposaient d'accumuler; et, pour y parvenir, ils conçurent l'exécrable dessein de niveler presque toutes les têtes. Ils commencèrent par révolutionner, sans-culotiser, pour me servir de leurs expressions ostrogothes, et dénaturer entiè-

rement la langue, et les idées, en même-tems qu'ils pervertirent les mœurs. Croyaient-ils faire triompher la liberté par l'anarchie, la vertu par le crime, les lois par l'assassinat, la fraternité par la mort? Mais ce n'était pas le but de ces misérables. Ils voulaient en entassant des milliers de victimes, en couvrant toute la France de nouvelles bastilles, s'élever à la dictature du crime, et se la partager. Quel abus n'ont-ils pas fait de mon Contrat Social! Aussi les détracteurs de la philosophie en ont pris aussi-tôt occasion de dire que la lecture de vos écrits, celle des ouvrages de quelques autres philosophes, et sur-tout du livre que je viens de citer, avaient causé tout ce délire démagogique, et les attentats, les horreurs qui en ont été la suite. Mais les Robespierre, les Couthon, les Collot, avaient-ils jamais médité nos écrits? Auraient-ils trouvé dans mes considérations sur le gouvernement de la Pologne, l'apologie ou le modèle de leur abominable conduite? Ai-je dit que la liberté ne pouvait se reposer que sur des matelas de cadavres? n'ai-je pas imprimé au contraire que je ne voudrais pas de la liberté, si elle devait coûter la vie à un seul innocent? N'ai-je pas ajouté que la démocratie pure ne pouvait convenir qu'à des Dieux; et enfin n'ai-je pas posé en principe qu'un gouvernement nouveau devait principalement s'attacher à diminuer, autant

qu'il était en son pouvoir, le nombre des mécontens? Non, certes, les plats et féroces coquins qui ont révolutionné la morale et la justice, ne m'ont jamais lu, ou ne m'ont jamais compris. Eh! leur ame cadavreuse pouvait-elle en effet s'entendre avec mon ame aimante et sensible. Ils m'eussent proscrit si j'avais vecu de leur tems; et ils n'eussent pas respecté davantage en vous, immortel Arouet, l'Orphée de la France. De même qu'il est dans les forêts des monstres que rien ne peut apprivoiser, il existe dans la société des scélérats que la lecture des philosophes et des poëtes ne peut rendre à l'humanité, et dont l'ame de bronze et d'airain est impénétrable à la sainte voix de la justice, et au cri touchant et plaintif de l'infortune.

VOLTAIRE.

Comment une nation courageuse et éclairée a-t-elle pu supporter une aussi exécrable tyrannie?

ROUSSEAU.

Quand la patrie est en proie à une foule de tyrans et d'assassins, d'hommes n'ayant rien, ne sachant rien, et venant de rien, et cependant parvenus à tout; alors les idées morales d'une nation s'affaiblissent; alors le peuple, à mesure qu'il craint pour sa sûreté, pour ses propriétés,

tombe dans une ſtupeur profonde ; il devient timide, puis diſſimulé, puis engourdi; et ſi quelque criſe imprévue ne rend à la nation ſon énergie, elle finit par l'eſclavage le plus aviliſſant. Voilà la ſeule raiſon qu'on peut donner de l'étrange phénomène qu'offre à cette époque la vilité et la torpeur du ſénat et de la nation. La terreur plânait ſur l'un et ſur l'autre. Une horde d'antropophages, de dépopulateurs et de buveurs de ſang, ſe répandait ſur toute la France. Ces hommes étaient ſecondés par d'autres hommes qu'on pouvait appeler la lie des nations, l'écume des cités, le rebut des campagnes. Ils proclamaient la loi agraire, l'abolition des dettes, la proſcription des riches. Ces déſorganiſateurs avaient par-tout à leur tête des chefs, qui n'étaient pas tout-à-fait dénués de talens, des preſtigiateurs qui faſcinaient les yeux du peuple. Les délations étaient leurs armes ordinaires. Le père n'oſait ſe confier à ſon fils; celui-ci n'oſait embraſſer la défenſe de ſon père. On proclamait la vertu, et une nuée de poignards peſait ſur l'innocence. Ils ſe diſaient républicains, et jamais ils n'ont ſoupçonné tout ce que ce mot renferme de devoirs, tout ce qu'il ſuppoſe de vertus. Le vrai républicain s'élancerait, ſe placerait lui-même ſous la hâche des bourreaux, pour ſauver l'innocence. Ajoutons que ces hommes en impoſaient facilement au peuple

avec les mots magiques, et toujours ſi puiſſans, de juſtice, de patrie, de liberté, de Salut Public, *ce prétexte dont on a tant abuſé.* Il ſemble ſi beau au mercenaire d'aller d'un pas égal avec le riche, de ſiéger, de délibérer avec lui, de lui parler du ton le plus familier, enfin d'intimider celui qui l'humiliait de ſes titres, de ſes privilèges, de ſon faſte et de ſon orgueil, de lui voir partager ſon ſervice et ſes corvées !

VOLTAIRE.

Quelle honte pour ma nation*!* que je tremble pour ſa gloire !

ROUSSEAU.

Ces forfaits furent les crimes de ſes oppreſſeurs et non les ſiens, ceux qui compoſent véritablement le peuple Français furent les triſtes victimes. Eh ! que d'actes touchans d'humanité, que de traits de vertu ſublime d'héroïſme diſtingue à cette même époque cette vraie portion de la nation françaiſe ! Rien ne cauſait tant d'effroi, tant de rage aux tyrans, que la ſérénité de leurs victimes en allant à la mort. Les faſtes de l'hiſtoire offrent à l'admiration de la poſtérité les anciens philoſophes qui ont reçu la mort, ſans que leur courage en fut ébranlé. Mais, ſi on les eut conduits au ſupplice avec les victimes de Robeſpierre, ils auraient été à cet égard con-

fondus dans la foule. Ils auraient vu avec étonnement, selon ce que j'ai appris de plusieurs illustres ombres descendues, des individus des deux sexes, de tout âge, et de tous les états, montrer le plus grand mépris pour la mort. Les femmes se sont sur-tout distinguées par leur étonnant courage à leur dernier moment. On a vu la beauté, la jeunesse, et presque l'enfance, disputer de fermeté avec les hommes les plus exercés à braver la mort. Des pères se sont dévoués pour leurs enfans, des femmes pour leurs époux; et tandis que ces actions sublimes honoraient la nation, que ses tyrans voulaient dégrader, les armées de la république étonnaient l'Europe de leur gloire, et l'allarmaient de leurs progrès. Leur dévouement immortel allait jusqu'à faire triompher ceux qui immolaient leurs parens, leurs frères, leurs amis. Athènes ni Lacédémone ne peuvent rien opposer d'aussi glorieux.

VOLTAIRE.

Ce récit m'élève, m'enflamme et me console. *Voilà mes Français*, mes Athéniens légers, inconstants, mais sublimes.

ROUSSEAU.

Je reconnais à cet élan l'auteur de ce beau vers:

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!

Il ne manque plus qu'une ſorte de gloire aux Français, c'eſt de ſavoir garder cette liberté qui leur a coûté tant de ſacrifices. Eſpérons qu'ils n'oublieront jamais que *la liberté est encore plus difficile à conſerver qu'à conquérir; que les nations étrangères ne peuvent ſubjuguer un peuple libre, qu'autant qu'il aurait perdu ſes vertus, et avec elles ſon énergie.* Il faut auſſi que les gouvernans d'un tel peuple ayent ſans ceſſe préſente à l'eſprit cette maxime: *Il n'eſt de gouvernement durables, que ceux qui ſont fondés ſur de bonnes lois, qu'on ne ſe permet jamais de violer, excepté dans certains cas infiniment rares, où le ſalut public le commande impérieuſement: alors ſeulement peuvent être permiſes des meſures extraordinaires, dont un gouvernement ſage doit ſe montrer ſaintement avare. Pour les gouvernements, comme pour les individus il n'y a de vraiment utile, que ce qui eſt juſte.*

VOLTAIRE.

Comment ſe peut-il, après vos efforts et les miens, que le fanatiſme ait oſé ſe reproduire au ſeizième ſiècle, et qu'il ait pu renaître, pour ainſi dire, de ſes cendres? Je croyais avoir *écraſé l'infâme* *.

* Voltaire terminait presque toutes ses lettres à Diderot et à d'Alembert, par ces mots: *écrasez l'infâme. On sait qu'il entendait par-là la religion.*

ROUSSEAU.

Peut-être même aviez-vous porté des coups trop terribles ; peut-être avez-vous eu tort de ſapper en même tems la religion.

VOLTAIRE.

Pouvais-je attaquer avec ſuccès la maladie, ſans remonter à ſa ſource ? Pouvais-je faire ceſſer l'effet, ſans détruire en même tems la cauſe ?

ROUSSEAU.

La morale toute nue ne peut ſuffire au peuple. Il faut parler à ſes ſens. Les lois, la meilleure police ſont également inſuffiſantes. J'aurais toutes les vérités dans ma main, que je me garderais bien, pour le bonheur du genre humain, de les produire.

VOLTAIRE.

Vous penſez donc, mon cher Jean Jacques, qu'il eſt des préjugés ſalutaires, des erreurs utiles, et que l'aveuglement vaut mieux quelquefois que la lumière. Ce paradoxe ne m'étonne pas dans la bouche de celui qui a ſoutenu que les

ſciences n'étaient bonnes qu'à corrompre les hommes.

ROUSSEAU.

Nous avons eu tort l'un et l'autre, pour avoir confondu l'abus avec la choſe. Les législateurs de la France ont bien failli auſſi en ne rendant pas leurs fêtes décadaires et nationales tellement bien conçues qu'elles euſſent enchanté, attiré tout le peuple. Il lui faut des cérémonies impoſantes. N'auraient-ils pas pu imiter, éclipſer même ces fêtes nationales et patriotiques, ces jeux ſolemnels et religieux de Délos, d'Olympie, d'Orchomène, et de Gnide?

VOLTAIRE.

Nous avons toujours été un peu froids et ſecs en tout. Quant à votre opinion, qu'il y a des préjugés ſalutaires, je ne puis l'approuver. Je penſe au contraire que la plupart de nos maux proviennent de l'ignorance et de l'erreur; que celle-ci ne peut jamais être utile; et que plus les hommes ſeront éclairés, moins ils abuſeront, et de la ſcience, et de la religion. Ils pourraient même alors ſe paſſer de celle-ci; et ſi l'on a eu raiſon de dire quant aux belles-lettres et aux beaux-arts: *rien n'eſt beau que le vrai*; on peut de même dire en morale: *rien n'est*

utile que le vrai. Il y a telle erreur, tel principe, qui ont fait plus de mal au monde, que la guerre et tous les fléaux ensemble.

DIALOGUE IX.

MARCEAU, JOUBERT.

MARCEAU.

Vous avez donc été, Joubert, arrêté comme moi au commencement de votre carrière. Que de lauriers l'impitoyable mort nous a ravis!

JOUBERT.

Marceau regretterait-il d'être mort pour la patrie; et périr pour elle, n'est-ce pas renaître à l'immortalité? Quelle vie a jamais valu une aussi belle mort que la vôtre? Qu'il est doux, qu'il est beau d'expirer sur le lit de l'honneur, et de pouvoir se dire à soi-même : mon dernier soupir est un soupir de gloire. Peu de généraux ont excité plus de regrets que vous; et aucun n'a eu une pompe funèbre plus honorable que la vôtre. On vit nos ennemis se réunir à nos soldats pour vous

rendre tous les honneurs, qui vous étaient ſi bien dus. Trait ſublime et touchant, mais malheureuſement preſque unique dans l'hiſtoire! il nous rappela Montécuculli pleurant la mort de Turenne.

MARCEAU.

Penſez-vous que je regrette d'avoir perdu la vie au champ de l'honneur? Si je renaiſſais, je m'empreſſerais de l'expoſer une ſeconde fois pour une ſi belle cauſe. Mais je ne puis m'empêcher de gémir ſur la fatale deſtinée qui m'a empêché d'être plus long-tems utile à mon pays; j'euſſe peut-être alors mérité ces honneurs qu'on s'eſt empreſſé de me rendre, avant que j'en fuſſe entièrement digne.

JOUBERT.

Votre modeſtie vous trompe, quoiqu'elle ajoute à votre gloire. Oui, mon cher Marceau, vous vous étiez déjà, quoique jeune encore, rendu tout-à-fait digne des honneurs qu'on rendit à votre mémoire, lorſque vous mourûtes à la fleur de votre âge, de vos bleſſures honorables au combat qui avait eu lieu à Altenkirkhen. Vous aviez à peine vingt-ſept ans; et déjà pluſieurs batailles

gagnées dans la Vendée, et deux ſavantes campagnes ſur les bords du Rhin, vous avaient aſſuré un rang éminent parmi nos meilleures généraux dans cette guerre. Vous voyez que vous êtes mort aſſez vieux. Ce n'eſt point par le nombre des années qu'on meſure la vie des héros ; c'eſt ſur l'emploi qu'ils en ont fait, et la gloire qu'ils ſe sont acquise. Sans doute le grand homme ne croit jamais avoir aſſez fait pour sa renommée, aſſez pour sa patrie. Mais la poſtérité plus équitable tient également compte de ce qu'il a fait, et de tout ce qu'il aurait pu faire. J'enviai la gloire de votre mort, et souhaitai d'en mériter, d'en obtenir un jour une semblable, ſi je pouvais parvenir à m'en rendre auſſi digne que vous.

MARCEAU.

Vos ſouhaits ont été remplis, bien plus que les miens. Quelle diſtance de votre carrière à la mienne ! Vous vous êtes élevé de grade en grade ; et vous avez dû chaque promotion à un trait d'intelligence, à un acte de bravoure, à une action d'éclat. A *Milleſimo*, on vous vit vous élancer, vous ſeptième, dans les retranchemens ennemis, et fixer la victoire. A *Ceva*, vous emportâtes de vive force la ville et le camp retranché qui la défendait ; à *Montebaldo*, vous repous-

sâtes l'ennemi avec une perte considérable; et à *Rivoli*, vous décidâtes la victoire par une manœuvre à la fois savante et hardie. Par-tout vous montriez le sang-froid uni à l'intelligence, et la justesse du coup-d'œil à la rapidité de l'exécution. Mais, quels grands talens sur-tout ne développâtes-vous pas dans votre belle campagne du Tyrol! Enfoncé avec votre division dans ce pays monteux et difficile, isolé du reste de l'armée, entouré d'un peuple aguerri et fanatisé, vous eûtes l'art de réussir dans vos opérations militaires; le Tyrol fut forcé en présence de l'ennemi; et vous opérâtes votre jonction avec l'armée qui pleurait déjà votre perte. Aussi reçûtes-vous le plus grand éloge qu'un guerrier pût recevoir; car on m'a dit, depuis que je suis descendu dans cet élysée, que Buonaparte, qui se connaissait en hommes, et qui était si digne de les apprécier, avait dit à ses compagnons d'armes, qui redoutaient les suites que pouvait avoir son départ pour l'Egypte: *Je vous laisse Joubert.* Les barbares du nord envahissent l'Italie; vous revolez vers ce Piémont, où vous vous étiez déjà tant distingué par la prise de Turin et du roi de Sardaigne. Avant de livrer la bataille de *Novi*, vous tirez de votre sein le portrait d'une épouse adorée, des bras de laquelle vous veniez de vous arracher pour marcher à la défense de la patrie; son image reçoit un baiser,

la patrie reçoit un ferment. Le combat s'engage. Frappé d'un plomb mortel, vous expirez en disant : *Avancez toujours*. Votre vie et votre mort furent comme celles de Bayard, qui vécut et mourut *sans peur et sans reproche*. Ah ! Joubert, combien je me plais à reconnaître votre supériorité sur moi !

JOUBERT.

Rivaux à-peu-près du même âge, il nous était permis, dans la carrière que nous parcourions, de disputer de gloire, et sur-tout d'efforts pour la sainte cause de la patrie et de la liberté. Ici nous ne devons et ne pouvons que confondre nos vœux pour ces deux idoles de nos cœurs.

MARCEAU.

Serait-il vrai, ainsi que plusieurs ombres récemment arrivées ici m'en ont assuré, que la république française, cette république naguères si triomphante, et cimentée du sang de tant de héros, s'est vue en danger et sur le point d'être envahie, déchirée, démembrée par les puissances coalisées. Ah ! du moins, la gloire de nos armées sera impérissable !

JOUBERT.

La république ne le ſera pas moins. Elle eſt menacée ſans doute; et ſes dangers ſont peut-être plus grands que dans les deux premières campagnes de la révolution; mais ſon triomphe n'eſt pas moins certain, et ſera plus glorieux, puiſque la lutte eſt plus ſanglante, et que les reſſources de la France paraiſſent plus épuiſées.

MARCEAU.

Ce fut ſans doute un ſpectacle ſublime que celui de tant de triomphes obtenus par nos armées au nord, à l'oueſt et au midi, contre tant de légions vomies contre nous des cavernes du nord. Ces triomphes ſont d'autant plus illuſtres, que nous les avons remportés contre des troupes aguerries, diſciplinées et commandées par les généraux les plus renommés. Ce fut le vrai triomphe de la liberté ſur l'eſclavage et le deſpotiſme. Toutes les vieilles routines, tous les préjugés militaires ont été frondés dans cette lutte à jamais mémorable. Il ſera éternellement beau de voir comment des recrues mal armées, ſouvent dénuées de vêtemens et de ſubſiſtances, ont arrêté, vaincu, diſſipé ce débordement impétueux des hordes

hordes réunies de toutes les contrées de l'Europe. On ſera éternellement étonné que des laboureurs, accoutumés aux travaux paiſibles des champs, et des jeunes gens de la première réquiſition, la plupart élevés dans la moleſſe et dans les délices d'une vie oiſive, aient diſperſé, en chantant des hymnes à la liberté, et avec toute la gaieté nationale, ces cohortes taciturnes, avides de proie et profondément tacticiennes, conduites par les plus grands maîtres dans la ſcience militaire. Certes, les guerres des Grecs et des Romains, n'offrent rien de comparable ; ils n'avaient pas une foule de têtes couronnées à combattre à la fois. Rome ne luttait que contre Annibal ; les Grecs que contre Xerxès. Nos ſoldats n'ont été arrêtés ni par la barrière du Rhin, ni par la cime des Alpes, ni par celle des Pyrénées ; ni par les gorges du Tyrol. N'ont-ils pas porté les coups les plus ſenſibles, l'aggreſſion la plus vive, et tout le poids de la guerre au cœur des états héréditaires ? N'ont-ils pas renverſé le boulevard de la maiſon d'Autriche en Italie, ſubjugué la maiſon de Savoie, conquis Rome et Naples, détruit cinq armées impériales, envahi une des plus belles parties des états héréditaires, et mis la Hollande, la Suiſſe et l'Italie en républiques. Nos triomphes futurs pourront égaler ceux-là ; mais jamais, non, jamais ils ne les ſurpaſſeront.

JOUBERT.

Plus la lutte est longue, et plus la gloire de nos armées sera grande. Qu'il est à souhaiter que nous soyons surpassés par nos successeurs!

MARCEAU.

Tel est le vœu de mon cœur.

JOUBERT.

Et tel est mon espoir, et j'ose ajouter ma certitude prophétique: Les exploits d'une nation sont le germe de mille nouveaux exploits. Les héros produisent les héros, et *rien n'est impossible à une grande nation qui ose et veut être libre. Les ennemis du dehors ne peuvent qu'ajouter à sa grandeur; elle n'a rien à redouter que ses propres divisions: qu'elle ait un gouvernement à la fois juste et ferme, et elle sera invincible.*

DIALOGUE X.

ARRIE, CHARLOTTE CORDAY.

CORDAY.

Nos ames, sublime et immortelle Arrie, me semblent faites pour sympathiser ensemble. Recevez, célèbre héroïne de Rome, implacable ennemie des tyrans et de la tyrannie, un hommage que je brûlais depuis long-temps de vous rendre. Vous ignorez sans doute que ce fut votre courage qui électrisa le mien. Elevée et nourrie dans la lecture des grands écrivains de l'antiquité, je ne cessais d'admirer leurs généreux sentimens, ou plutôt ceux des héros dont ils me retraçaient les belles actions. Je m'attachais de préférence à la vie de ces personnages devenus à jamais illustres et recommandables aux générations futures, pour avoir su braver la mort et les tyrans. Parmi eux brillaient au premier rang, et comme dans une sphère plus élevée, ceux qui avaient immolé les usurpateurs de la liberté publique, et les personnes qui s'étaient, comme vous, signalées par un dévouement

héroïque. Mon ame ſe fortifiait par ces grands exemples ; et le moment de faire uſage de l'énergie qu'ils m'inſpiraient, ne tarda pas à ſe préſenter. Des monſtres opprimèrent ma patrie ; je choiſis le plus ſanguinaire, le plus exécrable d'entre eux, Marat, et je lui perçai le ſein.

ARRIE.

Lorſque j'ai été inſtruite de votre généreux dévouement en cette occaſion, j'ai été ſaiſie d'une juſte admiration pour vous ; mais quelque eſtime qui vous ſoit due, magnanime Corday, et quoique ce ſoit un des priviléges dont on jouit dans l'élyſée, de pouvoir ſouffrir des ſupérieurs ſans mortification et ſans en être humiliée, la jalouſie des préférences s'éteignant par la mort avec toutes nos faibleſſes, je ne puis vous diſſimuler que j'ai vu avec étonnement que moi, qui crois être au-deſſus de vous dans le temple de la renommée, ſois, par le jugement de Minos, placée au-deſſous dans l'élyſée. Si Minos n'était reconnu pour un juge inflexible, et qu'aucune conſidération étrangère à la juſtice ne peut ſéduire, et ſi votre ombre avait pu conſerver la beauté dont on m'a dit que vous étiez douée, je le ſoupçonnerais de faibleſſe et de partialité.

CORDAY.

Je vois que les héroïnes rentrent quelquefois dans la claſſe ordinaire des femmes, puiſque Arrie paraît me porter quelque envie; je veux bien, illuſtre *matrone*, la gloire de votre ſexe et du nom romain, ſortir en votre faveur des bornes de cette modeſtie ſévère qui, de l'aveu même de mes ennemis, faiſait la baſe de mon caractère, et courir un moment le blâme de me vanter moi-même, pour juſtifier à vos yeux le jugement que Minos a rendu en ma faveur, et diſſiper vos doutes, ou plutôt votre préſomption à cet égard. Il n'y a qu'une ſeule choſe qui ait pu le déterminer à donner la préférence à mon action ſur celle qui vous a ſi juſtement immortaliſée, c'eſt que la mienne fut à la fois, et plus courageuſe et plus utile.

Marat ne ceſſait dans un journal, impudemment intitulé l'*Ami du Peuple*, et à la tribune même de la convention, dont les maſſacres de ſeptembre l'avaient rendu membre, de provoquer le meurtre et l'aſſaſſinat, et de demander deux cents mille têtes. Je menais chez mon père, et dans le lieu de ma naiſſance, une vie très-retirée, que je conſacrais excluſivement à l'étude de l'hiſtoire ancienne et moderne. J'avais puiſé dans cette lecture un amour ardent, non pour cette liberté dont

certains êtres féroces ont voulu faire une furie dégoûtante de ſang, mais pour cette vraie liberté qui conſiſte à n'être eſclave que de la loi, et à ne ſouffrir aucune eſpèce d'oppreſſion ni de tyrannie. J'avais pris l'habitude d'aſſimiler certaines époques de l'hiſtoire ancienne aux évènemens qui ſe paſſaient alors ſous mes yeux; et les exemples fameux de l'antiquité me parurent ſe réunir pour me dire que l'aſſaſſinat que j'exécutai était indiſpenſable au ſalut de ma patrie. Je partis pour Paris, ſeule avec le deſſein que je renfermais dans mon cœur. Je balançai quelque temps, ne pouvant immoler tous nos tyrans à la fois, ſi je frapperais le ſanguinaire Billaud, le féroce Collot, l'implacable Robespierre, ou quelque autre d'entre les tigres nombreux qui enſanglantaient et dévoraient la patrie. Je crus devoir m'attacher à Marat. Le troiſième jour après mon arrivée dans la capitale, je fus admiſe chez ce monſtre, et je lui plongeai dans le cœur le couteau que j'avais acheté pour ce deſſein. Je fus arrêtée ſur le champ, ainſi que je m'y attendais. On me traduiſit au tribunal de ſang établi par nos décemvirs, et je marchai vers l'échafaud avec plus de ſérénité et de calme que n'en avaient les oppreſſeurs qui envoyaient chaque jour tant de victimes à la mort. J'éprouvai pendant ma priſon cette vérité, que l'innocence eſt plus tranquille dans les fers que ſes bourreaux

au faîte de la puissance. Je jouissais du prix de mon action, en songeant que j'avais délivré ma patrie d'un tyran, glacé ses complices d'effroi et donné un grand exemple au monde et à mes concitoyens. J'étais paisible, et Robespierre et Couthon croyaient voir, à la clarté des cieux, comme dans les ténèbres de la nuit, le fer vengeur suspendu sur leurs têtes. J'avais écrit une lettre à mon père, pour lui faire mes derniers adieux, et je l'avais terminée par ce vers de notre grand Corneille :

Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud.

Interrogée par mes juges, je ne leur parlai de mon action que comme d'un devoir dont je m'étais acquittée envers mon pays et l'humanité; *J'avais*, dis-je à ces tigres étonnés, *le droit de tuer Marat.*

ARRIE.

Quoiqu'il convienne moins à Arrie qu'à toute autre d'élever un doute sur la justice d'une action que j'ai admirée, je dois vous observer que tout le monde ne l'a pas vue du même œil. J'ai entendu quelques ombres, vos contemporaines, murmurer qu'il n'était pas permis d'assassiner, même Marat.

CORDAY.

J'avais le droit de tuer Marat, comme Brutus eut celui de tuer César; ou, pour faire un parallèle plus juste, comme on peut se défaire du brigand qui veut vous égorger. Quand les tyrans et les oppresseurs violent ou anéantissent les loix, ils donnent à chaque individu le droit de se mettre à la place de celles-ci, et de faire ce qu'ils auraient dû attendre d'elles.

ARRIE.

On assure, il est vrai, que Marat avait proposé dans ses écrits la dictature, c'est-à-dire la tyrannie; mais sans insister davantage sur la légitimité, ou non légitimité de votre action, dont j'ai admiré du moins le motif et le courage, ainsi que votre attitude également ferme et modeste devant vos juges, et la réponse sublime que vous leur fîtes, permettez-moi de vous dire qu'il eût été plus utile d'immoler Robespierre. Vous ignoriez sans doute que Marat était atteint d'un mal incurable, suite de sa vie crapuleuse.

CORDAY.

Quand je me serais trompée sur le choix de

ma victime, ce que je suis forcée d'avouer, il n'en résulterait pas que mon action fût blamable. J'ajouterai qu'elle était bien supérieure au trait tant vanté de votre vie. Il était beau sans doute de vous percer le sein pour encourager votre époux, et lui faire voir combien il était aisé de mourir; c'était une action vraiment grande et généreuse de lui présenter le poignard teint de votre sang, en lui disant : *Pœtus, il ne fait point de mal.* Mais vous trouviez une consolation bien douce et un encouragement bien puissant dans la double certitude de ne pas survivre à un époux chéri, et qu'il ne vous survivrait pas. Pourriez-vous d'ailleurs disconvenir qu'il ne fallût plus de courage pour braver, comme je l'ai fait, les fers, les bourreaux, et tous les apprêts qui précèdent ou accompagnent ceux qu'on mène à l'échafaud?

ARRIE.

Peut-être il manque à votre gloire de ne vous être pas immolée vous-même, après que vous eûtes tué Marat. Il semble que vous avez voulu jouir plus longuement du triomphe de votre mort. S'il y eut au surplus quelque ostentation de votre part, j'avoue que vous l'avez bien rachetée par votre inébranlable constance. Peut-on vous refuser un tribut d'admiration, quand on se rappelle, qu'é-

tant en présence de vos juges, ce qui voulait dire alors de vos bourreaux, et vous étant apperçue qu'un artiste dessinait votre portrait, vous vous tournâtes aussitôt vers lui, et donnâtes même à votre physionomie l'expression d'un doux et touchant sourire ? C'est sans doute la première fois que la coquetterie a été sublime ; mais tout cela ne me fera pas convenir que l'assassinat de Marat eût un but utile. Les chefs de sa faction en firent un martyr, ou plutôt une divinité. Il obtint l'apothéose ; et sa mort donna un prétexte de plus aux Jacobins, à tous les dominateurs d'alors, pour persécuter, incarcérer, décimer ceux qu'ils voulaient perdre ou dépouiller. Ma mort et celle de mon époux, était en notre puissance, et ne pouvait nuire à personne. Votre exemple prouve que toutes les fois que l'individu se met à la place de la loi, il peut errer, et produire un grand mal en croyant faire un grand bien. Minos n'a pu vous donner la supériorité sur moi, que parcequ'en effet il vous fallut un plus grand effort pour braver la prison et les supplices, qu'il ne m'en fallut pour me donner moi-même la mort ; mais il n'a pu regarder votre action que comme l'effet d'une tête exaltée par un vrai fanatisme.

CORDAY.

Ce fut le fanatisme de la liberté.

ARRIE.

J'avouerai que ce fut aussi celui de la vertu.

CORDAY.

Cet aveu me suffit. *Le fanatisme de la religion est exécrable; celui de la liberté a quelquefois de dangereux excès; mais celui de la vertu ne trompe et n'égare jamais.*

DIALOGUE XI.

BAILLY, MALESHERBES.

MALESHERBES.

MOURIR sur l'échafaud, telle a donc été, mon cher et infortuné Bailly, votre destinée et la mienne! Le peuple eut-il jamais de meilleurs soutiens, des amis plus sincères que nous? Avant la révolution, vous consacrâtes votre vie entière aux sciences et à la bienfaisance; et, pendant les trois premières années de nos orages politiques, vous

vous arrachâtes aux délices, au calme du cabinet, pour assurer le succès de cette même révolution, dont vous avez été la victime. Aurais-je dû l'être aussi moi, qu'on avait vu, même à la cour de nos rois, combattre avec courage le despotisme, et qui perdis, pour ce seul motif, le rang éminent que j'y tenais?

BAILLY.

Le crime audacieux, qui aiguise ses poignards et prépare ses complots dans l'ombre, subjugue et trompe d'autant plus aisément le peuple, que le petit nombre des sages qui pourraient l'éclairer est ordinairement timide, confiant et incapable de souçonner le crime. D'ailleurs la multitude est toujours prête à écouter de préférence les harangueurs violens, les vociférateurs, et, en général, le premier coquin qui a du verbiage. Elle ressemble à ces malades qui se livrent plutôt à un empyrique déhonté, qu'aux soins d'un homme expérimenté. La plus désastreuse de toutes les dominations, et le plus mauvais choix qu'un peuple puisse faire, c'est celui de ces prétendus orateurs ou parleurs qui, de tout tems, ont égaré le grand nombre, depuis les assemblées primaires ou électorales, jusques et compris les assemblées nationales. Ce qui perdit la Grèce, ce fut la puissance presque magique des orateurs dans les délibéra-

tions publiques. On a comparé avec raison leur parlage, tantôt au chant perfide des Syrènes, tantôt au bruit confus et sinistre d'un tonnerre retentissant. Ils subjuguent au lieu de persuader; ils assourdissent au lieu de raisonner; ils menacent, injurient, intimident, au lieu de convaincre. Une république ressemble alors à un navire, dont les démagogues babillards sont les capitaines, dont le sénat est à peine le pilote, et dont les non-propriétaires, les *sans-culottes* sont les matelotes. Comme cette portion du peuple est la moins instruite, et en même temps la plus nombreuse, le zèle de parti, véritable ou feint, donne de la réputation aux intrigans et aux factieux, lors même qu'ils n'ont ni probité, ni sens commun; c'est même ce défaut de sens commun qui les élève si haut et avec tant de rapidité. Voilà pourquoi l'on a dit qu'en révolution, *l'on ne va jamais plus haut, que lorsqu'on ne sait où l'on va.*

MALESHERBES.

Etrange renversement! de regarder, comme honnêtes gens, des gens sans mœurs, comme capables de gouverner un état, des hommes qui ne pourraient bien gouverner leur propre maison, et comme bien instruits et habiles aux plus difficiles fonctions publiques, des personnages à qui un

homme ſage et prudent ſe garderait bien de confier ſes intérêts domeſtiques !

BAILLY.

C'eſt qu'alors l'attachement au parti dominant, paraît tenir lieu de tout, ſuppléer à tout. Dès qu'on lui eſt ſuſpect, on ceſſe d'être innocent. La vie de l'homme vertueux doit en effet paſſer pour un crime aux yeux des méchans, puiſqu'elle eſt un reproche tacite, mais continuel de leur conduite. Au lieu de chercher à tempérer l'impétuoſité irréfléchie et immodérée du peuple, ils l'excitent de tout leur pouvoir, et n'ont pas la ſageſſe de prévoir qu'ils en ſeront à leur tour victimes. S'ils vous ont conduit à l'échafaud, illuſtre et vertueux Malesherbes, ſi tant d'autres hommes probes et éclairés, ſi tant de généraux fidèles, de magiſtrats-citoyens ont eu le même ſort ; n'a-t-on pas vu auſſi bientôt nos oppreſſeurs ſubir ſucceſſivement une ſemblable deſtinée ? Oh ! qu'il connaiſſait bien mieux le peuple, ce Cromwel qui répondit à ceux qui le félicitaient ſur la popularité dont il jouiſſait, et ſur les applaudiſſemens que la multitude lui prodiguait : *Elle applaudirait bien davantage, ſi j'allais à l'échafaud.* N'en concluez pas, ô Malesherbes, que le peuple eſt méchant ou inconſtant. Il n'eſt ni l'un ni l'autre ; il n'a jamais ap-

plaudi ſciemment un frippon, ni une mauvaiſe action. Mais on le trompe, on l'égare; il abandonne ſes défenſeurs, parce qu'on lui perſuade qu'il en eſt trahi; et quant à ſes oppreſſeurs, il n'eſt pas étonnant que l'ayant abandonné, pour ne ſonger qu'à leur propre élévation, ils ceſſent au premier revers d'être ſoutenus par lui.

MALESHERBES.

Ce qui m'affligea le plus à mon dernier moment, fut d'avoir été calomnié auprès de ce peuple que j'aimais tant, et pour le bonheur duquel j'aurais donné tout mon ſang.

BAILLY.

Ce fut de même le coup le plus ſenſible pour moi. Auſſi j'ai laiſſé un mémoire qui n'a paru qu'après ma mort, et que je terminai par les mots ſuivans : « je n'ai rien gagné à la révolution; J'y ai perdu des places utiles. J'ai beſoin, mes chers concitoyens, de votre eſtime. Je ſais bien que que tôt ou tard vous me rendrez juſtice; mais j'en ai beſoin pendant que je vis, et que je ſuis au milieu de vous. Je l'avais méritée pendant cinquante ans de probité ſoutenue; et près de trois ans de dévouement entier à vos intérêts, ſans

autre prix que votre estime, ne peuvent que l'accroître et la consolider ».

MALESHERBES.

Pourquoi ne publiâtes-vous pas de votre vivant ce mémoire justificatif?

BAILLY.

Je le communiquai à un compagnon de ma captivité, homme d'un talent distingué et mon ami. « Si on lit ce mémoire, me dit-il, il est impossible qu'on vous condamne ». — « Ils ne le liront pas, lui repondis-je; et quand ils le liraient, ils me condamneraient encore; ils veulent ma mort, et ils l'auront. Je crois que leur acharnement est tel, qu'ils changeront pour moi la nature du supplice; ils ne le trouveront pas assez cruel. Cette idée m'afflige, non pour moi, mais pour les malheureuses victimes qui seront égorgées après moi ». Mes plus cruels tourmens furent en effet dans cette dernière pensée, et dans la douleur de me voir calomnié dans l'esprit du peuple. Mais c'est plus encore sur lui que nous devons gémir, ô Malesherbes, que sur nous-mêmes. La calomnie a perdu toutes les républiques, parce qu'elle les a privées de leurs plus grands hommes et de leurs meilleurs

meilleurs citoyens, et parce qu'elle est l'arme favorite des intrigans et des factieux. Le peuple la reçoit d'autant plus avidemment, qu'il est plus jaloux de sa liberté et plus ombrageux sur tout ce qui peut y porter atteinte. Aussi les Athéniens avaient-ils élevé une autel à la calomnie. Erreur d'autant plus fatale, que ce fut cette divinité trop puissante qui fit emprisonner Phocion, exiler Aristide, boire la ciguë à Socrate, et persécuter ou immoler leurs plus illustres concitoyens! Du moins, mon cher Malesherbes, on nous a rendu justice à l'un et à l'autre après notre mort. Notre innocence a été reconnue par tous les bons citoyens, dont nous pouvons nous flatter d'avoir excité les regrets; mais le peuple Français est bien plus à plaindre, car la république périra, si l'on n'arrête ce débordement de calomnies.

MALESHERBES.

Combien vous devez encore plus que moi, avoir excité les regrets universels! si vous fûtes l'homme de la révolution *le plus heureux en honneurs*, vous fûtes aussi celui dont l'agonie fut la plus douloureuse. Vous épuisâtes la férocité de la populace dont vous aviez été l'idole, et vous fûtes lâchement abandonné par le peuple, qui n'avait jamais cessé de vous estimer. Vous mourûtes comme le

juste de Platon, au milieu de l'ignominie; on cracha sur vous; on brûla un drapeau sous votre figure. Des hommes furieux et salariés s'approchaient pour vous frapper malgré les bourreaux indignés eux-mêmes de tant de fureur. On osa vous couvrir de boue; on vous fit demeurer trois heures sur la place de votre supplice; et l'échafaud du président du jeu de paume fut dressé dans un tas d'ordures. Une pluie glaciale, qui tombait par torrens ajoutaient encore à l'horreur de votre situation. Les mains liées derrière le dos, vous demandiez quelquefois, avec une douceur angélique, le terme de tant de maux; et ces paroles étaient en même-tems proférées avec le calme de l'innocence, avec une tranquillité d'ame, digne d'un des premiers philosophes de l'Europe. Vous aviez vécu comme Socrate; vous mourûtes comme lui.

BAILLY.

Vous oubliez combien votre vie et votre mort ont été admirables. Aprés avoir rempli une longue carrière de vertus et de gloire, après avoir, comme Lhopital et d'Aguesseau, cultivé à-la-fois la sagesse et les sciences, et vous être distingué dans les plus hautes places de la magistrature, vous avez supporté avec fermeté une mort plus cruelle que la

mienne, puisque vous avez vu périr avec vous votre famille entière.

MALESHERBES.

J'avoue que le consolation d'avoir vu respecter les jours de votre épouse, s'est jointe pour vous à celle de laisser le grand monument de votre brillante histoire de l'astronomie.

BAILLY.

Indépendamment de vos écrits, peut-il y avoir un plus grand, un plus beau monument de gloire, que celui que vous vous êtes dressé, en laissant un long souvenir de la réunion de toutes les vertus publiques et privées? Voilà les biens que les tyrans ne peuvent nous ravir. Ils tremblent pendant leur vie; ils sons exécrés après leur mort. *Qui ne préférerait la vie honorable et la fin, même tragique, de l'homme vertueux, à la vie toujours craintive et troublée, et à la mort convulsive des méchans? La force ou le caprice peuvent conférer le pouvoir; on peut atteindre l'immortalité que donne le crime; mais il n'y a que la sagesse et la vertu qui puissent procurer une autorité durable, et une gloire solide.*

DIALOGUE XII.

RACINE, ROUCHER.

ROUCHER.

ÉLÉGANT et inimitable Racine, c'eſt ſur-tout quand on peut jouir ici de votre compagnie, qu'on ne regrette plus le ſéjour des vivans, et que ce lieu eſt véritablement l'Élyſée. Il eſt en même-tems le Parnaſſe; c'eſt ici qu'on trouve réellement toutes ſes divinités. Vous Racine, votre rival Corneille, votre modèle Euripide, et Virgile, et Homère, et Horace, tous ceux enfin qui nous tiennent lieu des muſes fabuleuſes et du faux Apollon. Oh! que n'ai-je pu dans mon poëme *des Mois* approcher de votre élégance continuë, et de ce coloris ſuave, de cette poéſie de ſtyle, qu'on ne peut ſe laſſer d'admirer dans vos écrits! Mais vous êtes comme la nature, que vous avez toujours ſi bien ſaiſie. En nous étalant toutes les beautés de votre art, ainſi qu'elle prodigue celles qui brillent dans toutes ſes créations; vous avez, comme elle, gardé votre ſecret.

RACINE.

Je le tenais de Virgile; et Voltaire en a hérité après moi. Vous en avez vous-même, illuſtre et infortuné Roucher, connu une grande partie. J'ai vu quelques ombres, vos contemporaines, qui s'accordent à dire que pluſieurs chants de votre poëme ſont étincelans de beautés de poéſie et de ſtyle. Si l'on vous reproche d'être inégal, ſi l'on trouve ſur-tout que vos derniers chants ne répondent pas aux autres, c'eſt que vous n'eûtes pas, comme moi, un ami ſévère et judicieux, un Boileau: c'eſt à lui que je dois d'être moins imparfait. Il m'apprit qu'il n'y a de vers faciles que ceux que l'on fait difficilement. Mais ſi vous m'êtes inférieur de ce côté-là, vous avez montré dans vos fers, ſous la hâche de vos tyrans, et à votre mort, un caractère bien ſupérieur au mien. Un ſimple refroidiſſement de Louis XIV à mon égard, et la crainte de lui avoir déplu, me conduiſirent au tombeau, et avancèrent le terme de mes jours. On vous vit au contraire ſupporter, avec un courage vraiment philoſophique, toutes les horreurs, toutes les privations de la détention la plus cruelle, ne vous occuper pendant ce tems-là, et preſque en préſence de l'échafaud, que de l'éducation de

votre chère Eulalie, et écrire cette correspondance avec elle, où vous avez déployé toute la beauté de votre ame, et toutes les richesses de votre imagination. Vous reçûtes avec la même fermeté le coup fatal qui trancha vos jours. Mais vous emportâtes du moins au tombeau la consolation d'avoir assez vécu pour votre gloire. Ma faiblesse venait d'une sensibilité excessive, et portée au point que j'étais plus affecté d'une critique, quoique le plus souvent injuste, que je n'étais touché d'un succès, et des applaudissemens qu'on me donnait.

ROUCHER.

Rare et précieuse sensibilité, à laquelle la scène française doit tant de chef-d'œuvres! eh! qui oserait la blâmer? N'est-ce pas la sensibilité qui fait tout le génie de l'orateur, du poëte et de l'artiste?

RACINE.

Toujours passionné pour ces beaux arts qui ont fait le charme et le tourment de ma vie, puis-je vous demander quelle a été l'influence de la révolution qui a eu lieu en France, sur les différentes productions du génie, de l'esprit et des arts. Sans doute le renouvellement de leur antique alliance avec la liberté, leur a fait prendre un vol hardi et sublime, un élan majestueux. La massue pétrifique des censeurs ne devait plus paralyser le

génie et lui ôter ses aîles de feu pour lui en substituer de plomb. La révolution en retrampant le caractère national, aura vraisemblablement élevé les arts à la même hauteur à laquelle ils avaient été dans les beaux jours d'Athènes et de Rome, et à laquelle ils peuvent rarement atteindre chez un peuple esclave, à moins que le monarque ne les favorise d'une manière excessive, ainsi que l'ont fait Auguste, Léon X, et Louis XIV.

ROUCHER.

O Racine, combien votre sensibilité aurait été cruellement exercée, si vous aviez vécu sous les lois des tyrans qui ont tout à-la-fois ensanglanté et vandalisé la France! O liberté, que de crimes, que de maux, on commet en ton nom! Nos tyrans n'ignoraient pas que l'instruction est le frein le plus puissant contre la tyrannie; qu'il n'est rien de plus utile, non-seulement pour émousser les poignards du fanatisme, mais encore pour opérer la régénération totale d'une nation et pour l'affermissement de sa liberté, que d'avoir sans cesse sous ses yeux les lumières que la philosophie et les beaux arts font jaillir de leur sein. Ceux-ci lui rappellent sans cesse les sublimes exemples de l'antiquité, et ceux de quelques nations modernes, et servent à l'aimanter, pour ainsi dire, auprès de ces éclatans modèles; c'est le seul moyen de monter

les ames au ton des ames antiques. C'eſt ainſi que l'homme ſent aggrandir et ennoblir ſon être; les grands modèles, et l'inſtruction agiſſent ſur nous avec toute la rapidité et toute la puiſſance communicative du fluide électrique. Auſſi quels efforts n'a pas fait Robeſpierre et tous les agens de ce nouvel Omar? Ils ont produit dans notre littérature un bouleverſement égal à celui qu'ils ont opéré dans notre gouvernement. Nos livres d'hiſtoire, de morale, nos œuvres dramatiques ſemblaient, ſous leur règne, ſous le deſpotiſme de ces bourreaux de la penſée, avoir été créés pour un autre peuple, et par des écrivains étrangers à nos mœurs. Ils ont perſuadé qu'il ne fallait plus méditer l'*Eſprit des Lois*, parce que Monteſquieu penche pour le gouvernement monarchique, et qu'il vante la conſtitution anglaiſe; qu'il faut proſcrire *Télémaque*, parce que cet ouvrage a été compoſé pour former un monarque accompli; qu'on ne doit plus lire la *Henriade*, parceque le poëte y célèbre les vertus et les exploits d'un roi, et que les oraiſons funèbres, qui ont immortaliſé Boſſuet et Fléchier, et les illuſtres morts, objets de leurs louanges, ne doivent pas être lues par des républicains, ces morts étant tous d'une haute naiſſance.

Vous comprenez que la révolution a plongé dans le néant, et la théologie, et la juriſprudence.

ce qui n'eſt pas un mal. Mais quelle douloureuſe émotion n'allez-vous pas éprouver, ô Racine, quand je vous dirai qu'on a preſque fait ſubir le même ſort à votre théâtre, à celui de Corneille, et de nos autres grands maîtres dans l'art ſublime et divin de la tragédie ! A peine a-t-on permis la repréſentation de trois ou quatre de leurs pièces immortelles. Encore a-t-il fallu les mettre *à l'ordre du jour*, c'eſt-à-dire les tronquer, les changer. Par exemple, au lieu d'appeler César ou Pompée, *ſeigneur*, on diſait ? *monſieur César*, *monſieur Pompée*.

RACINE.

Vous m'étonnez et m'affligez. Se peut-il que notre nation ſoit devenue auſſi gothique, auſſi barbare ? Qu'on déteſte la royauté ; ce ſentiment doit être celui d'un peuple républicain. Mais doit-il aller juſqu'à proſcrire tout ce qui a brillé ſous l'empire des rois, et ce qui a porté la gloire nationale au plus haut degré, et rendu la langue françaiſe preſque univerſelle. Les Grecs laissèrent-ils tomber dans l'oubli les ouvrages d'Ariſtote, parce qu'il en avait compoſé une partie à la cour de Philippe ? Rejettèrent-ils les poëmes d'Homère, parce qu'il avait chanté des princes et des rois ? Les Français de votre tems ont donc oublié que Fénélon, et moi-même, nous fûmes diſgraciés pour avoir fait entendre la voix du peuple à un maître deſpotique et orgueilleux ?

ROUCHER.

Nos vendales ont cherché auſſi à dénaturer la langue et les mœurs. Ils ont proſcrit le mot *vous* et établi le tutoiement, ſans obſerver que ce dernier ne bleſſe aucune bienſéance chez les nations où l'uſage l'a conſacré de tout tems, comme autrefois à Rome; mais qu'il eſt indécent de vouloir l'introduire, lorſqu'une délicateſſe, ſur laquelle repoſent en grande partie nos mœurs, a fixé les occaſions où il peut avoir lieu, et celles où on ne peut pas ſe le permettre. Ils ont auſſi introduit un néologiſme barbare. Sans doute un nouveau gouvernement, en donnant une nouvelle tournure aux idées, entraîne néceſſairement un changement dans le langage. Mais il n'appartient qu'au goût et au génie réunis de créer un mot nouveau. Encore faut-il qu'il ſoit indiſpenſable, ou du moins plus fécond, plus expreſſif, plus ſonore ou plus harmonieux. On doit uſer très-ſobrement de ce moyen pour ne pas rendre ſurannée et inintelligible, une langue conſacrée par tant de chefs-d'œuvres. Je dois cependant avouer qu'en général depuis la révolution, notre langue a plus acquis, que perdu; elle eſt devenue plus hardie et plus énergique. La tribune aux harangues a fait faire un grand pas à l'éloquence; et

Mirabeau a quelquefois approché de Démosthène. Legouvé dans son théâtre, et sur-tout depuis ma mort, Lemercier dans son Agamemnon, ont rendu à Melpomène une partie de son éclat. Lebrun marche presque à côté de Rousseau. Les sciences exactes ont fait aussi bien des progrès; et une infinité d'hommes de lettres et de savans distingués entretiennent le feu sacré, qu'on a craint de voir s'éteindre sous les orages révolutionnaires.

RACINE.

Je présume que la musique, la peinture et la sculpture se sont soutenues également, malgré le malheur des tems.

ROUCHER.

L'art enchanteur de la musique a été porté aussi loin, qu'il l'avait été par les Gluck, les Piccini, les Sacchini. La sculpture n'a rien produit qui soit digne des regards de la postérité. La peinture a encore plus d'un grand maître. * David ira à l'immortalité. Faut-il que je sois forcé de louer cet homme, un tigre plus avide de sang que ne le fut jamais ce Marat, qui suait le crime par tous ses pores!

* Gérard est aussi un peintre du plus grand talent, ainsi que le jeune Guérin.

RACINE

Un tel être est un monstre dans l'espèce humaine, et sur-tout parmi les artistes. *Les sciences, les belles-lettres et les beaux arts adoucissent les mœurs, en même-tems qu'ils donnent à notre ame plus de noblesse et d'élévation. Ils contribuent aussi même encore plus que les lois, à consolider la vraie liberté. Ceux qui veulent opprimer la patrie ont raison de chercher à les étouffer, de même que des brigands en auraient d'éteindre tous les réverbères.*

DIALOGUE XIII.

HENRI IV, D'ORLÉANS, *dit EGALITÉ*.

HENRI IV.

INDIGNE rejeton de mon sang, tu veux envain exciter ma pitié. Tu as subi le sort que tu méritais. O ciel! se peut-il qu'un descendant d'Henri IV ait été à-la-fois lâche et vil. Je reconquis mon royaume à la pointe de mon épée; je me signalai à Cahors, à Cause, à Arques, à Yvri, à Arnay-

le-Duc, à Fontaine-Françaiſe. Je pardonnai à Mayenne ; je parvins à gagner la confiance des catholiques et des huguenots. Et après m'être rendu digne du trône par ma valeur, je le devins encore davantage par ma clémence. Je me fis adorer ; et toi, tu t'es fait mépriſer et haïr. N'ai-je pas appris ta vie infâme, ta corruption profonde, ta cruauté atroce, et ta miſérable lâcheté ? Céſar fut grand juſques dans ſes vices ; je crois l'avoir été même dans mes faibleſſes. Mais tu parus en tout indigne du grand nom que tu portais. Conſtamment entouré des hommes de ton tems les plus pervers, tu le fus encore plus qu'eux. Catilina et Cromwel tes modèles eurent du moins quelques qualités louables, ils eurent des moyens perſonnels et de la valeur. Mais tu n'eus que la ſoif du crime, ſans en avoir le génie et l'audace. Tu fus mépriſé, même par tes complices.

D'ORLÉANS.

Vous me jugez bien ſévèrement ; mais vous oubliez la différence de votre ſiècle au mien ; et de votre poſition à celle où je me trouvai. Je naquis au ſein des délices et des grandeurs ; j'étais dans une cour où la corruption était portée à ſon comble ; et j'eus de grandes injures perſonnelles à venger. Cromwel ne réuſſit pas mieux que moi, et mes

succès en cela ont égalé les siens. Il fit périr Charles premier sur l'échafaud, j'y ai conduit Antoinette et Louis XVI. La princesse de Lamballe a été massacrée par mes ordres, et l'on me présenta sa tête. Mes moyens ont été peut-être plus grands, plus vastes, que ceux du protecteur d'Angleterre. Je me popularisai autant que lui, et fus jusqu'à changer mon nom en celui d'*Egalité*. Mes jacobins ne rappellent-ils pas les *têtes rondes*, et si vous en exceptez la valeur, les *frères rouges* de Cromwel? Mais forma-t-il une aussi vaste conspiration que la mienne? Députés, ministres, généraux, sociétés affiliées, journaux soi-disant patriotes, et ce Palais-Royal, ce foyer d'insurrections et d'embrâsement; voilà une partie des ressorts que je fis mouvoir. L'immense population de la capitale était à mes ordres. J'en atteste les journées des 5 et 6 octobre. Et quand ce grand coup fut manqué, n'eus-je pas l'adresse ou le pouvoir de faire juger que Mirabeau et moi en étions innocens? Qu'eût fait de plus Cromwel?

HENRI IV.

Il se serait fait roi; il eut paru à la tête des conjurés; et s'il eût échoué, il serait mort les armes à la main. Moi-même si j'eusse été capable d'un pareil attentat, je n'eusse jamais laissé manquer une semblable occasion.

D'ORLÉANS.

Ce fut moins lâcheté de ma part, qu'excès de prudence et de politique. Il me parut plus sûr de recueillir les fruits de mon crime, s'il se consommait, et de me réserver, s'il n'avait pas lieu, l'avantage de le pouvoir nier. Laclos et mes autres confidens, le pensèrent de même. Je vous avouerai néanmoins que j'ai depuis regrété de n'avoir pas su profiter de cette occasion; et j'ai jugé que j'aurais dû, ou ne pas tenter une pareille action, ou en assurer l'effet en me mettant à la tête des conjurés. Mais quel homme fait toujours tout ce qu'il peut, tout ce qu'il doit faire? Vous-même, Henri IV, quoique vous eussiez été élevé dans l'utile école de l'adversité, ne savons-nous pas que les femmes vous amusaient par-tout, que la comtesse de Guiche vous fit perdre tous les avantages de la bataille de Coutras; que vous passiez pour un homme mou et efféminé, que la reine-mère vous avait trompé par mille intrigues d'amourettes; que vous aviez fait tout ce qu'on avait voulu dans le tems de la Saint-Barthelemi, pour changer de religion; et qu'après la conjuration de la Mole, vous vous étiez encore soumis à tout ce que la Cour desira?

HENRI IV.

Sans doute, on peut me reprocher des faiblesses, des erreurs et des fautes; mais ce sont celles de l'humanité. Les vôtres ont toujours été des crimes. Toutes vos actions sont celles d'un tigre, ou d'un lâche. On ne me présenta jamais la tête sanglante d'un ennemi. Vous fîtes massacrer une femme; et j'ai toujours pardonné, ou fait juger. Vous vous défaisiez de vos ennemis par la calomnie et l'assassinat; je ne les combattais que sur-le-champ de bataille. Vous organisiez l'insurrection, l'anarchie et la famine; j'étouffai l'hydre de la discorde; j'éteignis le feu des guerres civiles; et si j'avais regné plus long-temps, *chaque paysan aurait eu chaque jour une poule dans son pot-au-feu.*

D'ORLÉANS.

Vous n'en êtes pas moins mort assassiné.

HENRI IV.

J'ai du moins vécu heureux, puisque j'ai vécu avec l'estime de moi-même, et vous ne pouviez vous dissimuler que vous étiez l'objet du mépris universel.

D'ORLÉANS.

Vous ne pourrez du moins nier que je n'aye marché au ſupplice avec fermeté, et même avec gaîté, puiſque je dis à l'exécuteur : *deshabillez-moi ; je ne ſuis pas accoutumé à le faire moi-même.*

HENRI IV.

C'eſt peut être le ſeul moment de ta vie où tu te ſois montré homme et prince. Ne te flatte cependant pas d'avoir acquis, même à ce dernier moment, aucune ſorte de gloire. Ta gaieté était affectée et fauſſe; c'était celle d'un coupable qui veut dérober aux autres, et à lui-même, combien ſon ame eſt bourrelée. Tu as fini, comme ont fini un grand nombre de ſcélérats, qui bravent la mort, parce qu'ils ſentent qu'elle ne peut leur échapper; et que c'eſt la ſeule route qu'ils croyent leur reſter pour ſortir de l'opprobre, dont ils ſavent qu'ils ſont couverts. Ote-toi de ma préſence, miſérable; Je rougis de m'être entretenu ſi long-tems avec toi. Il me tarde que Minos t'ai jugé, et chaſſé de cet Elyſée, pour te réléguer dans l'enfer deſtiné aux méchans. *Celui qui pendant ſa vie n'a ceſſé d'appartenir à l'infamie et au crime, devait appar-*

tenir à l'échafaud; et malheureux pendant le cours de ses forfaits, malheureux à la fin de sa carrière, il doit l'être encore après sa mort.

DIALOGUE XIV.

FONTENELLE, MURINAIS, LE SERF DU MONT-JURA.

FONTENELLE.

VÉNÉRABLE serf du Mont-Jura, respectable centenaire, salut et honneur. Nous avons été long-tems contemporains sous deux règnes, et pendant deux siècles différens. Vous voyez en moi, Fontenelle, un ancien membre de cette académie française, dont vous avez sans doute dans votre heureuse simplicité, ignoré le nom, ainsi que le mien. Je passais pour être ce qu'on appelle un savant, un bel esprit. Je conversais plus avec les morts, c'est-à-dire avec mes livres, qu'avec les vivans.

LE SERF DU MONT-JURA.

Je ne me suis occupé pendant ma vie que de travailler mon champ, et d'avoir soin de ma fa-

mille et de mes troupeaux. J'ai vécu en honnête homme; et je ſuis parvenu à cent vingt-deux ans, ſans avoir, grâces à Dieu, aucun reproche eſſentiel à me faire.

FONTENELLE.

Votre extrême longévité ſuffirait pour m'en convaincre. Vieilleſſe et vertu ſont preſque ſynonimes à mes yeux. Car j'ai toujours penſé que les maladies de l'ame dévorent plus de mortels, et abrègent plus leurs jours, que les maladies ou les infirmités du corps. Les bonnes actions rafraîchiſſent le ſang: et l'on ne parvient guères à un âge très-avancé, ſur-tout à jouir d'une vieilleſſe ſaine et exempte de décrépitude, qu'avec une ame calme et inacceſſible aux paſſions. Ce fut là mon ſecret, ou plutôt la ſuite du tempérament paiſible et froid que j'avais reçu de la nature. Aucun évènement n'a jamais altéré ma tranquillité; et je fus auſſi étranger à toutes les intrigues, à tous les partis, à toutes les querelles littéraires et autres, qui agitaient, troublaient, tourmentaient tant les autres hommes. Oui, une longue et belle vieilleſſe couronne ordinairement une vie ſereine et régulière; et j'ai infiniment applaudi aux honneurs qui vous ont été rendus par l'aſſemblée conſtituante, et dont pluſieurs ombres ſe ſont em-

pressées de m'instruire. Oh ! que d'évènemens ont, pour ainsi dire, roulé devant vous! oublié en quelque sorte par le tems, vous étiez né avant les jours les plus brillans de Louis XIV. Vous vécûtes quarante-six ans sous ce règne. Tout-à coup vous vous êtes vu reproduit devant les représentans d'un peuple, compté pour rien jusqu'alors, devant une assemblée souveraine, qui a détruit comme un instrument de servitude, les Etats-Généraux que Louis XIV eût rejetté comme instrumens de liberté. Vous aviez vu sous ce monarque l'excès de la servitude et le fanatisme de la gloire; sous l'assemblée constituante, vous fûtes témoin de l'ivresse généreuse de la liberté. Vous aviez vu la corruption la plus endémique et la plus profonde; et vous vîtes ensuite les apprêts d'une grande régénération politique et morale. Vous aviez été long-tems spectateur de l'excès de l'obéissance la plus servile, et vous l'avez été depuis des abus de l'anarchie la plus effrayante; vous avez vu sous Louis XIV tout ce que peut un roi dont l'ame est grande et élevée, tout ce que peut le préjugé brillant de l'honneur; et sous Louis XV et Louis XVI ce que peuvent la faiblesse et tous les vices d'une mauvaise administration; et vous venez de voir tout ce que peut une grande nation, tous les prodiges qu'enfante le génie de la liberté, et en même-tems les maux

qui font presque inséparables de ses premières commotions. On eut dit que la nature avait suspendu pour vous ses lois, et que le tems avait fixé en votre faveur le rapide mouvement de ses aîles. Aussi l'assemblée souveraine se leva devant un pauvre Serf, pour rendre un hommage bien dû à sa longue et honorable vieillesse. Enfin, après avoir vu, comme un chène antique et majestueux, plusieurs générations se succéder et s'éteindre, un grand empire tomber en décadence, et tout-à-coup se rajeunir et revenir à son âge viril, vous tombâtes de vétusté, et votre fin fut aussi calme que la soirée d'un beau jour.

MURINAIS.

Votre mort, sage et illustre Fontenelle, ne fut pas moins douce et paisible. Aussi disiez-vous *que vous n'éprouviez qu'une difficulté d'être.* Ah! c'est au lit de la mort qu'on voit tout l'avantage d'une vie réglée et vertueuse. Pardonnez-moi, respectables vieillards, si, témoin de votre conversation, je n'ai pu résister au plaisir de m'y mêler. Déporté sur une plage lointaine, banni de la France par l'autorité supérieure, le changement de climat a borné ma vie à quarante ans; et cependant, je crois avoir encore plus vécu que vous deux.

FONTENELLE.

Vous voulez dire, sans doute, que vous avez trop vécu pour le bonheur, et assez pour l'infortune.

MURINAIS.

Oui, j'aurais été plus heureux, si j'avais moins vécu; mais, j'ai encore voulu dire en même tems que, si la vie doit se mesurer par les évènemens dont j'ai été témoin dans les onze dernières années de ma vie, j'ai vécu onze siècles. Oh! que j'ai vu de biens et de maux, de prodiges et d'horreurs, d'actes déshonorans pour l'humanité, et d'actes qui reconcilient avec elle, de sagesse et de folie, de dévouemens sublimes et d'infâmes trahisons, de grandes vertus proscrites et calomniées, et de réputations brillantes soudainement anéanties; enfin, de gloire et d'infâmie, de prospérité et de malheur, de liberté et d'oppression, d'esprit public et d'insouciance générale, d'enthousiasme et d'abattement, de sermens faits et trahis presque au même instant, de loix créées et soudain détruites, de constitutions acceptées et bientôt changées. Et pour ne m'arrêter qu'aux évènemens politiques, vit-on jamais un peuple

tiraillé en tant de ſens contraires, travaillé par tant de factions, agité par tant de convulſions; tourmenté par tant de tempêtes politiques : on voit cent fois moins d'orages ſur le ſein de l'Océan. N'aurions-nous pas cru la révolution finie le 14 ſeptembre 1791 par une acceptation qu'on n'eût pas dû ſoupçonner de perfidie? N'avons-nous pas eu la même eſpérance le 10 août 1792, quand le trône a croulé? Ne croyait-on pas tout terminé le 31 mai 1793, quand on ſe flatta d'avoir condamné pour toujours la vertu au ſilence? Le gouvernement révolutionnaire n'avait-il pas paru auſſi un moyen d'en finir? Après le 9 thermidor, n'avons-nous pas eu de nouvelles réactions? La conſtitution de 93 n'a-t-elle pas été ſuivie de celle-ci de 95? Enfin, il n'eſt que trop vrai de dire que, ſi l'on entend par révolution, non pas ſeulement une nouvelle conſtitution, mais encore toutes ces grandes ſecouſſes qui changent la face d'un état, il y a eu dix-huit révolutions dans la Révolution Françaiſe. Celle du 14 juillet; celle du 5 et 6 octobre; celle de l'acceptation de la conſtitution de 91; celle du 10 août; celle de la proclamation de la république ou abolition de la royauté; celle du ſupplice du roi; celle du 31 mai, époque du décemvirat; celle de la conſtitution de 93; celle du gouvernement révolutionnaire qui lui ſuccéda immédiatement;

celle du 9 thermidor qui renversa le gouvernement révolutionnaire; celle de la constitution de 95; celle des décrets des 5 et 13 fructidor; celle de germinal et prairial contre les anarchistes; celle de vendémiaire contre les royalistes; celle du 18 fructidor, et celle du 30 prairial. Cette dernière, dont je viens d'être instruit, a eu lieu après ma mort, et a renversé les principaux auteurs du 18 fructidor. Fasse le ciel que tant de secousses finissent par l'affermissement de la république, en ajoutant l'heureuse révolution du 18 brumaire!

FONTENELLE.

La vraie, la seule liberté consiste à dépendre d'une autorité légitime, qui ne laisse point les gouvernés à eux-mêmes, et ne les asservisse point trop à leurs gouvernans. La liberté, comme la vertu, repose dans un juste milieu; et ce milieu ne peut se trouver que dans le parfait équilibre des trois pouvoirs, législatif, exécutif et judiciaire, et dans leur mutuelle et entière indépendance. Il faut espérer que l'expérience du malheur fera reconnaître cette grande vérité par le peuple français. Quelquefois les dangers et les factions forcent de s'écarter de la ligne constitutionnelle; mais les abus qui en résultent, apprendront à employer rarement des moyens

presque aussi dangereux, que le mal qu'on a voulu prévenir. *L'exemple des mesures extrêmes et violentes en produit souvent le renouvellement, diminue la confiance, et entraîne quelquefois des crises désastreuses.*

DIALOGUE XV.

BARNAVE, BRISSOT.

BRISSOT.

INTRIGANT et versatil Barnave, comment osez-vous m'aborder? Les ombres survenues ici bas depuis notre mort ne vous ont-elles pas appris que je hais les Rois et leurs partisans, et que je suis un des fondateurs de la république française? Ou croyez-vous que j'ai oublié qu'étant placé dans la même voiture qu'Antoinette et la ci-devant dauphine, à leur retour de Varenne, vous vous laissâtes séduire par les graces de la ci-devant Reine, et plus encore par les charmes de sa fille, et que dès ce moment vous vous rangeâtes du parti de la Cour, et abandonnâtes celui d'Orléans que vous aviez embrassé?

BARNAVE.

Vous républicain ! vous qui dites mot à mot à la tribune de l'assemblée nationale quelques jours avant le 10 août : « On nous parle d'une faction qui veut établir la république ; si ces » républicains existaient, s'il est des hommes » qui tendent à établir la république, le glaive » de la loi doit frapper sur eux comme sur les » amis actifs des deux chambres ». Si je fus pour d'Orléans, n'étiez-vous pas alors pour la maison d'Hanovre ; ne désigniez-vous pas le duc d'York, comme Carra désignait le duc de Brunswick ? Mon plus grand tort à vos yeux, si vous voulez être sincère, n'est pas d'avoir abandonné d'Orléans, c'est d'avoir toujours pensé autrement que vous au sujet de nos Colonies. Je serais cependant, à cet égard, plus fondé à me plaindre, que vous à m'en vouloir ; puisque je n'avais pu vous contredire à l'assemblée constituante dont vous n'étiez pas membre, et qu'à l'assemblée où vous fûtes ensuite élu ; vous parvîntes à faire révoquer le décret qui avait été rendu sur mon rapport.

BRISSOT.

Dégagé maintenant de toute passion, vous avez sans doute enfin reconnu combien j'avais raison

ſur cet objet, et combien mes conceptions étaient plus grandes que les vôtres, et plus favorables, ſoit à la proſpérité de notre commerce dans les Antilles, ſoit à la propagation de la liberté ſur le globe, par l'affranchiſſement des nègres, et la participation que je leur fis accorder à tous les droits de l'homme et du citoyen; enfin, par la parfaite égalité que je fis décréter entr'eux et les Colons. Et ſi vous fûtes vivement applaudi lors de votre rapport, je ne le fus pas moins quand j'émis mon opinion.

BARNAVE.

Phocion, ſe voyant extrêmement applaudi dans une aſſemblée du peuple, ſe retourna vers ses amis, en leur diſant: « Me ſerait-il échappé quelque ſottiſe »? La convention où vous avez ſiégé n'a-t-elle pas applaudi tour-à-tour à la conſtitution de 93 et à celle de 95? Les applaudiſſemens ne ſont flatteurs, qu'autant qu'ils ſont confirmés par la voix publique, et lorſque l'enthouſiaſme du moment eſt paſſé. Mon rapport a été, même après ma mort, regardé comme un modèle de ſageſſe et de politique. Il s'était élevé depuis quelque temps, et antérieurement à la révolution, une lutte ſourde, mais terrible, entre les Colons et les gens de couleur. L'habitant des Colonies,

accoutumé à un trafic barbare et déshonorant pour l'humanité, ne voyait dans le nègre que sa propriété. Delà tous les germes d'une guerre ouverte entre les Nègres et les Colons. Elle s'est accrue, au commencement de la révolution, par la faute de ceux-ci, qui ont eu l'impolitique de ne pas accorder aux gens de couleur le droit de citoyen, et quelques autres demandes raisonnables. Le décret que je fis rendre devait être, et fut en effet, un premier avantage pour les hommes de couleur. Les Colons blancs eurent la maladresse de ne pas assez l'accueillir : il eut peut-être prévenu le retour des insurrections. La colonie de Saint-Domingue avait peu souffert jusqu'à cette époque ; mais les assemblées populaires se créaient des ennemis redoutables, en refusant les pétitions des gens de couleur. L'assemblée de Saint-Marc fut dissoute ; mais elle avait donné naissance à de nombreuses factions entre les citoyens, et elle avait en même temps mécontenté les hommes de couleur. Ce fut alors qu'arriva la première insurrection, à la tête de laquelle était le mulâtre Oger. Il périt sur un échafaud, mais cette disgrace, cette chûte momentanée du parti, ne fit que l'aigrir. Tel était l'état de la Colonie, à l'époque du décret que j'avais obtenu.

Je suis persuadé qu'il aurait tout pacifié, s'il avait été reçu franchement par l'un et l'autre

parti ; mais les passions ont-elles jamais permis d'écouter la voix de la sagesse et de la modération ? Ce fut vous, Brissot, ce fut Carra, et quelques autres adhérens de votre système prétendu philantropique, qui excitâtes, plus encore que l'or de l'Angleterre, les Nègres à s'insurger de nouveau, c'est-à-dire, à se porter au meurtre, à l'incendie, au pillage. En même temps la convention décréta l'abolition de l'esclavage dans toutes les Colonies françaises, et fit jouir les Nègres de la déclaration des droits de l'homme dans toute leur étendue. Mais le moment était-il venu de leur appliquer tous ces principes ? L'intérêt même des Nègres, mais sur-tout celui de notre commerce, ne demandaient-ils pas, qu'on ne les conduisît à la liberté que par degré, avec beaucoup de précaution, et lorsque notre révolution aurait été bien affermie en France ? Notre rivalité avec l'Angleterre ne commandait-elle pas impérieusement la plus grande circonspection à cet égard ? N'était-il pas pitoyable d'entendre un Danton s'écrier à votre séance du 16 pluviose, au moment où la convention prononçait l'affranchissement des Noirs : « C'est aujourd'hui que » l'Anglais est mort ; l'Anglais voit anéantir son » commerce ». Hélas ! c'était précisément le contraire. Ce décret et l'envoi des commissaires Polverel et Santhonax, dans les Colonies, firent

plus pour les Anglais, que n'auraient fait toutes leurs flottes. Les bien intentionnés de la convention furent les dupes du ministère Britannique. Peut-être même le projet de décret de l'affranchissement des Noirs ne fut-il présenté, que parceque les Colons avaient chassé les Anglais, contre lesquels ils avaient, dès les premiers jours de 1793, demandé secours et protection? Si cela n'était pas ainsi, Pitt aurait-il pû, le 15 du même mois, annoncer au parlement d'Angleterre le décret que Duffay devait présenter le lendemain à la convention nationale?

BRISSOT.

Me soupçonneriez-vous de m'être vendu à Pitt, et d'avoir préféré les intérêts de Londres à ceux de ma patrie?

BARNAVE.

Non: quoique les guinées fussent à cette époque très-communes dans Paris, vous avez laissé à votre mort une fortune si médiocre, qu'on ne peut vous taxer de corruption; mais vous étiez un de ces hommes exagérés, un de ces demi-connaisseurs en politique et en législation, qui ont fait beaucoup plus de mal à la France, que n'en

eût fait une ignorance profonde, mais timide. Si vous réfléchissez attentivement sur les circonstances qui ont amené les différentes catastrophes des Colonies, vous verrez que l'Angleterre les a toutes dirigées, même celles qui paraissent les plus inverses de ses intérêts. La Martinique fut toujours considérée comme le boulevard des Antilles, et la Guadeloupe parut toujours devoir demeurer sous sa protection. Si nos comités de gouvernement eussent été de bonne foi, auraient-ils adressé à la Guadeloupe une expédition de flibustiers, qu'ils pouvaient rendre plus certains en la portant à la Martinique? Ne sont-ce pas là des vérités démontrées? L'entrée du commissaire national ne fut-elle pas évidemment concertée par les deux gouvernemens de France et d'Angleterre? Les îles du Vent avaient fait une vigoureuse résistance; quinze cents de leurs habitans furent déportés et incarcérés à Brest, parce qu'ils n'avaient pas voulu prêter serment de fidélité au roi d'Angleterre; c'est l'Angleterre qui a voulu, qui a obtenu que tous les propriétaires tombassent sous la hâche des guillotines apportées dans la frégate même que montait le commissaire national civil. Il était réservé au décemvirat d'envoyer des délégués et des proconsuls, qui, semblables au bourreau, ne marchèrent qu'avec la guillotine.

BRISSOT.

Vous ne pouvez m'imputer les crimes du décemvirat, puisque c'est lui qui m'a envoyé, ainsi que vous, à l'échafaud.

BARNAVE.

Non, sans doute, mais les faits que je viens de citer étaient nécessaires pour vous prouver que le systême destructeur, que vous le premier, et ensuite les décemvirs, avez suivi, était favorable aux Anglais. N'est-ce pas encore Pitt qui a porté les décemvirs à nationaliser la guerre avec l'Angleterre par le décret impolitique et barbare de massacrer tous les prisonniers anglais? Oui, la convention, ou ses comités, ont été, peut-être sans s'en appercevoir, les agens du gouvernement de Londres, relativement à nos Colonies.

BRISSOT.

Je suis forcé d'en convenir; mais du moins vous ne pourrez vous empêcher d'avouer que cette convention a fait de bien plus grandes choses, et a sur-tout montré une attitude plus imposante que votre assemblée constituante. Elle ne tomba

tomba pas comme celle-ci en décrépitude; en thermidor, prairial, germinal, et vendémiaire, elle parut aussi majestueuse, aussi énergique, qu'au moment où elle proclama la république, ou lorsqu'ayant jeté le gand à l'Europe épouvantée, elle conçut et exécuta le plan de cette campagne de 93, l'éternelle admiration des militaires instruits. Sans argent, sans crédit, sans armes, sans artillerie; trahie par Dumourier, elle vit Toulon livré aux Anglais; Lyon révolté; le roi de Prusse sous les murs de Landau; cent cinquante mille vendéens, dévorant quatre-vingt-dix lieues de pays. Et soudain, par un seul décret, la France entière devient un vaste attelier d'armes et de salpêtre, quatorze cents mille hommes se lèvent tous armés; des hymnes et le pas de charge déjouent la tactique allemande; et la république fait trembler sur leurs trônes ébranlés ces mêmes rois, qui s'étaient promis à Pilnitz son démembrement.

BARNAVE.

Le 14 juillet et le jeu de paulme ont prouvé l'énergie du premier corps constituant. Mais c'est principalement par ses décrets, et par la foule d'hommes d'un grand talent, qu'il renfermait dans son sein, qu'il est vraiment supérieur à la

convention. La grande erreur politique qu'il commit en décrétant une conſtitution civile du clergé a produit, il eſt vrai, de grands maux; mais les comparerez-vous à ceux dont le décemvirat a été la ſource.

BRISSOT.

La conſtitution de 95 eſt un monument auquel l'aſſemblée conſtituante n'a rien à comparer.

BARNAVE.

Les circonſtances n'étaient pas les mêmes. Je penſe néanmoins, comme vous, que cette constitution ſerait la meilleure qu'on pût donner, ſi lorſqu'on la reviſera, on rend les places moins amovibles, et ſi on ne laiſſe qu'un directeur, qui fut rééligible, lorſqu'après avoir gouverné, pendant dix ans, il ſerait redevenu, pendant un pareil eſpace de tems ſimple citoyen, on aurait paſſé à des fonctions différentes. On s'étonne lorſqu'on voit un ménage de trois ou quatre perſonnes bien unies. Comment peut-on eſpérer que cinq directeurs le ſoient? *Pourvu qu'il n'y ait point de places héréditaires, on ne ſaurait donner au gouvernement, et en général à tous les fonctionnaires publics, trop de fixité.*

DIALOGUE XVI.

MARAT, MIRABEAU.

MARAT.

Quoique vous ayez à l'assemblée constituante, et principalement à la fin de votre carrière, professé des principes bien différens de ceux que j'ai émis, soit à la tribune de la convention, soit dans mon journal intitulé *l'Ami du Peuple*, on peut penser diversement et s'entretenir paisiblement ensemble. Une conversation controversée n'en a que plus d'intérêt. Il n'est plus d'ailleurs ici bas d'animosités, de rivalités, ni de divisions. Ainsi je crois pouvoir vous aborder sans craindre que vous cherchiez à fuir mon entretien. Je réfléchissais, avant de vous avoir apperçu au détour d'une des allées de ce paisible Elysée, sur l'étrange et singulière conformité de nos destinées, et sur la vicissitude des renommées, le néant de ce qu'on appelle gloire, et sur l'inconstance de la faveur populaire. Je me rappelais Mirabeau dans les commencemens de sa carrière, échappé des prisons de

France, errant en Hollande, sans asyle et manquant de pain, se mettant aux gages d'un libraire; et entreprenant pour vivre la traduction d'un ouvrage dont il n'entendait pas la langue, se procurant une grammaire, un dictionnaire, et apprenant l'Anglais à mesure qu'il traduisait l'ouvrage. Il me semblait curieux et intéressant de rapprocher cette anecdote de votre vie, de celle où, dans votre dernière maladie, vous avez pu voir et entendre de votre lit de mort des citoyens de tous les ordres, des femmes de tous les états, accourir en foule dans la rue que vous habitiez; environner votre maison, fixer sur les murs et les fenêtres de votre domicile, des regards inquiets, éperdus; entourer, questionner les médecins; les crieurs publics vendre à chaque heure dans les rues de Paris un nouveau bulletin de votre maladie; où vous avez pu jouir de l'avant-goût de l'immortalité, pressentir à la chaleur de l'intérêt que vous inspiriez, à l'effervescence et aux alarmes générales, que votre fin serait considérée comme une calamité publique. Je rapprochais cet enthousiasme pendant votre maladie, et les magnifiques honneurs funèbres que vous reçûtes après votre mort; ces honneurs extraordinaires et presque divins; cette proclamation solemnelle de grand homme, cette ivresse du peuple de Paris; cette translation de vos cendres au Panthéon;

de Mirabeau honni, injurié quelques mois avant par ce même peuple, lorſque Barnave fut porté en triomphe, de Mirabeau menacé de la lanterne pour avoir voulu, même d'une main timide, maintenir l'équilibre, et prévenir l'anarchie en renforçant le pouvoir exécutif. Je franchiſſais un court intervalle de trois ans; et je voyais ce même homme, naguéres diviniſé, chaſſé du Panthéon par un décret qui m'y mettait à votre place, moi qui n'y entrais que pour m'en voir bientôt expulſé à mon tour. Et puis, dites s'il n'y a rien de ſi biſarre, de ſi capricieux, de ſi incertain que ce qu'on nomme des réputations; appréciez cette chimère qu'on appelle bruit, renommée; ajoutez à ces triſtes réflexions celle que l'homme célèbre dans un coin de l'Europe eſt inconnu à la Chine, et dans cent autres climats. La faveur que le peuple accorde n'eſt pas moins inconſtante et paſſagère. Il eſt toujours paſſif et ſe laiſſe en tout tems diriger. Les exécutions de la Grève ou de la place de la Révolution, la pompe funèbre d'un grand homme, la chûte ou l'élévation de ſes plus ardens défenſeurs, l'intéreſſent, c'eſt-à-dire l'amuſent également. Telle eſt la vive image du peuple. Il aurait porté ſa rage ſur les corps de Voltaire et de Rouſſeau, ſi on l'eût excité; il les eut déterrés comme impies, il aſſiſta avec tranſport à leur apothéoſe.

Que de réputations n'avons-nous pas vu éclipſées ? celle de Dumourier n'effaçait-elle pas celle des plus brillans généraux d'alors ? Elle lui a ſurvécu. Necker rentre triomphant à Paris, comme Ciceron après ſon exil. Toutes les deſtinées de la France ſemblent repoſer ſur lui ſeul. Le roi, l'aſſemblée nationale même, lui écrivent pour le prier, le preſſer de revenir. Et tout-à-coup, le ſilence ſuccéde aux acclamations, l'oubli et preſque le mépris remplacent l'enjouement et l'enthouſiaſme. Sa gloire éphémère eſt auſſitôt évanouie que formée. Sans doute il ne mérita ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. Mais le peuple (et combien d'hommes ſont peuple !) ſut-il jamais apprécier ni méſeſtimer avec modération ?

MIRABEAU.

En vous voyant promener dans cet élyſée juſqu'au moment où Minos vous aura jugé, je faiſais à-peu-près les mêmes réfléxions. Je me repréſentais Marat, né dans un petit hameau près de Neufchatel, débutant par être un charlatan, un phyſicien très-obſcur, ayant contre lui l'extérieur le plus difforme, et vivant à Paris d'aumônes et des dupes qu'il faiſait ; élevé tout-à-coup par la roue de la révolution au rang d'un des légiſlateurs de la France, porté bientôt après en triomphe au

ſein de ce même ſénat qui venait de le décréter d'accuſation, enſuite aſſaſſiné, recevant après ſa mort les honneurs du Panthéon, et finiſſant par en être chaſſé. La tombe ne nous met donc pas à l'abri de l'effet des révolutions! Il n'y a pas juſqu'aux honneurs décernés à nos cendres, que nous ſoyons ſûrs de conſerver, et qui ne puiſſent nous être retirés. On m'a inſtruit, depuis mon arrivée dans cet élyſée, des détails de votre pompe funèbre, que la nation regarda comme une dette qu'elle ſe faiſait gloire d'acquitter. Comme elle était auguſte et ſolemnelle! jamais monarque, deſcendu au tombeau, ne fut entouré, ſuivi d'un cortège auſſi nombreux. La contenance morne du peuple exprimait la douleur profonde qu'il reſſentait, en perdant celui qu'il croyait être ſon plus intrépide défenſeur. On vous avait vu pourſuivi, comme journaliſte incendiaire, par Lafayette alors commandant de la garde nationale pariſienne, errant de ſouterrains en ſouterrains, recherché, menacé par la haine publique, et fuyant les regards des hommes et la clarté du jour. Les feuilles de votre journal, ſemblables à celles de la Sibylle, ſortaient d'un antre obſcur, et ne ſe diſtribuaient qu'avec le plus grand myſtère; le colporteur ne les offrait qu'en tremblant, et méconnaiſſait la main qui les lui confiait. Ce ne fut qu'après l'ébranlement du trône que vous hazardâtes, toujours agité

par de grandes frayeurs, de reparaître au grand jour. Une voix osa, dans le corps électoral, vous désigner, sans proférer votre nom; et tout-à-coup, au grand étonnement de vos nombreux ennemis, vous fûtes proclamé l'un des représentans du peuple. Tant était grande la terreur que les massacres de septembre, auxquels vous aviez participé, avaient porté dans tous les esprits! Assis à la convention, les yeux s'attachaient sur vous avec plus de surprise que de respect; les défiances, les haines vous environnaient. Que de dégoûts, que d'outrages n'eûtes vous pas à dévorer! plus d'une fois l'assemblée toute entière improuva vos discours, et se leva d'un commun accord pour étouffer votre voix. Ne vous vit-on pas un jour désespérant de votre cause, prêt à vous immoler aux yeux de vos collégues irrités? Ne vous vit-on pas quelque temps après, frappé d'un décret d'accusation, vous dérober de nouveaux aux regards des hommes, et vous emprisonnant vous-même, pour éviter la prison de la loi, attendre en silence le moment favorable, et vous avancer ensuite avec sécurité vers le tribunal qui devait vous juger. Soutenu par vos partisans, vous parûtes moins sous les dehors d'un accusé, que sous ceux d'un accusateur. Absous avec enthousiasme, vous fûtes ramené au sein de la Convention dont vous vous étiez vu banni. Vos dénonciateurs n'eurent pas le courage de soutenir

votre préſence, et s'éclipsèrent devant vous *. Bientôt la puiſſance paſſa de votre côté avec la victoire. Vos rivaux ſe diſpersèrent ; pluſieurs d'entre eux, ſaiſis dans leur fuite, ou découverts dans leurs retraites, expièrent leur imprudence ſur l'échafaud. Vous aviez acquis un aſcendant immenſe, lorſque la main d'une femme trancha le fil d'une vie mêlée de revers et de ſuccès. J'ignore quelle eût été votre deſtinée, ſi vous euſſiez échappé au coup que vous porta la Corday. Le jour conſacré aux récompenſes eſt arrivé; autant il fut ignominieux pour moi, autant il parut honorable pour vous. Mes cendres furent enlevées avec opprobre du temple, où elles avaient été glorieuſement dépoſées, et firent place aux vôtres.

Convenez que c'eſt encore là une de ces ſcènes inattendues, qu'il était réſervé à la révolution de nous préſenter. Pauvres mortels ! courez donc maintenant après la faveur du peuple, après une célébrité paſſagère; épuiſez-vous par des veilles, faites jouer tous les reſſorts de votre imagination,

---

* Presque tout ce passage est tiré mot à mot, ainsi que deux ou trois autres endroits de cet ouvrage, du *Spectateur Français pendant le gouvernement révolutionnaire*, par *Lacroix*, livre très-bien écrit, et plein d'utiles vérités.

précipitez le cours de vos jours, pour obtenir de votre vivant des honneurs; vous ne pouvez même pas compter ſur ceux qui vous auront été accordés après votre mort! Pardonnez-moi un mouvement de franchiſe et de vanité. Marat ſe ſerait-il attendu à déplacer Mirabeau au Panthéon, et à le remplacer dans l'opinion populaire?

MARAT.

Vous aviez à vous reprocher vos tergiverſations dans votre conduite politique; vous fûtes tantôt pour d'Orléans, tantôt pour Louis XVI. Mais votre plus grande faute fut d'avoir oſé braver les Jacobins, lorſque vous dites à leur tribune: *J'écraſerai tous les factieux*. Auſſi êtes-vous mort empoiſonné; ou par eux, ou par d'Orléans.

MIRABEAU.

Le moment que vous me reprochez fut le plus beau de ma vie. J'eus la gloire d'avoir prévu, et voulu empêcher tous les maux que les Jacobins et les Cordeliers ont fait fondre ſur ma malheureuſe patrie. Auſſi y a-t-il eu cette extrême différence entre les regrets que vous laissâtes à votre mort, et ceux que la mienne inſpira, que vous ne fûtes honoré que par l'eſprit de parti, et pleuré

que par cette portion ignorante du peuple, qui vous regardait comme ayant été le martyr de la liberté. Mais, à mes obsèques, toutes les haines parurent s'être assoupies sur ma cendre. On eut dit, et peut-être n'était-il que trop vrai que j'entraînais avec moi les destinées du peuple Français. Le monarque qui m'avait tant redouté, me regrettait comme l'appui de son trône. Les autorités diverses voyaient leurs barrières s'ébranler, et se confondre; la représentation nationale se troublait, en sentant le vide immense que laissait dans son sein l'absence d'un seul homme. La loi de l'état que j'avais fait triompher de tant d'obstacles et de passions, semblait s'obscurcir d'un voile épais. Qu'étiez-vous alors aux yeux du peuple?

MARAT.

Rien sans doute. Mais que ne fus-je pas ensuite, ou plutôt que n'aurais-je pas été sans la Corday. N'avez-vous pas appris que je proposai à la Convention et dans mon journal d'établir une dictature?

MIRABEAU.

Vous n'aviez pas même la hardiesse d'y songer pour vous, ni la gloire et l'espoir de penser à

vous ménager le mérite incertain de ſauver l'état; vous ne fûtes alors que le plat valet de Robeſpierre. On ſait que c'eſt lui que vous vouliez déſigner. Hé quel être ! grand Dieu ! Quelle diſtance entre lui, et tous les orateurs qui ont brillé à l'aſſemblée conſtituante, par leur éloquence et leurs grandes idées ! Depuis cette aſſemblée, dans quel emploi, dans quelle occaſion avait-il déployé un caractère impoſant ? Ses diſcours vagues, diffus, ſans logique et ſans chaleur, ne pouvaient ſoutenir le grand jour, et tombaient auſſi tôt dans l'oubli. Il ne s'était montré avec courage à la tête d'aucun parti. Caché pendant le danger, il ne reparaiſſait que pour recueillir les fruits de l'audace et de la valeur des autres. Lâche dans l'amitié, il abandonnait ceux qui avaient le plus flatté ſa vanité et ſervi ſes deſſeins. Jaloux de tous les talens, de toutes les réputations, il en était le plus ardent perſécuteur. Incapable de concevoir un grand plan, de faire naître une grande circonſtance, et n'oſant arriver à une marche sûre et directe, il tournait au tour du pouvoir ſuprême, et ne s'en éloignait que pour y être porté par le vœu de la multitude. Il agita la nation, la troubla de craintes et de défiances, pour qu'elle ne vît de repos et de ſalut qu'en lui. Il parut quelque fois vouloir ſe reconcilier avec ceux qu'il avait opprimés, et leur ſacrifier ſes complices ; mais touts

à-coup il les replongeait dans le déſeſpoir, et immolait les amis de la république avec les amis de la royauté. On eut dit qu'il était l'ennemi de la penſée, et que pour trouver graces à ſes yeux, il fallait ne montrer qu'un reſpect machinal et ſervile pour ſes volontés les plus contradictoires. A l'entendre, tout le bien provenait de lui, tout le mal de la réſiſtance qu'on oppoſait à ſes plans. Les rois, les miniſtres étrangers, n'en voulaient ſelon lui qu'à ſes jours; il ſuppoſait ſans ceſſe des conſpirations contre ſa perſonne, il était le *palladium* des Français; ſi on venait à le perdre, la liberté s'évanouiſſait, et l'état s'abîmait dans un goufre de malheurs. Tel était le perſonnage monſtrueux que vous oſiez déſigner, et dont vous euſſiez été la première victime.

MARAT.

Je ſuis forcé, dans ce ſéjour, d'où toute diſſimulation eſt bannie, et où elle ſerait inutile, de vous avouer que je lui avais promis de le déſigner; mais, néanmoins, en ne prononçant pas alors ſon nom, il pouvait ſe faire qu'on me nommât; c'était un eſſai que je faiſais ſur l'opinion du moment à mon égard; ſans me compromettre en aucune manière. Mais, hélas! ſes eſpérances et les miennes

ont été bien déçues. Qu'il avait raison Vergniaux ! lorsqu'il disait que *la révolution dévorait tous ses enfans.*

MIRABEAU.

Robespierre et vous n'en fûtes que les ennemis.

MARAT.

Votre réputation n'est pas demeurée plus intacte que la nôtre, et l'on n'oubliera jamais votre complicité avec d'Orléans, pour les journées des 5 et 6 octobre.

MIRABEAU.

Mon nom n'a jamais inspiré, comme celui de Robespierre et le vôtre, l'horreur et l'effroi. Mais il faut avouer que je ne fus pas entièrement pur. Que n'ai-je reconnu alors, comme je le fais aujourd'hui, qu'*autant il est beau, autant il est heureux de savoir trouver la gloire, autant il est pernicieux et honteux de la vouloir trouver où elle n'est pas; nous nous plaignons de l'inconstance de l'opinion publique, et des vicissitudes de la fortune et des renommées; mais n'est-ce pas souvent à nous seuls qu'il faut nous en prendre?*

DIALOGUE XVII.

SYLLA, ROBESPIERRE.

ROBESPIERRE.

COMMENT avez-vous pu, Sylla, après être parvenu à l'autorité ſuprême dans Rome, l'abdiquer tout-à-coup volontairement, et quitter la première place de l'univers, pour vous réléguer dans une campagne, et y vivre en ſimple et obſcur citoyen?

SYLLA.

C'eſt que je connus le vuide, le néant des grandeurs que j'avais tant ambitionnées. J'éprouvai que le bonheur n'était pas dans une vie agitée, et dans les ſoucis dévorans de la tyrannie; je ſoupçonnai qu'il devait ſe trouver dans le calme de la vie champêtre, et ſur-tout dans l'exemption de toutes inquiétudes et de toutes alarmes.

ROBESPIERRE.

N'était-ce pas de votre part une action auſſi

imprudente que pusillanime ? Comment pouviez-vous espérer qu'après vous être élevé à la dictature par un sentier pavé de têtes, et rougi du sang des familles de Rome les plus distinguées, ceux qui avaient échappé à vos proscriptions ne vous immoleraient pas aux mânes de leurs parens ou amis, dès le premier moment où vous auriez cessé d'être entouré de vos gardes et de vos licteurs ?

SYLLA.

Je sais que je hazardais ma vie, en me dépouillant de mon autorité. Mais, si j'échappais aux poignards en la conservant, je n'échappais pas à moi-même, à mes terreurs renaissantes, aux remords, au cri de tant de sang, par moi répandu, à la voix accusatrice de tant de victimes que j'avais immolées, et qui m'apparaissaient toutes sanglantes, et venaient troubler mon sommeil.

ROBESPIERRE.

Il n'est pas étonnant qu'on vous ait surnommé l'*Heureux*. Car de mille tyrans, qui imiteraient votre exemple, il n'en échapperait peut être pas un aux ressentimens qu'il aurait excité. Tous succomberaient sous le poids de la haine et sous

l'amas

l'amas des vengeances qu'ils auraient accumulé ſur leurs têtes.

SYLLA.

Je ne puis le nier. Mais, avant de me blâmer, rappelez-vous un moment votre ſituation pendant votre dictature. Quel uſurpateur eut jamais une puiſſance auſſi abſolue. Votre volonté ou vos caprices étaient preſque révérés. Vous aviez anéanti la République, et cependant par un bonheur ſingulier, la multitude vous regardait comme le plus ferme rempart de ſa liberté. Vous êtes le premier tyran, qui, pendant le cours même de ſes cruautés, n'a pas perdu ſa popularité. Sur une ſurface de trente mille lieues carrées, ſix cents Français ſe trouvèrent tout-à-coup ſans asyle et ſans iſſue. Chaque loi que vous faiſiez rendre, chacun des arrêtés de votre comité, ajoutaient à la lâcheté plus encore qu'au déſeſpoir de vos concitoyens; on ne ſavait plus que gémir, payer et mourir. Tout était en réquiſition ou dans les fers; tout fut victime ou bourreau. Vos armées donnèrent le premier exemple de ſoldats marchant entre la terreur et la gloire, les triomphes et les échafauds. Rien ne bornait, rien ne troublait l'exercice de votre deſpotiſme; et cependant vous n'oſeriez me nier que la terreur profonde que vous aviez portée

dans toutes les ames ne retombât sur la vôtre. Votre caractère sombre et défiant, s'assombrissait chaque jour davantage. On voyait sur votre visage et dans tous vos traits la pâleur et l'anxiété d'un criminel. L'assassin de la patrie ne rêva plus qu'assassinats. Une jeune fille * est-elle curieuse de voir ce que c'est qu'un tyran? Vous ne doutez pas que ce ne soit pour vous assassiner. Votre sommeil était celui de Néron; votre réveil encore celui de Néron. Vous n'eussiez pas eu assez des douze palais de Cromwel, pour échapper à vous-même, pour éviter cette crainte perpétuelle qui vous tenait lieu du supplice que les remords font éprouver à ceux qui en sont susceptibles.

ROBESPIERRE.

J'avais des craintes sans doute, et j'étais en proie à des soupçons alarmants. Mais n'éprouvais-je pas de douces jouissances? J'étaignais cette soif du sang, dont j'étais dévoré. C'était du sang qu'il me fallait, toujours du sang; et je m'en abreuvais sans obstacle. N'étais-je pas heureux?

SYLLA.

Ma situation pendant ma toute-puissance, ayant

* Cécile Renaut.

été semblable à la vôtre, vous ne pouvez, Robespierre, m'en imposer à cet égard. Vous heureux! Vous que la crainte où vous viviez avait rendu le tyran de vos amis, et du reste des citoyens. Vous étiez, dit-on, avide de gloire, et jaloux de vous illustrer; mais pouviez-vous vous dissimuler que vous en auriez trouvé une plus pure, plus solide et moins dangereuse, en conservant la liberté et en concourant au bonheur de votre patrie. Avez-vous espéré de me persuader que vous avez goûté quelque bonheur, et trouvé une vie douce et heureuse dans les horreurs inséparables de la tyrannie? Je sais que votre ame était pétrie d'une implacabilité féroce; mais chaque retour sur vous-même, sur les périls dont vous étiez environné, vous frappait d'un mortel effroi, que tous vos flatteurs et vos satellites ne pouvaient parvenir à dissiper. Tous les jours, tous les instans de votre vie étaient pour vous aussi périlleux, que celui où vous fûtes envoyé à l'échafaud. Vous ne voyiez aucun vrai Français, dont le courage ne vous fit pâlir. Est-ce donc là cette vie tranquille et heureuse que vous vous applaudissez d'avoir préféré à une abdication aussi paisible que le fut la mienne?

ROBESPIERRE.

Les mêmes terreurs ne vous ont-elles pas suivi dans votre retraite?

SYLLA.

Quoique je me ſois très-bien trouvé d'avoir pris ce parti, je ne puis nier que je ne vivais pas dans ma campagne ſans craintes, ni ſans remords. C'eſt la triſte ſuite des grands forfaits. Leur ſouvenir nous pourſuit, lors même que nous échappons à leur châtiment; *le crime peut être heureux, mais jamais le criminel.* Il faut une ame ſaine pour aimer la retraite, et jouir de tous ſes charmes. Mais le calme, le repos, le bonheur même, quoique mêlangé, que j'y trouvai, ne ſont-ils pas infiniment préférables à votre vie agitée, à votre puiſſance précaire, et à la mort terrible qui vous attendait, et que vous devanciez par vos terreurs et vos angoiſſes? La vie d'un uſurpateur, celle ſur-tout d'un tyran, n'eſt qu'une longue agonie aux yeux de ceux qui ſavent pénétrer juſqu'aux fond de ſon ame, et qui ne ſe laiſſent pas éblouir par l'appareil dont il s'environne. Il craint tout, préciſément parce qu'il eſt craint de tout le monde. Vous êtes étonné d'entendre Sylla parler ainsi; mais ce n'eſt pas Sylla proſcripteur; c'eſt Sylla abdicateur. Si vous m'aviez imité, vous ſeriez peut-être encore au nombre des vivans.

ROBESPIERRE.

Aurais-je pu prévoir ma chûte? N'avais-je pas ſuivi pour me maintenir les maximes que Machiavel a données pour être les plus sûres, entre autres celle de ne jamais m'arrêter dans la carrière du ſang, que je m'étais tracée? Devais-je m'attendre à être abandonné, moi qui, fier d'une popularité vraiement coloſſale, avois entendu ſi ſouvent les cris flatteurs de *Robeſpierre ou la mort?*

SYLLA.

Machiavel, malgré le préjugé reçu, a plutôt enſeigné aux peuples à ſe préſerver de la tyrannie, qu'il n'a appris aux deſpotes à la conſolider. Le titre de ſon ouvrage vous a trompé, ainſi que tant d'autres. Une de vos maximes fondamentales, que vous crûtes avoir puiſé utilement pour vous dans ſon livre, était de faire tout pour vous ſeul: vous ne comptiez pour rien les perſonnes les plus affidées, dont vous vous ſerviez pour tromper les autres. Vous n'en avez jamais aimé aucune, et ne vous êtes jamais confié à elles, que pour le beſoin; vous cherchiez à les tromper à leur tour, comme le reſte des hommes; vous étiez prêt à les ſacrifier ſur le moindre ombrage, et pour la

moindre utilité. Vous jouant de la vie des hommes, qui vouliez-vous qui s'attachât sincérement à vous? Voulant tromper tout le monde, y avait-il quelqu'un qui pût se livrer à vous de bonne foi? Une fidélité désintéressée, est-ce de vous qu'on l'eût apprise? la méritiez-vous? l'espériez-vous? la pouvait-on pratiquer auprès de vous avec confiance et sécurité? Aurait-on pu demeurer long-tems dans votre intimité avec un cœur droit et sincère! N'était-on pas forcé de se montrer un scélérat à larges traits pour vous plaire? Etiez-vous assez dupe pour ne pas penser que tous les hommes seraient pour vous, comme vous étiez pour eux? Ceux qui vous ont abandonné n'ont fait que suivre vos leçons; que prendre pour principe de leur conduite, celui que vous regardiez comme étant le seul qui doit animer les hommes pervers; ceux-ci paraissaient avoir seuls quelque intérêt à vous soutenir. Mais vous devez savoir que *les méchans connaissent trop leurs semblables, pour ne pas les redouter d'autant plus, qu'ils les voyent devenus plus puissans. Il ne peut y avoir entre eux ni liaison solide, ni confiance mutuelle, ni amitié. Et s'ils ne succombent sous l'effort des gens de bien, ils finissent par s'entre-détruire eux-mêmes.* Ce fut ainsi que tomba le triumvirat que vous aviez formé. Et si Couthon, et vous, étiez parvenus à dominer seuls, et à écraser tous vos rivaux, principalement ceux des

deux comités de Sûreté-Générale et de Salut-Public, vous vous seriez fait l'un à l'autre une guerre implacable.

DIALOGUE XVIII.

CHRISTOPHE COLOMB, LAVOISIER.

COLOMB.

SALUT au Newton de la chymie. Si j'ai découvert un nouveau Continent, on m'a dit, immortel Lavoisier, que vous aviez découvert un Monde nouveau dans la physique, par vos admirables expériences.

LAVOISIER.

Salut au plus célèbre des voyageurs, à celui dont le génie et le courage ont agrandi pour nous l'Univers, et conquis à sa patrie un nouvel hémisphère. Faut-il, infortuné Colomb, que des fers aient été votre récompense ! Mais, hélas ! j'ai encore plus à me plaindre que vous de l'injustice et de l'ingratitude des hommes. Vous eûtes le tems d'assurer votre gloire, et vous aviez terminé votre grande découverte. J'ai été bien plus mal-

heureux. Je ne demandai à mes juges que quinze jours pour finir une expérience importante; et l'on m'envoya à l'échafaud, sans vouloir m'accorder un aussi court délai. « La République, dit un de ces juges * ignorans et féroces, n'a pas besoin de chymistes ».

COLOMB.

Je suis encore plus à plaindre que vous. On vous laissa du moins votre gloire; et moi, j'ai presque perdu celle que de longs et périlleux voyages semblaient devoir assurer incontestablement. N'est-ce pas une injustice criante, qu'un *Americ Vespuce* ait donné son nom à ce nouveau monde, que j'avais découvert long-tems avant lui?

LAVOISIER.

Ne devait-il pas recueillir le fruit d'avoir osé davantage?

COLOMB.

Quoi! je n'ai pas raison de me récrier contre l'injustice des hommes, qui ont souffert qu'A-

* Coffinhal, alors président du Tribunal révolutionnaire.

méric ait donné ſon nom à un pays qui devait porter le mien ?

LAVOISIER.

Vous aviez ouvert la voie pour y parvenir ; mais vous n'y étiez point arrivé. Toutes vos connaiſſances dans la marine, toute votre intrépidité dans la navigation, n'avaient pu vous conduire que jusqu'à un certain endroit, au-delà duquel vous ne vîtes plus rien.

COLOMB.

Tout le mérite n'appartient-il pas à l'inventeur ? Améric ne fit que perfectionner ma découverte.

LAVOISIER.

Pourquoi mettriez-vous les inventeurs au-deſſus de ceux qui perfectionnent ? .... Inventer eſt ſouvent l'effet du hazard ; perfectionner ne ſaurait être que l'ouvrage de la réflexion. Celui qui perfectionne ne crée-t-il pas à ſon tour ? Ne pourrait-on pas dire que les connaiſſances humaines tiennent les unes aux autres ; et que les hommes ne font que ſe les tranſmettre, pour ainſi dire, de main en main ? C'eſt une chaîne dont nous parcourons

ſucceſſivement les chaînons ; mais les deux bouts ſont cachés dans le ſein du grand être.

COLOMB.

Enſorte qu'à proprement parler, perſonne ne pourrait, ſelon vous, ſe dire inventeur en titre.

LAVOISIER.

Je ne ſerais pas trop éloigné de cette opinion. Je n'ignore pas cependant que notre orgueil ſe perſuade tout le contraire. On ſe dédommage de rester en chemin par la petite vanité d'avoir fait un pas de plus que ſes prédéceſſeurs : mais ſi l'on déduiſait ſur l'invention, l'exemple, les leçons, les doutes même et les erreurs de ceux qui ſont venus juſqu'à l'endroit d'où l'on part, on ſe trouverait ſouvent inventeur à bien peu de frais. Je n'aurais pas de peine à le prouver par vous-même.

COLOMB.

Je ne prétends pas vous le diſſimuler. Ce qu'on nomme aujourd'hui le *détroit de Gibraltar*, était autrefois, dit-on, les colonnes d'*Hercule*. Ce héros imaginait qu'il était impoſſible de paſſer outre. J'avais eu la même penſée, et commis la même

erreur, après avoir été plus loin que lui. Un autre m'a désabusé.

LAVOISIER.

Vour pensiez avoir marqué les limites ; c'est une faiblesse commune à tous les hommes : chacun plante des colonnes à sa manière.

COLOMB.

Ce langage est bien conforme à cette modestie, par laquelle, suivant le témoignage des ombres vos contemporaines, vous ajoutiez un nouvel éclat à vos grands talens et à vos vertus privées. La postérité ne vous contestera cependant jamais le titre d'inventeur, quoique l'on eût fait avant vous de grandes découvertes, qui préparaient les vôtres. Vous avez acquis assez de gloire, pour vous consoler de n'y avoir pas ajouté encore davantage par l'expérience que vous regtétez de n'avoir pu finir. Pour moi, rien ne peut me consoler d'avoir vu donner un autre nom que le mien au pays que j'avais découvert.

LAVOISIER.

Ce n'est pas l'intérêt de ma gloire, qui m'a fait tant regréter de n'avoir pu terminer mon expé-

rience ; c'eſt l'intérêt de la Science, qui eut fait de plus grands progrès. *Le véritable enthouſiaſme s'occupe plus de l'extenſion de l'art, que de la gloire perſonnelle. Tout artiſte, tout ſavant qui penſera différemment, ne brûlera pas de la flamme du génie, et ne parviendra jamais à reculer les bornes de l'eſprit humain.*

FIN

DU NOUVEAU DIALOGUE DES MORTS.

DIALOGUES DES VIVANTS.

DIALOGUE PREMIER.

NECKER, CALONNE *.

CALONNE.

J'AI pensé, monsieur, * * que notre disgrace commune nous rapprocherait, et vous ferait du moins recevoir ma visite sans peine. Ayant essuyé à-peu-près le même sort que vous, vous ne pouvez soupçonner que je vienne dans l'intention d'insulter à votre retraite.

* Calonne vivait encore à l'époque où l'on a composé ce Dialogue; sa visite à M. Necker est de pure fiction.

* * On conçoit que Calonne et Necker doivent se servir du mot *monsieur*, et non de celui de *citoyen*.

NECKER.

Votre visite, monsieur, me surprend; et je ne puis vous dissimuler que, sans vous prêter aucune intention perfide, ni même désobligeante, j'aurais mieux aimé que cette entrevue n'eût jamais lieu. Elle va bien donner à jaser au public. Peut-être on croira en France que *nous conspirons.*

CALONNE.

Nous ne sommes point ni l'un ni l'autre, sous le pouvoir de ces ombrageux comités de Salut-Public et de Sûreté-Générale, qui ne voyaient, ne rêvaient que conspirations, tandis qu'ils étaient les seuls, les vrais conspirateurs. On était suspect pour être *modéré*, suspect pour être *révolutionnaire*, suspect pour être *extra-révolutionnaire*, suspect encore pour être *citra-révolutionnaire*. Ah! que nous devons nous féliciter d'avoir échappé au fer de tant d'assassins, et d'être éloigné de ce sol brûlant qui dévore ses habitans. Nous aurions été dénoncés, proscrits, immolés sous l'une des mille dénominations qu'on a inventées sous le décemvirat de Robespierre, ou depuis son exécrable tyrannie. On nous eut qualifiés ou d'*Hébertistes*, ou de *Dantonistes*, ou de *fédéralistes*,

ou d'*indulgens*, (car on a fait aussi un crime de l'indulgence) ou de *Robespierristes*, ou de *terroristes*. Certes, si nous ne réussîmes ni l'un ni l'autre, à prévenir tant de maux par le rétablissement des finances, on n'a pas du moins de pareilles vexations à nous reprocher. Terreurs, supplices, destruction, ignorance, faim, misère, destruction générale, tels furent les grands moyens de ceux qui nous ont remplacés.

NECKER.

Je porte toujours la patrie dans mon cœur (car je dois regarder la France comme la mienne.) Combien n'ai-je pas gémi, lorsque tournant, du sein de ma retraite, mes regards vers elle, j'ai vu des monstres envoyés en missions faire la chasse aux hommes, comme un baron Allemand la fait à des sangliers. Ah! lorsque les Anglais soudoyaient, enivraient d'eau-de-vie, les sauvages, pour que ceux-ci leur apportassent des chevelures d'Américain; ces Sauvages, ces Anglais n'étaient pas du moins les représentans de ceux qu'ils égorgeaient. Lorsque, quelques siècles auparavant, les Espagnols, dans la conquête du Nouveau-Monde, dressèrent des dogues pour faire une chasse de Cannibales aux malheureux et doux Indiens; c'étaient des animaux, non des représentans d'un

grand peuple, qu'on employait à dévorer des hommes. Le despote Turc, en faisant expirer son semblable sous le bâton d'un Bacha, ou avec le cordon des muets, ne dit pas à sa victime : *Tu es libre.* Mais détournons nos regards de ces scènes d'horreurs. Retraçons-nous plutôt, et les exploits brillans, la gloire immortelle des armées Françaises, et cette foule de traits héroïques où l'on reconnaît cette nation, qui est encore, malgré ses bourreaux, le premier peuple de l'univers. Ici, c'est un *Desille* qui meurt martyr de l'humanité; là; je vois un *Simoneau* qui périt martyr de la loi. Que j'aime à me rappeller ce *Rolland* qui se donne la mort pour ne pas survivre à son épouse! cette femme sublime qui donne l'exemple du même dévouement pour suivre au tombeau le ministre *Clavière* son époux; et ce *Beaurepaire* qui se suicide pour n'être pas plus long-temps témoin de la lâcheté des habitans de Verdun; et ce *Loizerolles* qui se dévouant pour son fils, sauva ses jours, et lui donna ainsi deux fois la vie.

CALONNE.

Je porte, comme vous, la France dans mon cœur; et, quoique je me propose de me retirer pour toujours en Angleterre, je veux néanmoins faire aux Français l'hommage d'un travail pour l'amélioration

l'amélioration ou la reſtauration de leurs finances *.

NECKER.

Comment pouvez-vous vous flatter d'avoir trouvé des moyens pour cette amélioration, tandis qu'elles ont dépéri entre vos mains par vos prodigalités ruineuſes, lorſque vous étiez miniſtre des finances.

CALONNE.

J'aurais perdu ma place, et avec elle le pouvoir de faire le bien, ſi j'avais réſiſté aux demandes de la reine. Le tréſor royal a été diſſipé par ſes dépenſes inconſidérées, et non par moi.

NECKER.

Un miniſtre vertueux et rigide eut imité Turgot, et moi-même, ſi j'oſe me citer après lui. Il eut donné ſa démiſſion.

CALONNE.

De quoi ſert à l'état une vertu, qui, voulant

* Calonne a en effet laiſsé cet ouvrage à ſa mort.

être trop sévère, se met dans le cas de ne pouvoir être utile?

NECKER.

A la douleur d'être le complice de la dilapidation des finances, n'ajoutiez-vous pas alors celle de hâter de plus en plus leur ruine, et de rendre leur rétablissement absolument impossible?

CALONNE.

Si j'eusse été écouté, et qu'on eût suivi les plans que je proposai à l'assemblée des notables, j'aurais relevé les finances.

NECKER.

Vous n'eussiez fait qu'offrir une nouvelle proie à la prodigalité, si l'on eut adopté les impôts que vous proposiez.

CALONNE.

Vous n'avez pas été plus heureux.

NECKER.

J'ai arrêté ou prévenu bien des dépenses inu-

tiles. Je pensais comme Sully, que la plus grande ressource d'un état, est dans une sévère économie. J'eus le sort de Turgot, et fus disgracié comme lui. Mais j'emportais avec moi les regrets de la nation ; et vous savez que l'assemblée constituante et le roi m'écrivirent pour me presser de reprendre le timon des finances. Un tel exil, un tel rappel, mirent le comble à ma gloire. Elle ne fut jamais plus grande qu'en ce moment, si ce n'est peut-être lorsque précédemment j'avais fait accorder au peuple une représentation égale à celle des deux autres ordres.

CALONNE.

Ce trait est glorieux pour vous. Pourquoi ne pûtes vous seconder, ou même seulement suivre la nation dans sa marche. Alors vous eussiez du moins eu la gloire de guider la révolution, au lieu de n'avoir fait que céder à son torrent. Votre rappel fit également évanouir votre gloire. Car votre retour prouva votre impuissance à relever les finances. Vous jouissiez d'une immense popularité; et dans un moment aussi favorable, fort de l'opinion publique et de toute la puissance de la nation assemblée, vous ne présentâtes aucune grande vue, aucun plan réparateur, aucun de ces grands moyens, qu'on devait attendre de vous,

pour combler le goufre du déficit. Vous parûtes aussi nul dans une occasion précédente, et qui n'était pas moins heureuse pour un ministre qui aurait eu de plus vastes conceptions. Vous voyez que je parle de l'ouverture des Etats-Généraux. Vous ne trouvâtes de ressources que dans la formation d'un bureau de trésorerie, qui, sous l'autorité du roi, fixerait toujours les dépenses journalières, surveillerait toutes les dépenses, dirigerait enfin toute l'action du trésor public. Une faute très-grande de votre part ne fut-elle pas sur-tout de n'avoir pas proposé vous-même, ou du moins soutenu de toutes vos forces, la seule mesure qui put sauver l'état, malgré l'abus qu'on en a fait; je veux dire celle des assignats, bien supérieure à votre proposition de la contribution patriotique du quart des revenus, ou à votre autre projet de changer la caisse d'escompte en banque nationale; avouez que vous ne connûtes guères que la ressource ruineuse des emprunts publics.

NECKER.

J'ai toujours regardé la morale comme la base de la politique; et je prévoyais l'immense et étrange émission qu'on ferait des assignats.

CALONNE.

N'y a-t-il pas des circonstances impérieuses, où il faut tout hasarder pour sauver la chose publique? Il fallait appuyer cette mesure unique, nécessaire, de tout votre pouvoir, de tout ce crédit immense, de cette confiance dont vous jouissiez, et avec laquelle seule vous aviez soutenu quelque tems l'état, où il vous fallait indiquer des moyens meilleurs et plus sûrs. Vous fûtes dans des circonstances très-difficiles; mais c'est alors que le génie déploie toute sa puissance.

NECKER.

Cette conversation devient trop personnelle, et se terminerait peut-être par des reproches respectifs et mêlés d'amertume. Finissons-la par cette réflexion générale et vraie, également applicable aux gouvernemens et aux individus : *C'est pour ne pas assez calculer la suite des premiers écarts, qu'on se trouve tout-à-coup entraîné d'une manière devenue irrésistible vers un renversement et une ruine totale.*

DIALOGUE II.

LE CARDINAL MAURI, LE GRAND-MAITRE DE L'ORDRE DE MALTHE.

LE GRAND-MAITRE.

Nous voilà donc, mon cher Cardinal, dépouillés l'un et l'autre de nos dignités. Mais quelle différence de votre destinée à la mienne! La fortune, en vous élevant si haut, semblait en quelque sorte vous dire, qu'elle pouvait défaire un jour l'ouvrage de ses mains, et précipiter du haut de sa roue celui qu'elle y avait fait parvenir. Vous étiez d'ailleurs dans le centre des tempêtes révolutionnaires, qui ont agité, bouleversé votre patrie. Mais moi, souverain de Malthe, et Grand-maître du premier ordre de l'Univers, aurais je dû jamais m'attendre à redevenir un simple particulier? Et ne conviendrez-vous pas que c'est une des plus étranges vicissitudes humaines, et que mon sort est plus cruel que le vôtre.

MAURI.

C'eſt un grand problême de ſavoir s'il eſt plus douloureux d'avoir conſtamment joui de grands biens et de grands honneurs, et d'en être tout-à coup privé; ou de n'avoir obtenu ces biens et ces honneurs que lentement, après beaucoup de peines et de travaux, et de les perdre lorſqu'à peine on a eu le tems d'en jouir.

LE GRAND-MAITRE.

Il vous reſte de grandes eſpérances. Vous allez briller au prochain Conclave, et peut être parviendrez-vous, comme Urbain IV, à la première dignité de l'égliſe. La fortune paraît même ne vous avoir abandonné un moment, que pour vous élever encore plus haut. Si Rome n'eut éprouvé la révolution qui vous a forcé de quitter cette capitale, il eſt à préſumer que votre carrière ſe ſerait bornée au cardinalat. Mais les armées impériales ont reconquis Rome; et il paraît que les rois, ſi ingrats envers moi, ſeront plus reconnaiſſans envers vous, et vous mettront à la place de Pie VI. Ils ſe diſputent au contraire mes dépouilles, et déjà l'Empereur des Ruſſies a pris le titre de Grand-Maître de l'ordre de Malthe.

MAURI.

Ce n'eſt pas une des moindres ſingularités et viciſſitudes, dont ce ſiècle ſoit témoin. Un empereur ſchiſmatique devient le chef d'un ordre de la religion romaine; les Turcs ſont unis avec les Ruſſes. Les rois de l'Europe n'ont pour appui que les barbares du Nord et les eſclaves de l'Orient. D'autres rois ſont liés d'intérêt avec cette même république qu'ils avaient tant menacée. La Révolution Françaiſe a preſque diſparu de l'Italie, et s'affermit ſur les bords du Nil. L'Angleterre a achevé d'uſurper l'empire des mers, et n'a peut-être jamais plus été ſur le point, non-ſeulement de le perdre, mais encore de ſe voir enlever toute ſa puiſſance et tout ſon commerce par les ſuites de la révolution d'Egypte. Bonaparte, naguères ſimple officier du génie, parvient, dans un court eſpace de tems, et avant l'âge de 33 ans, à vaincre les meilleurs généraux de l'empire, à conquérir une des plus grandes provinces Ottomanes, et devient premier conſul de France. Je pourrais étendre bien davantage ces réflexions, et vous rappeler tant de réputations éclipſées, d'autres élevées à leur place, tant de partis tour-à-tour vainqueurs et vaincus; Pie VI allant mourir en France; les Bourbons errans de contrées en

contrées ; le roi de Naples fugitif et remis ensuite sur son trône, tandis que le roi de Sardaigne fugitif pour la même cause, voit ses protecteurs s'opposer à son rétablissement. L'un s'est soutenu et l'autre a succombé quoique ayant embrassé le même parti.... Mais je m'arrête ; et, en vous présentant tous ces grands exemples de l'inconstance du sort, je n'ai voulu que vous inspirer le courage de supporter le vôtre avec plus de fermeté.

LE GRAND-MAITRE.

Je ne suis point étonné de votre constance dans les revers. Elle provient de ce courage, de cette énergie, dont vous donnâtes tant de preuves dans les premiers orages de la Révolution Française ; et je n'ai pas oublié ce trait qui prouva tant votre fermeté et présence d'esprit, lorsqu'entouré d'une populace furieuse, qui voulait vous suspendre au fatal réverbère, vous sûtes la calmer et même obtenir ses applaudissemens par ce mot si heureux et si profond : *Eh ! messieurs, quand vous aurez mis mon corps à la place d'un reverbère, y verrez-vous plus clair ?* Quelques regrets que me causent mes revers, je ne puis qu'applaudir à l'élévation qui attend l'homme, qui de simple

fils d'artisan * devînt sous les rois un académicien célèbre, et fut à la tribune nationale le digne rival de Mirabeau, et le nouvel Eschine qu'eut à combattre ce nouveau Démosthène.

MAURI.

La même fortune qui me laisse les grandes espérances que vous voulez bien me faire entrevoir, peut me les ravir soudainement; et je puis, avec un grand titre **, n'être réellement qu'un particulier sans état et sans bien. Le moindre évènement peut vous replacer à votre rang. Peut-être les rois ont-ils trouvé que vous aviez un peu molli et tergiversé à leur égard, lors de la reddition et capitulation de Malthe. On ne commande ordinairement à sa destinée que *par un grand parti pris et soutenu avec un grand caractère, et quelquefois même encore un enchaînement imprévu de circonstances vient alors tromper nos espérances. L'homme*

---

* L'abbé Mauri était fils d'un cordonnier, ainsi que le pape Urbain VI. Cette naissance obscure ne fait que donner un nouvel éclat au mérite personnel de l'abbé Mauri, qu'on ne peut lui contester même en n'adoptant pas ses principes politiques.

** Le titre de Cardinal.

toujours ignorant de sa destinée, marche dans des ténèbres coutinuelles. Une maxime seule peut adoucir son sort. C'est de s'attendre à tout, d'être prêt à tout.

DIALOGUE III.

PITT, FOX.

FOX.

JE ne sais, mylord, quel est votre but, en desirant un entretien avec moi. Avez-vous cru me détacher du parti de l'Opposition, et d'un *Wigh* faire un *Tory?*

PITT.

Tant pis pour vous, si je ne réussis pas à vous persuader une aussi généreuse démarche. Doit-il y avoir un parti de l'opposition, quand nous avons à soutenir une guerre d'extermination contre la France? Prenez, il en est tems, les sentimens et l'ame d'un Anglais.

FOX.

Toûs les honorables membres de l'Oppoſition ne ſe ſont-ils pas, ainſi que moi, réduits au ſilence, ou plutôt ne ſe ſont-ils pas ralliés à la cauſe commune, quand véritablement il s'agit des intérêts de notre patrie; je veux dire, quand les Français ſe ſont portés en Irlande? Mais cet acte de dévouement ne nous eût pas été néceſſaire, ſi, au lieu de développer contre les habitans d'un des trois royaumes le même ſyſtême de rigueur et d'oppreſſion qui nous a enlevé les Etats-Unis de l'Amérique, vous les aviez traités avec ménagement, et ſans chercher à leur ravir toutes leurs prérogatives. Quant à la guerre contre la France, je la regarde comme devant être tôt ou tard funeſte à l'Angleterre. La choſe n'eſt pas douteuſe, ſi nous ſuccombons: et ſi nous avons le deſſus, la France emportera avec elle la liberté de l'univers. Vous aurez appris aux deſpotes à faire une coalition éternelle contre tous les peuples qui voudront ſecouer leurs chaînes. Le peu d'indépendance réelle qui reſte à ma patrie, achevera de s'évanouir ſous le fatal aſcendant d'un miniſtère enorgueilli d'un pareil ſuccès, et déjà ſi fier d'avoir courbé l'Irlande ſous ſon joug, de-là régir impunément avec un ſceptre de fer, d'y avoir déployé les vengeances

royales dans toute leur fureur, d'avoir ravi peut-être pour jamais l'Italie à la liberté, et d'avoir rendu celle de la Hollande incertaine et chancelante.

PITT.

Quel Anglais pourrait ne pas se glorifier du degré inespéré de puissance commerciale et maritime, auquel je vais élever l'Angleterre? Peut-être vous n'avez pas entrevu dans toute son étendue, dans toute sa grandeur, le vaste plan que j'ai conçu. Je suis trop sûr du succès pour craindre de vous le développer; et votre ame est trop noble, trop loyale pour en abuser au préjudice de la patrie.

FOX.

Je n'ignore pas que votre vaste plan, votre secret bien connu est d'anéantir par la désorganisation le commerce et la marine de la France, de bouleverser aussi ses Colonies par la désorganisation, de désorganiser l'Amérique du nord, de détacher les possessions qui sont demeurées à l'Espagne et celles qu'elle a cédées à la France, de leurs métropoles, de vous emparer de leur commerce, de vous saisir de celui de la Hollande, et de chasser les Français de l'Asie. Je sais que l'Angleterre a des flottes nombreuses; qu'elle a des forteresses redoutables dans toutes les parties du monde; que Gibraltar,

la Martinique, le cap de Bonne-Espérance, l'île de Ceylan, et tant d'autres places semblent lui assurer la domination de l'océan Européen, de l'océan Américain, de l'océan Atlantique, de l'océan Indien; que des milliers de bâtimens apportent en tribut à la Tamise les richesses des deux Indes et celles de l'Asie; qu'il ne lui manque que de rayer la France du nombre des puissances maritimes, comme elle en a rayé du *moins* momentanément la Hollande. Mais ce tableau éblouissant ne peut m'en imposer. Si les particuliers sont riches, le gouvernement n'en a *pas* moins déjà été réduit aux derniers expédiens. Le poids de la dette national ne s'en est *pas moins* aggravé d'une manière effrayante. Si vous succombez, l'Angleterre verra tomber sur elle tout tout le fardeau de cette longue et sanglante lutte; et si vos vastes projets continuent à se réaliser, pouvez-vous ignorer et vous dissimuler combien un tel excès de puissance armera, réunira contre nous de haines et de rivalités? Ne risquons-nous pas de payer cher un jour la prépondérance que vous accoutumez la Russie à prendre en Europe?

PITT.

L'homme d'état cherche à saisir tous les avantages des circonstances qui s'offrent à lui, et ne

néglige pas un agrandiſſement certain pour des dangers qui peuvent ne ſe réaliſer jamais.

FOX.

Le véritable homme d'état eſt celui qui lit dans l'avenir, et qui, par ſa prévoyance, écarte les pétils les plus éloignés.

PITT.

Me conteſteriez-vous d'avoir tout le génie de ma place ?

FOX.

Je ne vois en vous que le génie du mal, et ſurtout le génie de la corruption. Vous vous montrez le digne héritier du lord *Chatam* votre père, qui ſe vantait de tenir dans ſon porte-feuille le tarif de toutes les voix du parlement. A l'art de corrompre, vous joignez la maxime de Louis XI : *Diviſer pour régner.* Et cependant on n'a jamais donné du génie à ce monarque. Il m'a toujours paru qu'il ne vous avait pas fallu de grands efforts pour ſemer les guinées à profuſion, et pour diviſer, déſorganiſer des états déjà en proie à la diviſion et à la déſorganiſation par leurs commotions inteſtines. Je trouve ſur-tout

que vous avez méconnu jusqu'à ce jour cette maxime fondamentale et certaine, qu'*un gouvernement n'est jamais plus près de sa chûte, que lorsqu'il ne sait pas mettre lui-même des bornes à sa cupide ambition, et qu'il allume les haines et les jaloufies des autres gouvernemens. C'est l'excès même de sa grandeur, et l'orgueil de ses prétentions, qui assurent et précipitent sa décadence.*

DIALOGUE IV.

UNE EX-RELIGIEUSE, UN ANCIEN DIRECTEUR.

L'EX-DIRECTEUR.

Non, madame, vous n'avez pas pu quitter votre Couvent. Vos raisons sont mauvaises; je veux vous ramener à la vérité. Vous ne voyez donc pas que les membres de l'assemblée nationale sont des impies, des profanateurs, des athées, et qu'ils veulent détruire *la religion de nos pères.* Mais comme vous avez reçu une éducation plus soignée que ne l'est communément celle des personnes de votre sexe, et que la lecture et la méditation

ditation ont été, même au Couvent, vos passions favorites, il me sera plus facile de vous tirer de l'erreur et de l'égarement où vous êtes tombée. L'ignorance et la médiocrité sont indociles; le talent et le vrai savoir cédent toujours à la raison et à la vérité. Je viens pour vous ôter du chemin de la perdition, et je n'aurais pas de peine à vous convaincre.

L'EX-RELIGIEUSE.

Je pense bien différemment, monsieur. Je crois être, au contraire, dans la bonne voie, dans celle du bonheur et de la vérité; je crois que j'ai pu quitter mon Couvent : je vais plus loin; je suis convaincue que j'ai dû le quitter. J'ose aussi penser que vous n'accuseriez pas l'assemblée nationale d'impiété, si elle vous avait laissé votre prieuré.

L'EX-DIRECTEUR.

Ma sœur, votre sortie nous désole, et compromet nos intérêts.

L'EX-RELIGIEUSE.

Ce n'est donc point la charité qui vous fait tenir

ce langage, mais l'intérêt. Ce vil mobile des grandes passions vous irrite contre l'assemblée, et en même-temps vous fait craindre qu'en rentrant dans ma famille, je ne vous sois à charge. Voilà la source de votre zèle et des persécutions que vous me suscitez.

L'EX-DIRECTEUR.

Madame, vous vous êtes laissée séduire par des illusions visibles, suggérées par quelques faux amis, que la philosophie moderne a gâtés.

L'EX-RELIGIEUSE.

La philosophie ne consiste aujourd'hui, comme autrefois, que dans l'amour de la sagesse et la recherche de la vérité. Vous ne devez pas plus à son égard confondre l'abus avec la chose, que vous ne voudriez que l'on confondit la religion avec l'abus qu'on en a fait, en changeant en un fanatisme atroce une religion toute d'amour et de charité, et en substituant des maximes persécutrices, incompatibles avec l'ordre social et impraticables pour l'humanité, à ses préceptes si purs, si doux, si consolans et si sublimes.

L'EX-DIRECTEUR.

Madame, si vous voulez m'écouter, je vais vous prouver par l'Ecriture, la tradition et la raison, que vous n'avez pas pu quitter votre Couvent. Les vœux sont autorisés par l'ancien et le nouveau testament.

L'EX-RELIGIEUSE.

Je pourrais vous combattre avec des armes plus élevées, celle qu'une philosophie éclairée me fournirait; mais je veux bien parler la même langue que vous, et vous battre avec vos propres armes. Dans cet ancien testament que vous vous complaisez à citer, il ne s'agit point de clôture, de chasteté, de pauvreté, d'obéissance.

L'EX-DIRECTEUR.

Vous n'oserez du moins me soutenir que le nouveau testament n'autorise pas les vœux de religion. Saint-Paul ne parle-t-il pas des veuves qui avaient fait vœu de continence?

L'EX-RELIGIEUSE.

Vous avez pu trouver cela dans quelque grave

commentateur. Mais assurément ce grand apôtre n'en dit pas un mot. Il s'explique formellement d'une manière bien opposée; car, il dit: J'aime mieux que les jeunes veuves se remarient, et qu'elles ayent des enfans.

L'EX-DIRECTEUR.

Puisqu'il ne faut vous parler que des vœux de religion, consultez, madame, la tradition; vous y verrez que l'église a admis les vœux dans tous les siècles.

L'EX-RELIGIEUSE.

Etes-vous bien sûr de votre fait?

L'EX-DIRECTEUR.

Quoi! madame, vous voulez me contester que l'église ait admis les vœux dans tous les siècles.

L'EX-RELIGIEUSE.

Oui, monsieur. Nous autres filles; je le sais, nous avons été long-temps subjuguées par le despotisme sacerdotal. Mais lisez bien l'histoire de

l'églife; et citez moi un feul exemple de vœu de religion dans le premier fiècle, dans le fecond, dans le troifième, et jufques vers la fin du quatrième. Les vœux ne commencèrent à être impofés aux filles que vers la fin du quatrième fiècle. Les vierges affectèrent alors un habit particulier, une tunique brune, un manteau noir, fuivant Saint-Jérôme. Plufieurs cependant préféraient des couleurs plus gaies. Malgré fa confécration, on vivoit comme moi dans le monde, au fein de fa famille. Jufques à Saint-Ambroife, à peine trouve-t-on des religieufes fous la direction d'une fupérieure. Encore ne connaiffait-on pas la clôture. Comme les autres ufages, elle s'eft introduite infenfiblement et par degrés. Saint-Céfaire d'Arles eft le premier qui, au fixième fiècle, ait imaginé de nous enfermer, par piété, entre quatre murailles.

L'EX-DIRECTEUR.

Si vous pouvez quitter votre Couvent, vous pouvez donc rendre vos vœux nuls. Or, fi les religieufes peuvent rendre leurs vœux nuls, qui les empêchera de fe remarier, de renoncer au vœu de virginité?

L'EX-RELIGIEUSE.

Déjà depuis long-tems je ſentais au fond de mon cœur que j'avais été beaucoup trop docile aux conſeils de mes parens et aux inſinuations de mes ſupérieures, lorſqu'à ſeize ans j'avais juré d'être toute ma vie chaſte, pauvre et ſoumiſe. Il me ſemblait que la virginité, qui ne faiſait de bien à perſonne, et qui était contraire à l'ordre ſocial en diminuant la propagation, et en privant la patrie d'autant de citoyens, ne pouvait être une vertu; que l'Etre-Suprême, auquel j'avais fait hommage de ma virginité, étant par ſa nature le créateur univerſel, ne me ſaurait pas un grand gré de demeurer une créature ſtérile. Autant, me diſais-je, aurait-il valu qu'il ne m'eût pas doué d'une volonté, puiſque je me ſuis engagée à ne jamais ſuivre que celle des autres. N'eſt-ce pas rejeter le plus beau don du ciel, celui de la raiſon que de renoncer à s'en ſervir?

Il en était de même à mes yeux du vœu de pauvreté. Si Dieu eſt le conſolateur des pauvres, n'eſt-il pas auſſi la ſource de toutes les richeſſes? Quel mérite y a-t-il à refuſer ce qu'il envoie, et à s'interdire la plus heureuſe faculté, celle de ſecourir la misère. La vertu n'eſt que la bienfaiſance, *de même que la bienfaiſance, de même que la religion n'eſt que la charité.*

Cependant la faute était faite. Je ne pouvais plus paraître m'en repentir ſans me couvrir de honte, et m'expoſer à des dangers. A force d'impoſer ſilence à ma raiſon, à mon cœur et à mes ſens, j'étais parvenue à cette nullité phyſique et morale, qui forme, diſait-on, la perfection de l'état monaſtique, lorſqu'un décret inattendu a briſé les cages de fer où de pauvres colombes gémiſſaient. Nous avons toutes pris notre eſſor, les unes en traînant l'aîle, les autres en plânant avec joie dans la région de la liberté. Pour moi, j'ai dirigé mon vol dans l'ancien asyle de mon enfance, eſpérant voir partager à mes parens le plaiſir que j'éprouvais à me réunir avec eux. Mais je n'ai pas tardé à m'appercevoir que mes ſœurs et vous, regardiez mon retour au monde comme un évènement malheureux. Cet accident vous contrariait d'autant plus, qu'il vous ſemblait que j'arrivaſſe tout exprès, pour prendre part à la ſucceſſion d'une mère qui venait de mourir, et recueillir bientôt celle d'un père octogénaire, qui deſcend au tombeau. Vous avez tous pouſſé l'injuſtice juſqu'à murmurer des soins que je rends à ce vénérable vieillard. Il vous ſemble qu'il ne m'eſt pas permis de lui montrer la tendreſſe d'une fille, et d'adoucir le court trajet qui lui reſte à faire. Cependant touché de mes aſſiduités et des larmes que je m'efforce envain de lui dérober, ce

bon père me dit chaque jour d'une voix éteinte : Hélas ! je le vois, je n'avais qu'une fille, et je l'ai sacrifiée; les autres ne sont pas mes enfants et ne veulent être que mes héritiers *.

Aujourd'hui un citoyen, jeune, bien élevé, qui a fait ses preuves de courage et d'intelligence, se présente, et semble attacher son bonheur à l'espoir d'obtenir ma main. Mes sœurs et vous m'environnez de vieilles dévotes et de tristes cagotes; celles-ci me disent du ton le plus doucereux que les lois humaines ne peuvent rompre l'engagement que j'ai contracté avec le ciel. Vous vous écriez : malheur à celle qui se dégraderait jusqu'à devenir la femme d'un homme, après avoir été l'épouse d'un Dieu ! j'avoue que je n'ai pas la vanité de croire que Dieu ait daigné associer à sa gloire une créature aussi chétive que moi, ni qu'il regardera comme une infidélité l'union que je contracterai avec un être dont l'existence est plus rapprochée de la mienne. Il me semble que si mes sermens, sans être profitables à la divinité, ne nuisent qu'à moi, c'est une folie de leur sacrifier le bonheur de deux individus, qui en feront de plus conformes aux loix divines et humaines. Dieu n'a pu agréer des sermens opposés à la loi qu'il a gravée dans tous

* Ce passage et le suivant sont empruntés du *Spectateur Français*, déjà par nous cité.

les cœurs ſenſibles et purs : je crois que nous devons aimer le mortel qui eſt digne de notre amour, et communiquer à d'autres la vie que nous avons reçue. La ſtérilité n'eſt un bien que chez les méchans ; il faut qu'ils meurent tout entiers, et que les bons ſe ſurvivent dans leur poſtérité.

L'EX-DIRECTEUR.

Madame, il n'y a pas de ſalut à eſpérer pour vous. Hélas ! vous êtes évidemment coupable d'apoſtaſie ; vous êtes hérétique, ſchiſmatique et athée.

L'EX-RELIGIEUSE.

Quand on a recours aux injures, on prouve ſa faibleſſe, et on montre par-là qu'on n'a plus de bonnes raiſons à donner. On ne peut être à-la-fois hérétique et athée ; et vos épithètes ſe contrediſent et ſe démentent elles-mêmes.

L'EX-DIRECTEUR.

Je pleure ſur votre ſort, et ne trouve dans vos allégations ni ſolidité, ni vérité.

L'EX-RELIGIEUSE.

Mon ſort ſerait plus digne de pitié, ſi j'étais

restée dans mon couvent. Ces prétendus asyles de la paix et de la piété sont un foyer de discordes intestines, de haines, de préventions, de jalousies, de persécutions, tantôt sourdes, tantôt éclatantes. C'est un véritable enfer anticipé, sur la porte duquel est écrite cette terrible devise du désespoir: *ici pour jamais.* Les religieuses, ainsi que les moines, ne connaissent ni l'amitié, ni la pitié, ni aucune douce affection de la nature. Implacables dans leurs animosités, ils semblent vouloir se venger sur leurs victimes de tout ce que leur fait souffrir l'affreuse perspective d'être enchaînés jusqu'à leur mort au joug qu'ils voudraient, et qu'ils n'osent briser. Si vous n'avez pu répondre à mes raisons, vous le pourrez encore moins au fait que je vais vous citer, et que je vous défie de me nier.

Catherine Oursin, religieuse professe de la troisième communauté de la Visitation de Paris, fut trouvée, lors de l'inventaire des officiers municipaux de la ville de Loudun, enfermée sous prétexte de folie, seule, dans une chambre, située au bout de Saint-Laurent, c'est-à-dire du jardin. Quelle fut la surprise de ces officiers, lorsqu'il fallut se coucher sur le ventre pour lui parler par une trappe destinée à recevoir la nourriture. Ils firent faire, sur-le-champ, une ouverture, et trouvèrent dans un cachot une pauvre

misérable, âgée de quatre-vingt-un ans, qui réunissait à elle seule plus d'esprit et de jugement que toutes les religieuses ensemble. Elle racontait tous les maux qu'elle avait essuyés depuis sa captivite. Elle ne voyait le jour qu'à travers une petite lucarne. Elle avait dans sa chambre une échelle de corde, haute de huit pieds, où il fallait qu'elle montât pour respirer un peu d'air. Depuis trente-cinq ans, elle n'avait point eu de chaise. Elle en avait tellement perdu l'usage, qu'elle a eu bien de la peine à se tenir sur celle qu'on lui a présentée. Elle était presque toute nue; ses haillons étaient de toile teinte, et sa chemise de grosse toile de paillasse presque pourrie, et tombant en lambeaux. Quand on lui donna le décret concernant les religieuses, et sur-tout celui qui ferme les noviçiats, la joie se peignit sur son front; elle le lut sans lunettes. Il semble que Dieu lui avait accordé des graces spéciales dans sa misère, et une force de corps, un courage d'esprit, aussi extraordinaires que ses longues et incroyables souffrances. Aussitôt qu'elle eût fini de lire, elle éleva les mains au ciel, bénit Dieu de l'ouvrage que l'assemblée avait fait, et dit: que quand elle n'aurait opéré que ce seul bien, il serait inappréciable. « Je descendrai, ajouta-t-elle, au tombeau avec la douce consolation de savoir que » les fers des malheureux sont brisés ». Sous pré-

texte de folie personne ne lui parlait. Depuis sa captivité, elle n'avait point vu de feu dans les hivers les plus rigoureux.

Combien de forfaits de ce genre ont éclaté de temps en temps, malgré les précautions les mieux prises pour les dérober à la connaissance publique !

L'EX-DIRECTEUR.

Ainsi vous êtes charmée de l'anéantissement des Couvents ?

L'EX-RELIGIEUSE.

Vous le seriez comme moi, si leur direction et votre prieuré ne les avaient rendu infiniment plus lucratif pour vous, que la part que vous avez eu dans la succession de ma mère, ou celle que vous attendez de mon père. Ah ! croyez-vous que les chrétiens, sous les verroux, soient plus saints que ceux qui ont la clef de la liberté ? Quel malheur quand il n'y aurait plus de religieuses au monde, ni d'antropophages dans le Monomotapa ! J'ai franchi le seuil de mon monastère sous l'égide de la loi. Ma conscience me dit que Dieu n'exige pas que je demeure toute ma vie dans une prison ; mais seulement que je fasse un usage légitime de ma liberté. Je n'avais pas la paix de l'ame dans mon cloître.

Je l'ai quitté; je m'en félicité. *La tyrannie produit l'indépendance; et si le parjure est un devoir quand on a promis le crime, il n'est pas moins légitime quand on a juré l'observation d'une loi oppressive et barbare.*

DIALOGUE IV.

UN EX-CONSTITUANT, UN EX-PRÉSIDENT *du Parlement*, UN EX-MINISTRE, UN EX-NOBLE, *et un ci-devant* ÉVÊQUE, *émigrés.*

L'EX-CONSTITUANT.

COMME les évènemens changent nos destinées! qui m'eût dit, lorsque président la plus auguste des assemblées, je voyais toutes les dignités s'humilier devant moi, et un grand monarque placé sur la même ligne, écouter dans le silence du respect les conseils que je lui adressais, que moi, qui me croyais un des bienfaiteurs du peuple, je serais un jour dénoncé, envisagé comme un de ses ennemis; que moi, qui me vantais d'avoir donné la liberté à mon pays, je perdrais sitôt la

mienne; que moi, qui me flattais d'avoir ramené tous les Français à une parfaite égalité, je verrais le plus humble mercenaire qui erre librement s'estimer avec raison plus que moi, et qu'il faudrait me bannir moi-même de ma patrie, pour ne pas aller à l'échafaud, après avoir langui dans une prison, ou pour n'être pas déporté sur une île déserte, privé de la vue de mes enfans, qui maudiront la funeste célébrité de leur père? Dans ma présomptueuse assurance, je croyais imprimer l'immortalité aux rêves de mes émules en législation; un soufle les a dissipés. Ce n'a pas été le monarque dont je redoutais les souvenirs, qui a détruit mon ouvrage. C'est ce même peuple qui en paraissait si enivré. Il nous accuse tous d'avoir trahi sa confiance, d'avoir immolé une partie de ses droits; il a resaisi son pouvoir, pour nous en écraser. Ce trône que nous avions abaissé, s'est enfoncé dans une abîme, où il a disparu pour jamais, et nous a entraînés avec lui.

Qu'avions-nous fait cependant, si ce n'est de céder au vœu de la multitude? Tous les ordres de l'état ne demandaient-ils pas des réformes? Tous les cahiers d'où émanaient nos pouvoirs ne les prescrivaient-ils pas? Les courtisans, jaloux du pouvoir des ministres, ne s'éloignèrent-ils pas eux mêmes de la cour, pour humilier les dispensateurs des graces? Poussés par le torrent des opi-

nions, étions-nous les maîtres de nous arrêter où nous voulions? Quel était parmi nous le génie assez imposant pour commander à une assemblée agitée de passions rivales et d'intérêts divers, et lui dire : Tu iras jusques-là, et tu ne passeras pas cette limite. Tandis que quelques-uns d'entre nous étaient accusés d'audace et de témérité, d'autres se voyaient dénoncés comme des lâches ou des traîtres. Nous marchions entre deux écueils si rapprochés, que la sagesse humaine ne pouvait éviter de s'y briser. Nous avons fait bien des fautes; mais ce n'est pas pour elles que nous sommes punis. Nous sommes frappés par une vengeance aveugle, qui subira peut-être un jour la même destinée *.

Insensés que nous étions! nous avons attiré la foudre sur nos têtes. Je vous le déclare avec sincérité. Ce n'est pas contre l'autorité qui nous a persécutés, que se dirigent ma haine et mes ressentiments. Peut-être la Convention a-t-elle eu des idées plus grandes que les nôtres. L'édifice que nous avions élevé était renversé, lorsqu'elle a paru investie de son pouvoir immense. Entourée

* Ce passage et le suivant sont un des trois ou quatre endroits que nous avons déjà dit avoir tiré du *Spectateur Français*.

de factions et de dangers, elle s'eſt vue contrainte de recourir aux moyens les plus énergiques pour faire triompher ſon ſyſtême. Tout le poids de ma haine tombe ſur cette légiſlature à laquelle nous avons donné la vie, et qui s'eſt hâtée de déchirer les auteurs de ſes jours. Elle a déjà été punie de ſon ingratitude. La plupart de ſes membres, diſperſés ou noyés dans leur ſang, expient leurs torts envers nous. Les autres frappés de terreur cherchent à ſe faire oublier; ils traînent leur nullité et leurs remords dans la ſolitude et l'obſcurité. Vous êtes du nombre de ceux qui ont eu à ſe plaindre de nos réformes, de nos deſtructions. ma deſtinée vous a vengés.

L'EX-PRÉSIDENT *du parlement*.

Vous et vos collègues avez attiré ſur la France de grands déſaſtres, en faiſant trop, ou en ne faiſant pas aſſez. Vous avez mis le trône en oppoſition avec le peuple; il fallait, ou le renverſer, ou l'unir à la félicité publique. Vous avez voulu conſolider une monarchie, et vous avez commencé par ébranler le monarque. Il valait bien mieux fonder une république; vous auriez du moins l'honneur d'une grande penſée. Vous êtes ſous tous les rapports infiniment moins à plaindre que moi, et mes collègues. Je m'arrête ſur le préſent,

présent, et n'ose sonder l'avenir. Nous avons presque tous été, ou conduits dans des prisons, traînés à l'échafaud, ou forcés de fuir notre patrie. Les états-généraux nous sont cependant principalement redevables de leur existence. N'est-ce pas nous qui les demandâmes à grands cris?

L'EX-NOBLE.

Ce fut une de vos plus grandes fautes. Les parlemens ont eux-mêmes amené leur chûte, et causé celle des autres ordres de l'état. Le peuple ne vous devait rien que du mépris et de la haine. Pouvez-vous vous dissimuler que, depuis le jour que vous avez été tirés du néant où Louis XV et Maupeou vous avaient plongés, vous n'avez jamais cherché à justifier l'idée que la France avait conçue de votre résurrection; que, plus animés du desir d'humilier vos rivaux que de vous créer des admirateurs, vous vous êtes attachés à faire parade de votre force, et jamais de votre justice. Avez-vous jamais protégé le peuple, dont vous vous disiez les protecteurs? L'innocence et le malheur combattaient-ils devant votre tribunal à armes égales contre le crédit et la richesse? Les nobles, les grands, le clergé, n'étaient-ils pas accablés de tout le poids de votre orgueil? Lorsque vous déployiez le plus d'énergie contre l'autorité royale,

ne s'agiſſait-il pas toujours plus de vos privilèges, que des intérêts des autres corps, ou de ceux de la multitude? Les juges les plus ſurchargés d'affaires n'étaient-ils pas ceux dont l'iniquité était la plus connue, la plus expéditive, et la plus audacieuſe? N'ai-je pas vu le pupile ſuccomber avec la loi qu'il invoquait en vain contre deux magiſtrats qui l'ont dépouillé de ſon bien, et oſé dire qu'ils avaient ſupprimé les pièces juſtificatives du compte qu'ils lui rendaient? Ah! ſi je vous rappelais toutes les cauſes où le bon droit a été ſacrifié à l'intrigue, à l'opulence, à la ſéduction, vous avoueriez que vous expiez juſtement les fautes de la magiſtrature. Elle ne pouvait ſe ſoutenir que par la juſtice; et au lieu de s'appuyer ſur cette colonne inébranlable, qui faiſait ſa force et ſa ſplendeur, elle s'eſt repoſée avec orgueil ſur le ſentiment de ſa puiſſance. Elle a dédaigné de ſe concilier l'opinion publique, et l'opinion publique l'a renverſée d'un ſeul ſouffle. Mais la nobleſſe n'avait pas les mêmes reproches à ſe faire. Elle verſait dans les combats ſon ſang pour la patrie; et ſon anéantiſſement a été le prix de ſes ſervices et de ceux de ſes ancêtres. Le clergé poſſédait d'immenſes richeſſes. Je conçois que les beſoins de l'état en demandaient, du moins en partie, le ſacrifice, qu'il eût été plus politique à lui d'accorder de bonne grace. Les

ministres du roi pouvaient être facilement en butte à la haine publique. Mais la noblesse était en général pauvre ; et tout, ce me semble, devait la faire respecter et conserver. Si l'on eût créé une chambre haute, et pris tout bonnement la constitution Anglaise pour modèle, nous n'eussions pas émigré, la France n'eût été déchirée par aucun trouble intérieur. Voyez à quel degré de force et de puissance, elle se serait élevée.

L'EX-MINISTRE.

La constitution Anglaise ne vaut pas le gouvernement d'un seul. Si le parlement prévaut sur la couronne, il excite des orages et des commotions intestines. Si le prince subjugue la majorité des deux chambres, elles deviennent nulles. Vous paraissez verser du blâme sur l'administration ministérielle. Elle a sans doute été quelquefois abusive et despotique. Mais considérez tout ce qu'a été la France sous Richelieu, Mazarin, Sully, Suger, d'Amboise, Colbert et Louvois. Attaquer les ministres, les renverser; c'est attaquer, renverser l'autorité royale.

LE *ci-devant* ÉVÊQUE.

On nous a reproché, on nous a envié nos ri-

chesses; mais n'étaient-elles pas nécessaires à la majesté du culte, et à la dignité du sacerdoce? Aurions-nous dû nous attendre que la religion eût de nos jours disparu d'un état, où elle dominait depuis tant de siècles? N'étions-nous pas également nécessaires, et au peuple, et au gouvernement?

L'EX-CONSTITUANT.

Je m'étonne bien davantage qu'elle s'y soit perpétuée si long-temps, lorsque ceux qui avaient un si grand intérêt à en prolonger l'empire, faisaient si peu pour sa durée. Je ne cherche point à insulter à votre malheur, ni à celui du clergé en général. Mais n'était-il pas vrai qu'il semblait mettre sa gloire à se jouer de la crédulité humaine, et à la pousser jusqu'aux extrémités du délire. Les prêtres de l'antiquité n'abusèrent jamais davantage de leur ascendant pour faire dévorer à l'ignorance les absurdités qu'ils inventèrent.

Depuis plus de vingt ans, la religion catholique n'avait plus pour fondement que son ancienneté. L'habitude de croire avait remplacé la foi. On tenait à son culte moins par une persuasion intime, que parce qu'il dispensait de la peine d'en choisir une autre. Le régne des prêtres a passé en France, parce qu'ils ont trop laissé approcher la raison de

leurs prestiges. Puisqu'ils ne faisaient plus de miracles, il fallait redoubler de vertus, et s'attacher plus que jamais à mériter les respects et la confiance..... Mais les corps nombreux, sur-tout quand ils sont puissans, sont ceux qui font le plus de fautes; que la présomption égare le plus; et qui sont les moins susceptibles d'écouter la voix de la réforme et de la prudence. On pourrait mettre en tête de l'histoire de cette révolution, et des efforts de tous les partis qu'elle a mis en présence, cette devise : *grands torts de toutes parts.*

Premièrement, il est assez probable que si le corps de la noblesse avait suivi la conduite patriotique, et l'on peut ajouter très-politique, qu'avait d'abord tenu celle du Dauphiné, elle se serait maintenue, et aurait même gardé plusieurs de ses privilèges. En second lieu, la cour aurait vraisemblablement évité une rupture éclatante entre le monarque et le pouvoir constituant et législatif, si elle avait paru se déclarer pour le Tiers-Etat. Le Roi aurait dû, dès le commencement, ordonner une réunion, que la résistance des communes faisait aisément prévoir être inévitable. Alors il se mettait pour ainsi dire, à la tête du Tiers, à la tête de la révolution. Il eut commandé à l'impulsion générale des choses, au lieu d'être entraîné par elle. Il lui eût été facile de perdre

d'Orléans, ou plutôt ce dernier eût trop senti sa nullité, pour oser rien tenter. Mais il fallait pour cela connaître toute la force des circonstances, toute l'incandescence des esprits. Il ne fallait pas donner aux têtes le tems de s'exalter, aux passions celui de s'enflammer. Il fallait, je le répète, ménager les communes. Voyez comme en Angleterre les pairs en agissent avec elles. Au lieu de cela, le Roi tînt une séance ménaçante *. En même-tems le haut clergé et la haute noblesse affectaient tant de prétentions, tant de morgue, ou selon eux, de dignité, qu'ils achevèrent d'aigrir le tiers. On ne vit pas que tout était changé dans les idées et dans les choses, et que ce qui commençait à s'accomplir était préparé depuis plus d'un siècle. Enfin le corps constituant a aussi de graves reproches à se faire. Mais pourquoi nous en chargerions-nous individuellement? Pourquoi ferions-nous tourner cette conversation en plaintes amères et respectives. Des malheureux doivent se consoler et non s'aigrir infructueusement les uns contre les autres. *Il est une consolation que devraient saisir toutes les victimes des grandes révolutions, c'est qu'on doit oublier par un généreux dévouement à sa patrie, non-seulement les sacrifices qu'on lui*

---

* La séance Royale.

fait, mais encore les injustices qu'elle peut commettre à notre égard, si ces révolutions tournent à sa gloire et à sa prospérité; et qu'on n'est que trop vengé, si elles tournent à sa décadence et à sa ruine.

DIALOGUE VI.

BILLAUD-VARENNE, BARTHELEMI.

BILLAUD-VARENNE.

J'AI été instruit, célèbre et malheureux ex-directeur, de votre prochaine arrivée en ce pays-ci, dans cette Guyanne devenue notre Sibérie *. Je n'ai cessé de m'informer du moment où vous débarqueriez, pour vous offrir non pas des secours (car que peut un exilé, un proscrit privé de toutes ressources), mais des conseils qui ne vous seront pas inutiles dans un pays, dont vous ne pouvez connaître ni le climat, ni le terrein.

---

* Vaste désert de la Russie où l'on envoie les exilés de cet empire.

BARTHELEMI.

Tant que vous avez été membre du Comité de Sûreté-Générale, je ne vous dissimule pas que j'éprouvais à votre nom seul un sentiment qui ne vous était pas favorable. Mais vous êtes infortuné, ce titre suffit pour nous rapprocher, et me faire tout oublier. Dans Billaud déporté, je ne vois plus ce même homme qui proposa à la Convention, dans un rapport que Sylla ou Marius n'eut pas désavoué, l'établissement de ce gouvernement révolutionnaire, ou plutôt anti-révolutionnaire, duquel on doit dater tous les maux qui n'ont cessé depuis de peser sur la France, et dont vous avez été à votre tour une des victimes. Je ne veux pas, Billaud, renouveler vos regrets. Car je pense qu'ils doivent être bien amers.

BILLAUD-VARENNE.

Loin de craindre d'exciter mes regrets, aggravez-en sans pitié le poids, illustre Barthelemi. C'est par eux que je cherche chaque jour à expier les malheurs, les crimes, auxquels je n'ai que trop concouru; l'infortune m'a rendu sensible; c'est vous dire assez combien je suis puni.

BARTHELEMI.

Avec de tels regrets on cesse presque d'être coupable. Il vous reste une autre consolation, c'est de vous être élevé dans le tems contre la dictature de Robespierre, après en avoir été l'instrument et le soutien, et d'avoir concouru par la division que vous fîtes naître entre le Comité de Sûreté-Général et celui de Salut-Public, à délivrer la France de leur monstrueuse tyrannie.

BILLAUD-VARENNE.

Tel est ma triste destinée qu'on ne doit pas même me savoir gré du bien que j'opérai alors, parce qu'il n'est que trop vrai que mon intention était de m'élever sur les débris du Catilina de la France. Nous fûmes divisés par une égale rivalité d'ambition et de pouvoir, et sur le choix des victimes. Aucun de nous ne s'occupait du peuple; et aucun de nous ne prévit que cette désunion entraînerait notre chûte commune. Vous ne m'entendrez point m'élever contre la déportation à laquelle j'ai été condamné. Je reconnais qu'*il est juste qu'on périsse par les mêmes moyens dont on s'est servi pour tourmenter et accabler ses concitoyens. De quel droit celui qui a été despote en-*

vers les autres se plaindrait-il du despotisme qu'on exerce contre lui? Ah! si nos crimes furent égaux, nos châtiments ne l'ont pas été moins. Il est donc une providence qui ne laisse rien d'impuni, et qui frappe à leur tour ceux qui ont été les oppresseurs, les fléaux de leur patrie! Mais combien ma destinée est plus cruelle que celle des décemvirs qui périrent sur l'échafaud! Gémir sous le poids de ses remords, être relégué sur des rives sauvages, loin de sa patrie, de sa famille, de ses amis, se voir séparé pour ainsi dire des humains, et dans l'attente d'une mort prochaine et de toutes les maladies inévitables dans ce climat homicide, avoir sans cesse devant les yeux l'image lugubre des victimes que dévore chaque jour ce séjour de deuil et d'exil, voir expirer ses compagnons d'infortune, et avoir la douleur de leur survivre au milieu des privations et des tourmens physiques et moraux de tous les genres, n'est-ce pas se traîner vers la tombe par un supplice douloureux et lent? N'est-ce pas vivre pour souffrir mille morts? Puis-je, infortuné Barthélemi, vous demander quelques détails sur l'évènement qui a entraîné votre catastrophe. Hélas! la France oublie ceux qu'elle a rejettés de son sein; et nous, malheureux proscrits, nous ne cessons de nous intéresser à sa destinée. Le souvenir, à-la fois si doux et si cruel, de sa patrie qu'il désespère de revoir jamais, est

sans doute le premier et le plus terrible tourment qu'éprouve un exilé.

BARTHELEMI.

Pourquoi cherchez-vous à ajouter à vos malheurs et aux miens par un récit, dont chaque mot va r'ouvrir nos plaies, en nous retraçant les crises douloureuses, auxquelles la patrie est en proie? Depuis quelque temps, il s'était élevé une grande dissention dans les corps politiques entre les deux premières autorités constituées ; et bientôt la même division se manifesta dans le sein même du directoire. Je suis trop vrai, trop franc pour ne pas avouer qu'il n'y eût un très-grand nombre de représentans coupables, et qui se réunissaient tous, quoique mûs par des intérêts différens, pour renverser le pouvoir exécutif, ou du moins pour en changer les membres, et y substituer des directeurs de leur choix. Parmi ces représentans, les uns étaient entièrement royalistes ; d'autres en bien plus grand nombre voulaient un roi constitutionel, c'est-à-dire, la constitution de 91 ; enfin, le surplus n'avait aucune confiance dans les directeurs d'alors, et se bornaient à leur renversement, qu'ils regardaient comme indispensable, les accusant de ne pas vouloir conclure la paix au-dehors, et d'avoir tissu pour la France une longue

chaîne de désastres et de calamités en perpétuant le fléau de la guerre, et en envoyant en Egypte l'élite de nos armées, et un jeune héros dont les victoires multipliées leur faisaient ombrage. Il eut l'ambition de vouloir jouer le rôle d'Alexandre-le-Grand, et en même-temps le dessein d'aller détruire le commerce des Anglais dans les Indes orientales; et le directoire s'était plu à favoriser ce projet. Il existait réellement une vaste conjuration à cette époque si fameuse du 18 fructidor l'an 5. L'esprit public était entiérement perverti. Les prêtres recommençaient à aiguiser les poignards du fanatisme; les corps administratifs, les tribunaux judiciaires, composés pour la plupart, ou de royalistes prononcés, ou de mécontens, acquittaient les prévenus de conspiration, comprimaient les républicains, dirigeaient l'esprit public vers les plus mauvais choix, et saisissaient toutes les occasions de sapper l'édifice de la liberté. La lassitude et le mécontentement étaient universels; et il existait une vraie contre-révolution morale. Les représentans conspirateurs cherchèrent à diviser le directoire. Mais il l'était déjà par lui-même, Carnot et moi voulions hâter la paix au-dehors. Rewbel, Laréveillère et Barras voulaient aussi, sans doute, la procurer à la France; mais nous étions partagés sur les moyens. Ils étaient si exigeans, que cette paix ne pouvait se consolider

qu'en se rendant plus redoutables aux puissances coalisées, et en les réduisant à une entière impuissance. Mais l'envoi d'une armée et d'une flotte en Egypte, fit concevoir aux rois de nouvelles espérances; et le traité de Leoben fut comme n'ayant jamais eu lieu. En général, Carnot et moi étions pour les partis modérés; nos collègues pour les partis plus exagérés et plus audacieux. Lors du 18 fructidor, éclata le projet qu'ils avaient fait depuis long-temps de prévenir par ce qu'on appelle *un coup-d'état*, ou en d'autres termes une mesure extraordinaire, la conjuration réellement existante contre eux, et même contre la république. Ils n'en prévinrent même l'explosion que de quelques heures. Ils firent arrêter, et ensuite condamner à la déportation plusieurs représentans et autres membres des autorités constituées; et le corps législatif annulla les élections faites par cinquante-trois départemens. Carnot et moi fûmes en même-temps proscrits. Il s'évada, presque nud, par une des portes du Luxembourg, dont il avait gardé la clef: je fus arrêté, et ensuite embarqué pour le lieu de mon exil. Le 18 fructidor fut sans doute nécessaire; mais l'était-il contre mes collègues et moi? Carnot avait voté la mort du ci-devant roi. Et je puis dire, quelle que fut ma secrète façon de penser, que j'avais apporté au directoire des intentions pures. On me reproche

quelques démarches particulières et inconsidérées; quelques actes de complaisance criminelle pour certains individus, sur-tout la correspondance imprimée d'un nommé *Lemaitre.* Mais pourquoi ne m'a-t-on pas traduit devant une Haute-Cour Nationale? J'aurais prouvé qu'avant mon directoriat j'avais fortifié la république de nouveaux alliés, détaché la Prusse de la coalition d'Espagne, et maintenu, pendant mon ambassade en Suisse, ce pays en parfaite neutralité. Eh! comment Merlin, Laréveillère et Rewbel ont-ils depuis gouverné? J'excepte Barras, * que je crois avoir été trompé par ces exécrables triumvirs qui ont mêlé leurs vengeances personnelles à une mesure de salut public, et ont voulu, en s'associant Merlin, en séduisant le trop confiant Barras, et en excluant Carnot et moi, former entre eux une vraie dictature. Comment, dis-je, ont-ils gouverné? Pendant ma longue traversée, j'ai appris avec douleur ** (car mon attachement à ma patrie m'a toujours fait souhaiter que mon malheur tournât

* Le 18 brumaire a révélé que Barras était aussi coupable.

** Tout ceci s'est passé depuis l'arrivée de Barthelemi dans l'île de Cayenne; c'est par fiction que nous l'en supposons instruit.

à ſon avantage), que nos armées, naguères triomphantes, et qui étaient à-la-fois la terreur et l'admiration de l'Europe, s'étaient bientôt vues trahies, livrées, affamées, que notre flotte avait été vaincue, détruite à Boukir; que Buonaparte, et l'élite de nos braves, étaient comme enſevelis dans des déſerts; que des traités perfides, la paix rejetée, une négociation qui prépara nos revers, commencée ſous l'auſpice de la victoire et terminée par un aſſaſſinat, des peuples qui ſe croyaient affranchis, dépouillés, opprimés au nom de la liberté, n'étaient qu'une partie des immenſes reproches qu'on a fait aux gouvernans qui nous ont deſtitués; et que deux d'entre eux (Rewbel et Laréveillière) et un de leurs collègues (Merlin) avaient été *fructidorisés* ou *prairialisés*, le 30 prairial l'an 7. Mais plus heureux que nous, ils n'ont pas été déportés. Cette journée du 30 prairial a été auſſi néceſſaire au ſalut public. On ne peut en douter; et il me paraît également trop certain que l'expulſion de ces trois directeurs importait à la choſe publique. J'aime mieux être déporté, que ſi j'étais reſté, comme eux, au ſein et en préſence d'une patrie, ſur laquelle j'aurais accumulé tant de revers, de dangers et de calamités, et au milieu de mes concitoyens qui me diraient : Vous n'avez fait qu'imiter tous les tyrans, qui ne parlent jamais tant au peuple de

ſa liberté, que lorſqu'ils appeſantiſſent davantage ſes chaînes. Vous n'avez pas même eu le talent de rendre votre tyrannie glorieuſe au-dehors et impoſante au-dedans. Puiſſent ceux qui les remplaſſent conſolider pour jamais cette conſtitution, qu'ils eſt de l'intérêt de tous de maintenir et de défendre ! premièrement, parce que cette conſtitution, libre et *perfectible*, a le vœu de la majorité. Secondement, parce que cette conſtitution, eſt la réprésentation nationale; enfin, tous les pouvoirs établis par elle, ſont la ſeule garantie de la liberté. *Hors de la conſtitution d'un état ſont toujours l'inſurrection et la dictature, l'anarchie, et à ſa ſuite le deſpotiſme. Les gouvernans doivent auſſi ſe rappeler ſans ceſſe qu'il faut au peuple, non des mots et des promeſſes, mais du bonheur, ou, ce qui eſt la même choſe, de la juſtice. Car on eſt toujours heureux ſous un gouvernement juſte.* *

---

* La révolution du 18 brumaire a amené une nouvelle constitution d'autant plus supérieure à la précédente, qu'elle se rapproche davantage de l'*unité* et de la *fixité*.

DIALOGUE VII.

BONAPARTE, UN MAMMELOUK.

(*La scène est à Paris. Ce Mammelouk est supposé être un de ceux qui ont suivi Bonaparte.*)

LE MAMMELOUK.

Je me félicite dans le malheur que j'ai d'avoir été pris les armes à la main, d'avoir eu du moins à les rendre au plus illustre général de l'Europe.

BONAPARTE.

Je me propose d'avoir pour vous tous les égards qu'on doit à l'infortune et à la valeur.

LE MAMMELOUK.

Général, j'ai appris par la voix publique toute la noblesse et l'élévation de votre caractère. De même que vous ne vous laissez point abattre par les revers, vous ne vous laissez pas non plus

enorgueillir par la prosperité. J'ai su que le Mufti du Tibre avait eu à se louer de votre magnanimité, et je m'estime heureux qu'il me reste encore dans mon infortune un moyen de reconnaître votre généreuse conduite à mon égard.

BONAPARTE.

Je n'en veux point à vos richesses et à vos propriétés; et vous savez que je n'ai pas voulu m'approprier votre dépouille qui m'appartenait par le droit de ma victoire.

LE MAMMELOUK.

Ce n'est point de ma fortune que j'entends parler. Une telle offre serait indigne et de vous et de moi. Le moyen de reconnaissance qui est en mon pouvoir, et par lequel je peux m'acquitter envers vous, est bien au-dessus de l'or et des richesses.

BONAPARTE.

Quel est ce moyen?

LE MAMMELOUK.

La vérité. Je ne vous l'offrirais pas, si je n'étais persuadé que vous êtes digne de l'entendre.

BONAPARTE.

Je l'ai toujours aimée; et j'ai toujours vu du même œil les traîtres et les flatteurs. Je ne vous soupçonne d'être ni l'un, ni l'autre. Et déjà au contraire votre hardiesse me plaît, et me prévient autant en votre faveur, que l'air de prudence, de sagesse et de franchise, qui est peint sur votre physionomie.

LE MAMMELOUK.

Heureux celui qui connaît le prix de la vérité, et sait se préserver du poison des louanges. Leur ivresse est plus terrible que celle de l'opium. Celle-ci ne conduit qu'à la mort, sans même la hâter d'un instant, puisque tous nos jours sont comptés et irrévocablement marqués dans les pages immortelles du grand livre des destinées humaines. Mais l'ivresse des louanges nous précipite souvent par le délire aveugle où elles nous plongent vers la perte de notre gloire et de notre renommée. Immortel Bonaparte, les Appennins, les rochers escarpés du Tyrol et de la Carinthie, se sont applanis sous vos pas; les fleuves, les torrens, les marais n'ont été pour vous que de faibles obstacles. Vous avez défait, anéanti, cinq armées im-

périales. Les forteresses réputées les plus inexpugnables, ont vu arborer vos étendards triomphans sur leurs murs. Mais ce qui a mis le comble à votre gloire, c'est lorsque pouvant monter au faîte du capitole, et fouler d'un pied vainqueur les tombeaux humiliés des anciens maîtres du monde, vous vous êtes arrêté au seul mot de proposition de paix. Vous avez suspendu le cours de la victoire, déposé le glaive dont la patrie avait armé votre bras, et préfére la palme plus glorieuse de l'olivier aux nouveaux et sanglans lauriers que vous pouviez encore moissonner. Dans l'âge heureux où l'ambition se nourrit de tout le délire de la jeunesse, vous sacrifiâtes la certitude de succès brillans à la félicité de la patrie, et par la paix la plus honorable, et peut-être la mieux combinée pour l'intérêt des deux peuples, vous fîtes tout-à-coup succéder à la puissance menaçante des armées françaises, une attitude de repos plus majestueuse et plus formidable encore. Vous prouvâtes qu'on peut cesser de vaincre, sans cesser d'être grand, ou plutôt qu'on ne l'est jamais davantage, que lorsqu'on cesse volontairement de vaincre. C'est ainsi que franchissant un écueil que n'évite pas toujours la maturité de l'âge, vous imposâtes, jeune encore, silence aux deux persécutrices des grands hommes, l'envie et la calomnie.

O mon fils! (pardonnez ce nom à l'extrême différénce de mon âge au vôtre, et à l'intérêt que m'inſpire un ennemi généreux). Puiſſe le grand Allah, et ſon ſaint prophête répandre ſur vous les roſées de leurs bénédictions, et graver dans votre cœur les conſeils de la ſageſſe et les leçons de l'expérience! J'ignore ſi c'eſt par un généreux dévouement et par pure obéiſſance pour votre gouvernement, que vous êtes venu haſarder, dans ce climat brûlant et entouré de déſerts, votre vie et votre gloire, ou ſi vous avez, ainſi que pluſieurs me l'ont aſſuré, recherché, ambitionné cette nouvelle carrière. Ceux qui ſont de ce dernier ſentiment citent en faveur de leur opinion la proclamation que vous publiâtes dans la Carinthie; on a remarqué que dans cette adreſſe ou proclamation, vous déſigniez à vos ſoldats la Macédoine, et leur rappeliez que c'était de-là qu'était parti Alexandre pour aller ſubjuguer l'Inde et l'Aſie. Quoiqu'il en ſoit, n'eſt-il pas bien à craindre pour vous que votre entrepriſe, comment qu'elle ſe termine, ne ſoit jugée téméraire par la poſtérité?

BONAPARTE.

Je ne vous dissimulerai point qu'une noble ambition, et le desir d'être utile à ma patrie, m'ont fait concevoir et presser avec ardeur l'exécution d'un projet, qui m'a paru le plus sûr pour abaisser la puissance maritime des Anglais, en ruinant leurs possessions dans l'Inde. L'évènement prouvera si j'ai été téméraire.

LE MAMMELOUK.

Ce n'est point par l'évènement qu'on doit juger les conceptions d'un grand homme. Il peut échouer et ne mériter aucun blâme; il peut réussir, et n'être regardé que comme ayant-été plus heureux que prudent. Je conviens d'abord que la défaite de votre flotte à Aboukir est un de ces accidens de la guerre, qu'on aurait tort de vous imputer. Et, malgré ce revers, vos succès jusqu'à ce moment ont peut-être surpassé vos espérances. Je sais que vous pouvez aller jusques aux Indes par trois routes différentes, par l'isthme de Suez, par les déserts, et par la route que prit Alexandre, et qui est tracée par Quinte-Curce. Mais avez-vous bien calculé toutes les chances et tous les évènemens? L'Italien était susceptible à un certain point

d'être révolutionné. Les eſprits de ce climat ſont, dit-on, portés vers la nouveauté et le changement, et faciles à s'exalter. En Égypte, les peuples ne ſont ni inſtruits, ni guères ſuſceptibles d'inſtruction. Ils ſont eſſentiellement apathiques ; amis du repos, et ennemis de toute innovation, ſur-tout en fait de gouvernement. L'Italien eſt timide. Il eſt devenu lâche et vil ſous les lois de ſes prêtres. Les Arabes et pluſieurs autres milices de cette contrée ſont courageuſes, et ſur-tout très-nombreuſes. Leur cavalerie eſt très-redoutable, et chaque combat, même en le gagnant, diminue et affaiblit néceſſairement vos forces. Rappelez-vous ce mot d'un général romain, Lucullus, qui écrivait au ſénat : *Encore deux victoires comme celles que j'ai remportées, et c'en eſt fait de votre armée.* Il lui était cependant plus facile qu'à vous de recevoir des renforts. Si vous gardez l'Egypte, il faudra y laiſſer des troupes pour en contenir les habitans. Marchant vers l'Inde, n'êtes-vous pas preſque aſſuré de perdre, par la fatigue ou les maladies, une grande partie de vos ſoldats ? Remarquez bien que je vous ſuppoſe toujours victorieux. Vous leverez, me direz-vous, de nouveaux ſoldats ; et, comme Annibal, vous vous ferez des peuples autant d'auxiliaires que vous incorporerez dans vos troupes. Mais ces nouveaux ſoldats ne ſeront pas des Français ; et dans une

action décisive, leur faiblesse, leur pusillanimité, leur nombre même, vous nuiront peut-être plus qu'ils ne vous serviront, et si vous avez des revers, envain vous direz comme après la défaite d'Aboukir : *Eh bien! nous aurons de plus grandes choses à faire.* Le local et le climat me semblent des obstacles, contre lesquels le génie et la valeur ne peuvent rien.

BONAPARTE.

Tout est possible à des Français, qu'enflamme l'amour de la patrie, de la gloire et de la liberté. En cas de revers, le retour en Europe est-il impossible à notre armée?

LE MAMMELOUK.

Vous aurez peut-être un ennemi de plus dans le grand Sultan.

BONAPARTE.

S'il déclare la guerre, je revole en Egypte, prends la route de l'Asie mineure, et marche sur Constantinople.

LE MAMMELOUK.

Sans doute on doit attendre de Bonaparte des efforts plus qu'humains. Mais du moins vous m'avouerez que vous n'auriez dû priver la République de votre préſence et de l'élite de ſes braves, que long-temps après que la paix eût été bien cimentée en Europe. *On ne doit jamais mettre au haſard le ſalut de la patrie. Les maximes ſont les mêmes pour les gouvernemens que pour les individus. Les uns et les autres ne doivent jamais abandonner des ſuccès certains et des avantages réels pour des entrepriſes douteuſes.*

BONAPARTE.

Les deſtins ſont pour moi. J'ai été ſecondé même par les tempêtes. Quant à ce qui concerne ma patrie, je n'ai pas dû lui faire l'injure de croire que ſa deſtinée dépendît d'un ſeul homme.

LE MAMMÉLOUK.

Je n'ai pas ignoré que, n'ayant pas un ſeul moment à perdre pour éviter l'amiral Nelſon,

vous confiâtes, comme César, votre fortune aux flots. Ce débarquement hardi vous réussit; et la nécessité justifiait votre audace. Aussi Pitt a-t-il dit au parlement d'Angleterre : *Que ne doit-on pas redouter d'une nation qui se met sous la protection des tempêtes ?*

La fortune vous a peut-être encore plus favorisé dans ce nouvel et imminent danger que vous venez de courir, lorsqu'étant entré seul et sans armes au conseil des Cinq-cents, les ennemis furieux dont vous étiez environné, n'avaient, pour se rendre maîtres de votre vie, qu'à vous laisser faire un pas de plus dans leur enceinte, et vous entourer. *Mais plus la fortune nous favorise, plus nous devons redouter ses caprices. L'homme que le sort a constamment favorisé, doit d'autant moins hasarder, qu'il a tout à craindre, et peu de nouvelles faveurs à attendre.* Votre plus grande gloire, à mes yeux, est de ne vous être jamais, jusqu'à ce jour, laissé enivrer par celles que vous en avez reçu. Nous autres Musulmans ne doutons point que l'homme ne soit soumis à une destinée, que tous ses efforts ne peuvent changer. Ce n'est cependant pas un motif pour renoncer aux conseils de la prudence et de la sagesse.

BONAPARTE.

La prudence et le courage enchaînent la fortune. Ou plutôt celle-ci eſt une divinité que nous nous ſommes créée nous-mêmes, et qui n'exiſte que dans notre imagination. *Le deſtin de l'homme eſt dans ſa ſageſſe et ſon énergie. Le ſort n'eſt qu'un vain nom, imaginé pour excuſer nos fautes ou notre faibleſſe.* Toutes les fois que j'ai dit que je comptais ſur ma fortune, c'était dire en d'autres termes que je comptais ne manquer jamais d'énergie et de prudence; et qu'avec ces moyens, on ne pouvait échouer.

LE MAMMELOUK.

Vous venez d'en donner une nouvelle preuve le 18 brumaire. Heureux et immortel évènement! Que ne fera pas Bonaparte à la tête de la grande nation? A quel degré de gloire et de ſplendeur celle-ci ne va-t-elle pas s'élever, dirigée par la ſageſſe, l'audace et le génie. Vous avez à choiſir entre le rôle de Céſar et celui de Washingthon. Vous avez préféré ce dernier rôle, comme plus glorieux et moins commun. Soyez toujours ſemblable à vous même, et n'oubliez jamais que *la gloire eſt peut-être encore plus facile à acquérir qu'à conſerver.*

DIALOGUE VIII.

LAFAYETTE, DUMOURIER, PICHEGRU, SUWAROW.

LAFAYETTE, *à Suwarow* *.

Je ne viens point, général, vous demander à porter les armes contre ma patrie. Je vous prie ſeulement d'écrire à l'empereur des Ruſſies, pour m'obtenir l'agrément de me retirer dans ſes états, loin du théâtre des diſſensions du ſurplus de l'Europe, et loin de cette guerre dévorante, qui a déjà preſque moiſſonné une génération entière.

SUWAROW.

La longue captivité que vous avez ſubie dans les priſons d'Olmutz me fera adoucir les reproches, que je ne puis me diſpenſer de vous adreſſer.

* Cette entrevue est toute de pure fiction.

Mais pouvez-vous, monsieur, vous pardonner à vous-même la conduite inconséquente et perfide, que vous avez tenue dans les commencemens de la révolution de votre pays? Dans les journées des 5 et 6 octobre, ne demeurâtes-vous pas à l'écart, tandis que le devoir de votre poste vous commandait de vous opposer à d'Orléans ou à ses agens. Aussi Louis XVI vous dit-il: *A votre place, monsieur, je n'aurais pas dormi.* Ne cherchâtes-vous pas alors évidemment à jouer le rôle du duc de Guise?

DUMOURIEZ.

Général, je me présente à vous avec des titres, qui ne me permettent pas de douter du succès de ma demande. C'est moi qui livrai à l'empereur les commissaires de l'assemblée nationale, et qui précédemment favorisai la retraite du duc de Brunswick, lorsqu'il eût échoué dans l'invasion qu'il avait entreprise sur le territoire Français. Si mon armée ne m'eût abandonné, comme elle abandonna M. de Lafayette, j'aurais fait plus que lui; Il ne voulait faire la guerre qu'aux Jacobins et aux factieux. Pour moi, je voulais marcher sur Paris, rétablir Louis XVI sur son trône, et je n'aurais fait aucune distinction entre les votans pour la mort du roi, et ceux qui avaient été d'un

autre avis. Je demande à combattre ſous vos ordres.

SUWAROW.

Vous avez commencé par vous ranger du parti des Jacobins, parce que leur influence vous parut la plus propre à remplir vos vues ambitieuſes. Pendant que vous fûtes miniſtre de Louis XVI, vous vous préſentâtes à lui avec le bonnet rouge; et vous parûtes aux Jacobins, affublé du même coſtume. Etre alternativement Jacobin et royaſte, c'eſt pis même que d'être toujours Jacobin. Vous écrivîtes à l'aſſemblée nationale, à l'exemple de M. de Lafayette, une lettre de matamore, ou du moins vous parlâtes ſur ce ton à ſes commiſſaires. Mais pour imiter Céſar paſſant le Rubicon, il faut avoir du caractère et des moyens. Je ne nie pas que vous n'ayez de grands talens militaires. mais le deſtin des hommes verſatiles et perfides eſt de ne pouvoir inſpirer aucune confiance, et d'être également ſuſpects au parti qu'ils abandonnent, et à celui qu'ils veulent ſervir.

PICHEGRU.

Je n'ai jamais ceſſé de préférer intérieurement le gouvernement monarchique. La franchiſe de

mon caractère est connue. A l'époque du 18 fructidor, je me suis ouvertement rangé du parti, dont les principaux meneurs voulaient renverser le directoire. Peut-être me serois-je attaché strictement à soutenir la Constitution *; mais je voyais qu'elle était impunément violée par tous les partis, qui ne feignaient de l'embrasser que pour mieux l'étouffer. Déporté à Cayenne, je suis parvenu à m'évader de cette terre d'exil. Je ne veux point porter les armes contre ma patrie. Et je vous avoue que je ne pourrais estimer celui qui se porterait à cet excès. Je ne suis venu dans votre camp que pour connaître et admirer de près le vainqueur de Trébia et de Novi. Je suis néanmoins trop franc pour vous dissimuler que vos succès me consternent, et que j'apprends toujours avec peine les désastres de ma patrie.

SUWAROW.

Votre franchise me plaît, et vous assure mon estime. Je vous avouerai qu'*après les traîtres, il n'est point d'hommes plus méprisables, et en même-temps plus coupables, que ceux qui s'ar-*

---

* Plusieurs écrivains ont élevé des doutes sur l'authenticité des lettres de Pichegru à Condé. On eut levé tout doute à cet égard, si on les lui eût confrontées légalement.

ment contre leur pays, et se portent à déchirer l
sein qui les a vu naître. Quant aux victoires don
vous me parlez, elles m'ont été si chères vendues
que les vaincus peuvent rivaliser de gloire ave
les vainqueurs *.

IXe. ET DERNIER DIALOGUE

Politique, philosophique et moral, sur les circonstances actuelles; entre un Français et un Anglais *arrivé à Paris depuis la paix générale.*

L'ANGLAIS. Après les grandes et funestes expériences que vous autres Français venez de faire en matière de révolution, je crois ne pouvoir mieux m'adresser qu'à vous, pour la solution de quelques questions que j'ai à vous proposer sur celle que vous venez de subir.

LE FRANÇAIS. Quoique les Anglais soient nos aînés en liberté, les rudes et cruelles leçons que les Français se sont données eux-mêmes depuis douze ans, les ont peut-être mis en état d'instruire les nations qui les ont dévancés dans la carrière orageuse de la liberté.

---

* A l'époque de ce dialogue, Suwarow n'avait pas encore été vaincu; ses défaites sont postérieures.

L'ANGLAIS. Je vous demanderai d'abord quel est le but d'une révolution ?

LE FRANÇAIS. Il devroit être de changer le mal en bien, et non de tuer le malade pour le guérir. Le but de nôtre révolution a été, si l'on en juge par ses résultats, de détruire pour innover, et d'innover pour détruire encore.

L'ANGLAIS. Combien comptez-vous d'élémens révolutionnaires ?

LE FRANÇAIS. Quatre; le *déficit* dans les finances, la misère, l'audace et la peur.

L'ANGLAIS. Combien comptez-vous de vertus révolutionnaires ?

LE FRANÇAIS. Deux; savoir : chez un très-petit nombre de peuple, l'horreur de la tyrannie et l'amour de l'indépendance. Chez d'autres, hélas ! le pillage et l'assassinat.

L'ANGLAIS. Que fait le peuple dans une révolution ?

LE FRANÇAIS. Il change de maîtres.

L'ANGLAIS. Pourquoi les gens sages et honnêtes font-ils une triste figure dans une révolution ?

LE FRANÇAIS. C'est qu'en s'en mêlant, comme

en ne s'en mêlant pas, ils sont toujours victimes.

L'Anglais. Donnez-m'en la raison.

Le Français. C'est que tous les moyens sont bons pour le crime qui attaque, et ne le sont pas pour la vertu qui se défend.

L'Anglais. Comment finit une révolution ?

Le Français. Par l'excès même du mal, l'aveuglement des chefs, et le réveil de la nation; quelquefois par sa lassitude dont d'autres profitent.

L'Anglais. Combien avez-vous eu de révolutions dans la vôtre ?

Le Français. Vingt, si vous entendez par ce mot tout ce qui a opéré un grand changement dans l'affaire politique de l'État.

L'Anglais. Nommez-les moi.

Le Français. Celle de l'ouverture des Etats-généraux; celle du serment du Jeu de paume; celle de la réunion des Trois-Ordres; celle de la prise de la Bastille; celle des journées des 5 et 6 octobre 1789; celle de la constitution de 1791; celle de la journée du 10 août 1792; celle de l'abolition de la royauté et proclamation de la république; celle du supplice de Louis XVI; celle

de la constitution de 1793; celle de la journée du 31 mai; celle de l'établissement du gouvernement révolutionnaire; celle du 9 thermidor; celle de la constitution de 1795; celle de la journée du 13 vendémiaire, celle de la journée du 18 fructidor an V; celle des 28, 29 et 30 prairial an VII; celle du 18 brumaire an VIII; celle de la constitution organique de l'an X, et celle du rétablissement du culte catholique en France, aussi en l'an X.

L'Anglais. Combien de bastilles se sont élevées sur les débris de l'ancienne bastille?

Le Français. Des milliers.

L'Anglais. Combien la France a-t-elle eu de représentans, en comptant les renouvellemens?

Le Français. Plus de quatre mille.

L'Anglais. Qu'ont-ils fait?

Le Français. Beaucoup de mal, et peu de biens. Car il ne s'agit ici que des assemblées antérieures au 18 brumaire, an VIII.

L'Anglais. Combien dans ce nombre prodigieux de représentans, en si peu d'années, y en a-t-il eu d'irréprochables, de laborieux et de vraiment utiles?

Le Français. Cent tout au plus.

L'Anglais. Combien de fois a-t-on changé de généraux et de ministres ?

Le Français. Tant de fois qu'on ne s'en souvient plus.

L'Anglais. Combien les délégués du peuple souverain ont-ils consumé de richesses nationales, sans lui en rendre compte ?

Le Français. Des milliards.... des milliards.... des millards ; savoir, ceux provenans des biens du clergé ; ceux que produisirent les ventes des vases sacrés et des ornemens des églises ; ceux résultans des biens nationaux ; ceux des pays conquis ; des milliards d'assignats ; des milliards de mandats territoriaux ; et cependant nos armées, presque toujours victorieuses, vivoient aux dépens de l'ennemi.

L'Anglais. Dans quel état ont-ils mis et laissé vos colonies ?

Le Français. Ils ont enivré les noirs des fausses idées de liberté, avec lesquelles ils ont séduit, égaré le peuple français. Ils ont en même-tems voulu donner aux Colons un régime peu analogue aux intérêts de la Colonie ; enfin ils ont envoyé dans ces belles et malheureuses contrées, pour commissaires, non pas des hommes, mais des

tigres. Ils ont fait de ce pays une seconde Vendée ; et le commerce de France a perdu, pendant toute cette époque, un bénéfice annuel de plus de 400 millions.

L'Anglais. N'est-ce pas aussi à ces mêmes représentans qu'il faut attribuer tous vos troubles de religion ?

Le Français. Oui, sans doute. Le serment impolitique qu'ils ont exigé, et la tyrannie qu'ils ont voulu exercer à cet égard sur les consciences, ont allumé les flambeaux de cette guerre intestine, si désastreuse, si opiniâtre, qu'il a fallu pour l'éteindre un double prodige, celui d'avoir à la tête du gouvernement un homme tel que Bonaparte, et celui de voir sur le Saint-Siège un pape philosophe. Et remarquez que c'est encore à ces coupables mandataires, à leurs temples consacrés à la raison, ou plutôt au délire, que la France doit imputer la démoralisation profonde dont elle a tant à gémir.

L'Anglais. Comment, sous le gouvernement de tant d'hommes vains et ineptes, vos armées ont-elles pu se couvrir de tant de gloire ?

Le Français. C'est un des prodiges de notre révolution ; et ce prodige est d'autant plus grand,

qu'on se créait souvent, comme Don Quichotte, des ennemis, pour le seul plaisir de les combattre. Y a-t-il une puissance avec laquelle nous n'ayons été en guerre ?

L'Anglais. Il me paroît que tout le patriotisme étoit dans vos armées.

Le Français. Eh ! comment y en eût-il eu en France ? Le patriotisme est l'amour de la patrie. Mais comment se forme cet amour ? Du bien être que chacun y éprouve, et de l'intérêt personnel qu'on y prend. Or, on n'y prend d'intérêt, qu'autant qu'on y trouve la maison où l'on est né ; qu'on peut se promener paisiblement dans le jardin où l'on porta ses premiers pas ; qu'on peut cultiver, sans crainte, l'arbre que nos ancêtres ont planté, ou qu'on a planté soi-même, en cueillir le fruit, le dépouiller et le cultiver encore. Voilà le charme qui fit toujours aimer la patrie ; ce sont-là les premiers élémens du patriotisme, si je puis m'exprimer ainsi.

L'Anglais. C'est aussi pour cela qu'il règne en Angleterre un si grand esprit public. J'entrevois, parce que vous venez de me dire, toute la profondeur de l'abîme, du gouffre dévorant, d'où la révolution du 18 brumaire vous a heureusement tirés.

Le Français. Cette révolution a été d'autant plus heureuse, pour la France, qu'elle a mis fin à toutes les révolutions, n'eût-elle opéré que ce seul bien, nous devrions la bénir à jamais. Nous avons enfin une paix générale et stable, un gouvernement fixe et solide. La constitution organique de l'an X a mis le dernier sceau à celle de l'an VIII, en établissant le Consulat à vie. Plus on centralise le gouvernement, plus on se raproche de l'unité; et plus les lois ont de vigueur, plus le peuple jouit de la vraie liberté, qui consiste dans la sûreté des personnes et des propriétés.

L'Anglais. Que ce calme doit vous paroître doux après une si terrible révolution!

Le Français. L'esclave qui brise ses fers, le malade qui recouvre sa santé, le voyageur qui surgit au port après une longue tempête, n'éprouvent pas une joie plus vive, que celle qu'inspire la sécurité actuelle.

L'Anglais. Toute l'Europe, le monde entier doivent la partager.

Le Français. Oui, car ses secousses ont ébranlé l'Europe, retenti en Afrique, bouleversé l'Asie et l'Amérique, et changé la face politique et géographique du globe. Des républiques se sont éle-

vées, et d'autres ont été détruites. Des trônes ont été renversés, des puissances démembrées et d'autres agrandies. L'ancien état de Venise a été totalement effacé de la carte politique de l'Europe; l'ancienne République Suisse et celles de la Hollande et de Gênes, ont changé de forme et de nom. Ce fantôme de République Romaine, qu'on avait créé, a été anéanti dans son berceau. La maison royale d'Espagne a acquis la Toscane en Italie, et la province d'Olivenza en Portugal; mais elle a perdu ses possessions dans l'île de Saint-Domingue et dans la Louisiane, qu'elle a cédées à la France. La maison d'Autriche a perdu le Brabant et les Pays-Bas Autrichiens; mais elle a été dédommagée par le démembrement fait en sa faveur de l'ancien Etat de Venise. Le pontife de Rome est remonté sur le Saint-Siège, mais ses Etats ont été diminués au profit de la république Cisalpine, aujourd'hui république Italienne. Le roi de Sardaigne a perdu la Savoie et le Piémont, dont la France est agrandie. Le grand duc de Toscane et le Stathouder de Hollande ont été dépossédés entièrement, et vont être dédommagés en Allemagne. Le roi de Naples, chassé deux fois de ses états, y est rentré autant de fois, et demeure affermi sur son trône. Les Russes paroissent conserver la place importante de Corfou.

sur la Méditerranée. La république des Sept-îles est reconnue. L'Egypte a passé des Turcs aux Français, de ceux-ci aux Anglais, et enfin est revenue aux Ottomans. L'île d'Elbe, les États du duc de Parme, et les villes d'Avignon, de Genève et de Mulhausen, ont été réunies à la France. L'Angleterre a acquis les îles de Ceylan et de la Trinité. La France a obtenu toute la rive gauche du Rhin. Quand on songe à tous ces grands bouleversemens, on croit assister à une de ces grandes crises, qui, dans les siècles reculés, ont détruit et renouvelé des parties considérables du globe. Mais du moins ces bouleversemens n'avaient que des causes physiques; et ceux dont il s'agit ici tiennent à des causes morales, et proviennent de la main des hommes.

L'Anglais. Pour ne pas abuser de votre complaisance, il ne me reste qu'une question à vous faire. Croyez-vous votre constitution actuelle meilleure que celle de la Grande-Bretagne, ou que celle des Etats-Unis?

Le Français. Je pense qu'on ne peut mettre ces trois constitutions en parallèle, si l'on a pour but de savoir laquelle il faudroit préférer; car chacune d'elles est très-bonne pour la nation qu'elle concerne, et ne conviendroit peut-être à

aucun autre peuple, qu'avec de grandes modifications. *C'est au caractère particulier de chaque nation, á sa position territoriale et commerciale, á sa population, á ses intérêts politiques, á la nature des puissances dont elle est environnée, et à plusieurs autres circonstances et localités qu'il faut approprier; et, pour ainsi dire, plier la constitution qu'on veut lui donner.*

FIN.

TABLE

DES NOUVEAUX DIALOGUES DES MORTS.

DIALOGUES DES VIVANTS.

FIN DE LA TABLE.





